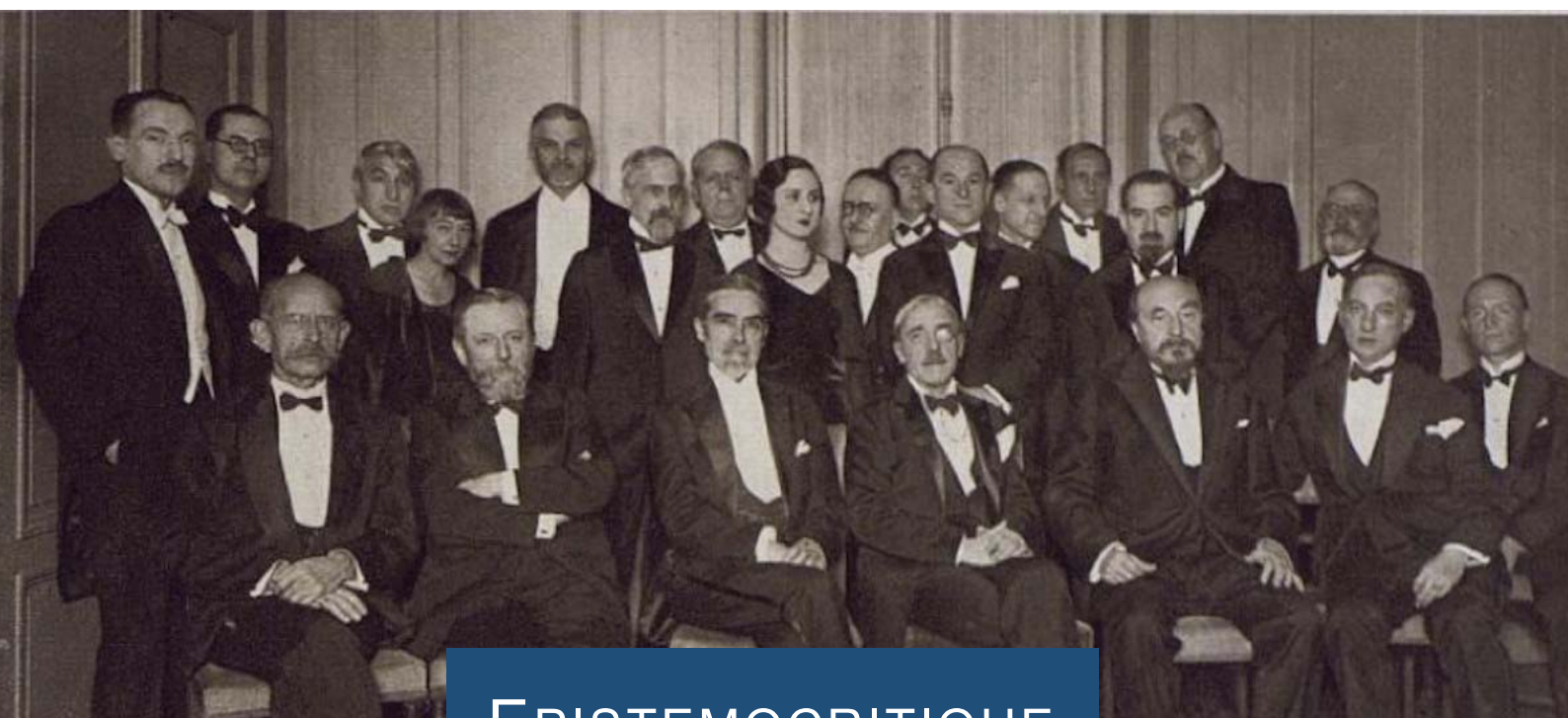


Réseaux médico-littéraires dans l'Entre-deux-guerres

Revue, institutions, lieux, figures

Julien KNEBUSCH et Alexandre WENGER (dir.)



EPISTEMOCRITIQUE

Julien KNEBUSCH et Alexandre WENGER (dir.)

*Réseaux médico-littéraires dans l'Entre-deux-guerres :
revues, institutions, lieux, figures*

ISBN 979-10-97361-07-5

Épistémocritique, 2018.

Illustration de couverture : *Art et Médecine*, février 1931, p. 15.

Cet ouvrage électronique a été publié dans le cadre du projet de recherche « La Figure du poète-médecin, 20^e-21^e siècles » financé par le Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique.

SOMMAIRE

Introduction	
<u>Julien KNEBUSCH, Alexandre WENGER</u>	5
Panorama des revues médico-littéraires à l'Entre-deux-guerres	
<u>Martina DIAZ CORNIDE</u>	15
L'élaboration d'une figure du poète-médecin dans la <i>Chronique Medicale</i> (1919-1940)	
<u>Thomas AUGAIS</u>	47
Le dialogue entre médecine et littérature dans la <i>Neue Rundschau</i> , 1918-1939. (Benn, Döblin, Koelsch, Schleich)	
<u>Yves SCHULZE</u>	65
L'Ère sanatoriale vue par Thomas Mann ou la médecine comme <i>Weltanschauung</i>	
<u>Lina VILLATE</u>	85
Humanisme du document et réseaux médico-littéraires, la marque d'Henri Mondor	
<u>Cécile LEBLANC</u>	101
René-Albert Gutmann (1885-1981), un médecin dans le siècle	
<u>Danièle LECLAIR</u>	117
Poésie, amour et liberté. À propos d'une lettre de Henri Mondor à Paul Éluard	
<u>Jérôme VAN WIJLAND</u>	133
Résumés des articles	141
Présentation des auteurs	145

Introduction

Julien Knebusch, Alexandre Wenger

Dans son numéro de février 1931, la revue française *Art et médecine* reproduit en pleine page une photographie prise à l'occasion de l'un des « dîners d'*Art et médecine* »¹. On y reconnaît les poètes Paul Valéry et Luc Durtain entourés de médecins, au rang desquels figure le Dr François Debat, directeur des prospères laboratoires dermatologiques qui portent son nom, propriétaire de la revue et financeur des dîners en question. *Art et médecine* est elle-même une revue luxueuse, richement illustrée, proposant des commentaires d'œuvres littéraires et des reportages artistiques aussi bien que des éloges médicaux. Outre celle des médecins, elle s'adjoint la participation régulière d'écrivains reconnus tels que Jean Cocteau, Pierre Mac Orlan, François Mauriac, Jules Romain, Maurice Maeterlinck, Paul Morand, ou encore de personnalités comme Georges Duhamel et Henri Mondor, qui ont un pied dans le monde médical et l'autre dans celui des lettres.

Une telle photographie constitue une archive intéressante car elle montre le caractère artificiel de la séparation entre les lettres et les sciences. Elle soulève des questions qui sont autant de portes d'entrée novatrices et inédites dans l'histoire des liens entre médecine et littérature : quel idéal commun motive la rencontre des personnalités qui figurent sur cette photographie ? Pourquoi se laissent-elles représenter côte à côte ? Quelle place une revue telle qu'*Art et médecine* occupe-t-elle dans les paysages médical et littéraire du début des années 1930 ?

I. XXème siècle : les nouvelles voies du dialogue entre littéraires et médecins

Bien souvent encore, le XIXème siècle apparaît par excellence comme celui des *Cliniciens ès lettres* (Segalen), celui des écrivains qui hantent les hôpitaux en quête des dernières découvertes de la médecine, celui d'une apothéose des collaborations médico-littéraires avant un XXème siècle que caractériserait une séparation définitive des « deux cultures » (Snow). Il est vrai que sciences et lettres ont élaboré leur modernité respective sur une exclusion mutuelle ou, pour être plus exact, sur

¹ *Art et médecine*, fév. 1931, p. 15. Reproduite en couverture du présent volume. Publiée à Paris de 1930 à 1936 et de 1938 à 1939, *Art et médecine : revue mensuelle réservée au corps médical* s'intitule *La Revue du médecin : revue mensuelle réservée au corps médical* de 1936 à 1938.

l'affirmation sans cesse répétée de l'irréductible opposition de leurs méthodes d'investigation, de leurs modes de validation, de leurs objets et de leur langage². À la fin du XIX^e siècle, le critique François Montagnon se fait l'écho d'une conviction désormais largement partagée, lorsqu'il affirme que la science (et il inclut la médecine moderne dans cette catégorie) « demeure en dehors de la poésie » (Montagnon, 677). De tels avis semblent entériner le déclin de formes emblématiques de la cohabitation fructueuse entre sciences et lettres, comme la poésie scientifique, ce genre prestigieux qui remonte à l'Antiquité et au sein duquel les médecins ont joué un rôle de première importance³. En 1917 est publiée la dernière grande synthèse à son sujet⁴.

Mais à y regarder de près, on se rend compte que cette disparition concerne moins la poésie scientifique en soi, c'est-à-dire la possibilité même de l'hybridité, que la poésie scientifique en tant qu'elle apparaît sous ses formes anciennes, notamment lorsqu'elle est conçue dans sa fonction didactique⁵. En somme, le dialogue large entre médecins et écrivains et la production de textes au statut hybride ne tarissent pas⁶, mais ils empruntent désormais de nouvelles voies. Le dialogue est non seulement ininterrompu mais également générateur d'explorations nouvelles, et cela précisément en raison de l'impossibilité, pour les poètes, de se réclamer de la « poésie scientifique » et de ses anciens modèles. Sous l'effet conjugué de l'accélération des écoles littéraires au début du XX^e siècle, de l'éclatement des savoirs biomédicaux, des novations technoscientifiques et des bouleversements

² Voir Jean Starobinski, « Langage poétique et langage scientifique », *Diogène. Revue internationale des sciences humaines*, 100 (1977), p. 139-157.

³ Voir Achille Chéreau, *Le Parnasse médical français, ou Dictionnaire des médecins poètes de la France*, Paris, A. Delahaye, 1874 ; Hugues Marchal (dir.), *Muses et ptérodactyles. La poésie de la science de Chénier à Rimbaud*, Paris, Seuil, 2013.

⁴ Casimir-Alexandre Fusil, *La poésie scientifique de 1750 à nos jours : son élaboration, sa constitution*, Paris, Scientifica, 1917.

⁵ Muriel Louâpre, Hugues Marchal, Michel Pierssens (éd.), *La Poésie scientifique, de la gloire au déclin*, 2014. En ligne [<http://epistemocritique.org/category/ouvrages-en-ligne/actes-de-colloques/la-poesie-scientifique-de-la-gloire-au-declin/>].

⁶ Voir notamment Gérard Danou (éd.), *Littérature et médecine ou les pouvoirs du récit*, Paris, Centre Pompidou, 2001 ; et, pour une perspective historique, Lise Dumasy-Queffélec, Hélène Spengler (dir.), *Médecine, sciences de la vie et littérature en France et en Europe, de la révolution à nos jours*, Genève, Droz, 2014, 3 vol.

internationaux, le dialogue entre médecins et écrivains prend des formes inédites et se produit en des lieux qui échappent à la tradition, comme les congrès de chirurgiens ou les théâtres des opérations militaires durant la Première Guerre mondiale. L'exclusion mutuelle des deux cultures apparaît comme une construction rhétorique, une façade qui s'effrite bien vite lorsque l'on considère la multiplicité des formes et des pratiques du dialogue entre médecins et littéraires.

Ce dialogue renouvelé croît au sein de réseaux qui demandent aujourd'hui à être (re)découverts. C'est à cette redécouverte des réseaux médico-littéraires de l'Entre-deux-guerres que s'attelle le présent volume.

II. L'Entre-deux-guerres

Historiographiquement parlant, la notion d'*Entre-deux-guerres* est insatisfaisante, et cela pour deux raisons opposées. D'une part, elle autonomise artificiellement un laps de temps, comme s'il possédait une existence indépendante et circonscrite ; d'autre part, elle désigne une période de creux transitoire sans identité propre qui se définit téléologiquement, à l'aune des deux grands événements qui la précèdent et la suivent. Si néanmoins nous l'utilisons, ce n'est pas pour marquer une clôture mais parce que l'un des enjeux de ce volume est d'identifier une périodisation fine, permettant de mesurer des moments de cristallisation – le *momentum* est ce qui donne une impulsion à quelque chose – ou au contraire des moments de relâchement des échanges entre littéraires et médecins, en fonction de facteurs extérieurs.

Poser la question de l'Entre-deux-guerres, c'est donc poser aussi la question de la prégnance du contexte géopolitique dans ces échanges. Or il semblerait qu'aux lendemains de la Première Guerre mondiale et des horreurs des tranchées qui ont précipité la vocation littéraire de personnages tels que Duhamel, Mondor ou Espée de Metz, littéraires et médecins se retrouvent au cœur d'enjeux géopolitiques qui leur donnent un rayonnement nouveau.



ill. 1 : Georges Duhamel en compagnie du Dr Vallée - Verdun 1916. Source: *Les Cahiers de l'abbaye de Créteil*, n° 16, décembre 1995.

En effet, la création de la Commission internationale de coopération intellectuelle de la Société des Nations en 1922 apporte une dimension particulière à des échanges qui s'élargissent à l'échelle européenne. Paul Valéry, entre autres, y est très actif et y rencontre de nombreux médecins⁷, alors même que Louis-Ferdinand Céline travaille au Bureau d'hygiène de la SDN. Au demeurant, les réseaux internationaux de la SDN étaient particulièrement ouverts et propices aux échanges entre les élites. On peut en prendre pour exemple les associations d'écrivains-médecins, comme par exemple l'*Association des médecins et pharmaciens écrivains* dont Georges Duhamel deviendra le vice-président en 1938. De telles associations s'attèlent à construire un idéal de médecin-écrivain universaliste, associant la référence à Hippocrate au cosmopolitisme moderne. Nées de l'expérience de la guerre, réunies en congrès internationaux, ces associations s'interdisent toute discussion politique et religieuse et entendent promouvoir une vision universaliste de l'homme. Duhamel reprend Littré, formé à la médecine et traducteur d'Hippocrate, pour affirmer que « si par l'étude le médecin doit se faire cosmopolite, par l'étude il doit se faire encore contemporain de tous les âges » (Aga, 25). Le gastro-entérologue René-Albert Gutmann, dont la trajectoire est ici présentée par Danièle Leclair, correspond à cet idéal, lui dont la vision cosmopolite se déploie à travers ses activités d'historien et de critique littéraire, de traducteur et d'écrivain, de poète, de romancier et d'essayiste.

⁷ Voir *Paul Valéry et la médecine*, propos recueillis par les soins de Pierre Chardon, Paris, Armand Fleury, 1930 et A. Mandin « Paul Valéry et la médecine », dans *Histoire des sciences médicales*, t. 26, n° 1, 1992, p. 35-42.

III. Figures et trajectoires

Dans les études qui suivent, nous avons mis l'accent sur des figures d'écrivains et de médecins, et non sur *la* littérature et *la* médecine. À considérer même que l'on puisse singulariser de la sorte la littérature et la médecine, autrement dit réifier et figer dans le temps des ensembles gigantesques et protéiformes, l'étude de leurs liens débouche inévitablement sur des généralités. Au contraire, penser en termes de figures et de trajectoires, cela permet d'être à la fois plus vivant et plus concret, d'approcher plus précisément les motivations parfois contradictoires des acteurs de ces rencontres interdisciplinaires entre les spécialistes du Verbe et ceux du soin. À la notion vague d'*influence* de la médecine sur la littérature (et plus rarement de la littérature sur la médecine) telle qu'on la lit encore dans de trop nombreux travaux, nous privilégions celle de *ressources* mutuelles, qui insiste sur le caractère volontaire des opérations d'appropriations effectuées par différentes figures de poètes, de médecins et d'écrivains-médecins. Parmi ces figures se trouvent des personnalités marquantes, à l'interface entre littérature et médecine, comme les deux prix Nobel de physiologie et de médecine Charles Richet (1850-1935) et Charles Nicolle (1866-1936), ou comme le chirurgien René Leriche (1879-1955). Mais il existe également une multitude de figures moins connues ou aujourd'hui oubliées, comme Henri Cazalis (1840-1909), médecin thermal qui signe une œuvre poétique sous le pseudonyme de Jean Lahor. Ces réseaux de personnalités font apparaître un continent oublié, qui fait le lien entre les académies savantes, les cercles internationaux et les avant-gardes littéraires, entre l'establishment et la bohème, entre l'entrepreneur pharmaceutique, le médecin militaire et le poète.

Pour un abord concret des réseaux médico-littéraires, la lecture des œuvres doit donc être connectée à une étude des trajectoires, des lieux et des réseaux. Dans ce volume, nous avons cherché à rester attentifs aux conditions matérielles de la production des connaissances en y incluant le poids des stratégies individuelles et des institutions dans la fabrication collective des statures et des connaissances : quelles identités professionnelles les médecins et les écrivains revendiquent-ils, quelles représentations donnent-ils d'eux, entre contraintes, adéquation à la norme et possibilités de singularisation⁸. À cet égard, le cas d'Henri Mondor est particulièrement intéressant, lui qui le 20 janvier 1939 inaugure la chaire de pathologie médicale de la Faculté de médecine de Paris par un discours intitulé « les hommes de qualité » dans lequel il associe poètes et médecins. Ses charges de directeur de collection chez Masson et chez Gallimard, tout autant que la

⁸ Voir les travaux de Jérôme Meizoz, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine, 2007 ; ainsi que *Postures littéraires II. La fabrication des singularités*, Genève, Slatkine, 2011.

publication de ses propres études biographiques, lui permettent de sans cesse réaffirmer l'idéal du médecin lettré et humaniste, comme le montre clairement Cécile Leblanc dans sa contribution à ce volume. Les revues périodiques sont également mobilisées : par exemple, dans le numéro d'été 1936 d'*Art et médecine* figure l'éloge funèbre du chirurgien Charles Walther par Henri Mondor⁹. Mondor, qui fût l'interne de Walther à la Pitié-Salpêtrière, dresse le portrait d'un homme raffiné et distingué qui s'inscrit dans une filiation prestigieuse de grands patrons à la française. Mais ce qui frappe le lecteur, c'est le portrait photographique de Mondor lui-même : dans une vénérable bibliothèque, en vêtement de ville, il apparaît absorbé par la lecture d'un ouvrage ancien. La photographie en pleine page est agrémentée d'une longue légende qui constitue elle-même un éloge de Mondor par le professeur Noël Fiessinger. À des niveaux d'intrication multiples, biographes et biographés construisent ainsi la figure idéale du clinicien lettré¹⁰.

Si, d'évidence, les collaborateurs d'*Art et médecine* œuvrent à un idéal français, ce n'est pas le cas de tout le monde ni de toutes les revues. Une dimension comparative est donc nécessaire pour mettre en perspective, changer d'échelle et le cas échéant saisir une spécificité française ou francophone de la figure du médecin-littérateur. Y-a-t-il par exemple des savoirs médicaux qui relèvent d'une logique d'appartenance nationale ? Yves Schulze ouvre la réflexion au dialogue entre littéraires et médecins dans la *Neue Rundschau*, cette revue-phare allemande attachée à des valeurs humanistes meurtries par la Première Guerre mondiale, tandis que Lina Villate pose la question de « l'ère sanatoriale vue par Thomas Mann » dans la réflexion sur les cercles de sociabilité médico-littéraires. Dans cette perspective d'ouverture internationale, il faut aussi se demander dans quelle mesure les réseaux intellectuels, éditoriaux et institutionnels des écrivains-médecins ne sont pas aussi des réseaux qui subsument les frontières nationales.

IV. La presse et les revues

Sociétés savantes, bibliothèques, sanatoriums : les rencontres entre médecins et littéraires passent par des lieux identifiables. Écrivains et médecins se retrouvent dans les amphithéâtres de médecine, envahis d'hommes de lettres et de femmes du monde quand de grands praticiens mondains comme Georges Dieulafoy ou Henri

⁹ *Art et Médecine*, juin-juillet 1936, rubrique « Figure de chirurgien », p. 6-7. Mondor développe le portrait de Walther dans ses *Hommes de qualité*, p. 197ss.

¹⁰ Voir Martina Diaz, Alexandre Wenger, « Henri Mondor et la revue *Art et Médecine* : construction de l'idéal du médecin-littérateur dans les années 1930 », dans Julia Pröll (dir.), *Médecins-écrivains français et francophones*, Königshausen & Neumann, 2018.

Mondor y professent du haut de leur chair. Il faudrait pouvoir montrer comment médecins et écrivains œuvrent ensemble dans des centres de recherche, des sociétés savantes, des hôpitaux et des salles de garde, là où les écrivains rencontrent des « carabins plutôt lettrés » (Fontaine, 231)¹¹. Un regard particulier devrait être accordé aux congrès rassemblant écrivains et médecins, ainsi qu'aux institutions comme les Académies, que ce soit l'Académie Française qui peut accueillir des écrivains-médecins comme Georges Duhamel, ou l'Académie de chirurgie où, dans son célèbre discours de 1938, Valéry propose d'« ouvrir le chirurgien » (Valéry, *Discours*, 915). Quels sont enfin les lieux qui ont le plus durablement favorisé ces rapprochements entre médecins et écrivains ? Ce même Paul Valéry prolonge ses déambulations jusque dans ces foyers de la recherche biomédicale que sont les laboratoires : l'Institut Pasteur, où Pierre Lecomte du Noüy l'initie à la notion de « temps biologique propre », ou encore le laboratoire d'Henri Piéron, professeur de physiologie des sensations au Collège de France, qui lui permet de découvrir en 1934 un oscillographe cathodique, source de réflexions concernant « le nœud du monde sensible ou psychique » (Valéry, *Cahiers*, 288).



ill. 2 : Couverture d'*Art et Médecine*, avril 1931 (détail).

Les journaux, les revues, les correspondances épistolaires constituent également les lieux – au sens épistémologique – de la rencontre entre médecins et lettrés. Dans sa contribution au volume, Jérôme van Wijland commente une lettre que Mondor adresse à Paul Éluard et qui, une fois de plus, montre les liens entre la rencontre médico-poétique d'une part, et la guerre de l'autre. Or il se trouve que les années 1920 et 1930 sont marquées par un véritable foisonnement de revues médico-littéraires, dont les caractéristiques et les enjeux sont présentés ici dans la

¹¹ C'est en effet lors d'un déjeuner dans une salle de garde que Valéry fit la connaissance de Mondor.

contribution de Martina Diaz. Cette abondance est une raison supplémentaire qui nous a poussé à retenir dans ce volume la période de l'Entre-deux-guerres. Pourtant, les revues restent une source négligée de l'histoire littéraire. Les collaborateurs de ces revues – correspondants de presse, critiques littéraires – demeurent insuffisamment étudiés. Comment est-on lu lorsqu'on est et poète et médecin, et comment un auteur joue-t-il de son image¹², à des moments d'une carrière où médecine et poésie peuvent se retrouver aussi en concurrence¹³, et à une époque où l'image du médecin n'est désormais plus celle d'un être d'exception, investi de fonctions quasi sacerdotales, comme le rappelle l'historien de la médecine Pierre Darmon dans son étude sur *Le Médecin parisien en 1900* (122) ? L'abondante presse médicale s'ouvre à la littérature et à la critique littéraire et peut devenir un lieu de création autant qu'un lieu où les médecins interrogent leur rapport à la littérature. Thomas Augais montre comment une revue comme la *Chronique médicale*, fondée par Augustin Cabanès en 1894 déjà mais particulièrement dynamique dans les années 1930¹⁴, étend le réseau de ses lecteurs à travers les médecins de toute la France. Quelle figure de l'écrivain-médecin se rêve dans ces pages ?

Pour Jules Romains, qui accuse les poètes d'œuvrer pour les grands laboratoires pharmaceutiques (Romains, *Poésie*, 93), « il n'y a pas de mots qui jurent moins d'être accouplés [que ceux] de médecins-écrivains ou [d']écrivains-médecins » (Romains, *Hommes*, 45)¹⁵. Pourtant, un poète aussi illustre que Valéry accepta d'être rémunéré par le groupe Perrier en 1935 pour écrire un poème publicitaire en prose – *Louange de l'eau* – vantant les vertus curatives de l'eau de source. La complexité des liens entre les écrivains et les médecins reste donc encore à explorer. En insistant sur les réseaux, sur les figures et les lieux de la rencontre, notre ambition dans ce volume est double : montrer que le dialogue médico-littéraire est à bien des égards constitutif de nos savoirs modernes, et frayer la voie à une meilleure connaissance de leur complexité.

¹² Voir Luc Durtain, *Perspectives*, Paris, Stock, 1924 : 22-26.

¹³ Voir George Duhamel, *Les écrivains médecins de France*, "Symposium Ciba", vol. 4, n° 4, octobre 1956 : 107.

¹⁴ *La Chronique médicale : revue bi-mensuelle* [puis : mensuelle ; puis : bimestrielle] *de médecine scientifique* [puis : historique], littéraire & anecdotique, Paris, 45 volumes, 1894-1938.

¹⁵ Jules Romains, *Hommes, médecins, machines*, Paris, Flammarion, 1959 : 45.

Ouvrages cités

(collectif) *Art et médecine : revue mensuelle réservée au corps médical*, Paris, de 1930 à 1936 et de 1938 à 1939.

Aga D., *Les Médecins-écrivains. L'apport de la médecine à la littérature*, Thèse de doctorat, Fac. de médecine de Paris, 1942.

Darmon Pierre, *Le Médecin parisien en 1900*, Paris, Hachette, coll. « La Vie quotidienne », 2003 [1988].

Fontaine Anne, *Henri Mondor*, Paris, Grasset, 1960.

Montagnon François, *Littérature et genres littéraires. Poésie et prose* (1897), cité par H. Marchal, « L'étoffe déchirée : la poésie scientifique aux 19^e et 20^e siècles », in J. Jouanna, M. Fartzoff et B. Bakhouché (dir.), *L'Homme et la science*, Paris, Les Belles lettres, 2012.

Romains Jules, « La Poésie immédiate », dans *Vers et prose*, oct.-déc. 1909.

Romains Jules, *Hommes, médecins, machines*, Paris, Flammarion, 1959.

Segalen Victor, *Les Cliniciens ès lettres*, Paris Mercure de France, 1902.

Snow Charles P., *The Two Cultures*, Cambridge, Cambridge UP, 1993 [1959].

Valéry Paul, « Discours aux chirurgiens », *Œuvres*, t. I, éd. Jean Hythier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1957.

Valéry Paul, *Cahiers*, CNRS, XVII.

Panorama des revues médico-littéraires à l'Entre-deux-guerres

Martina Diaz Cornide

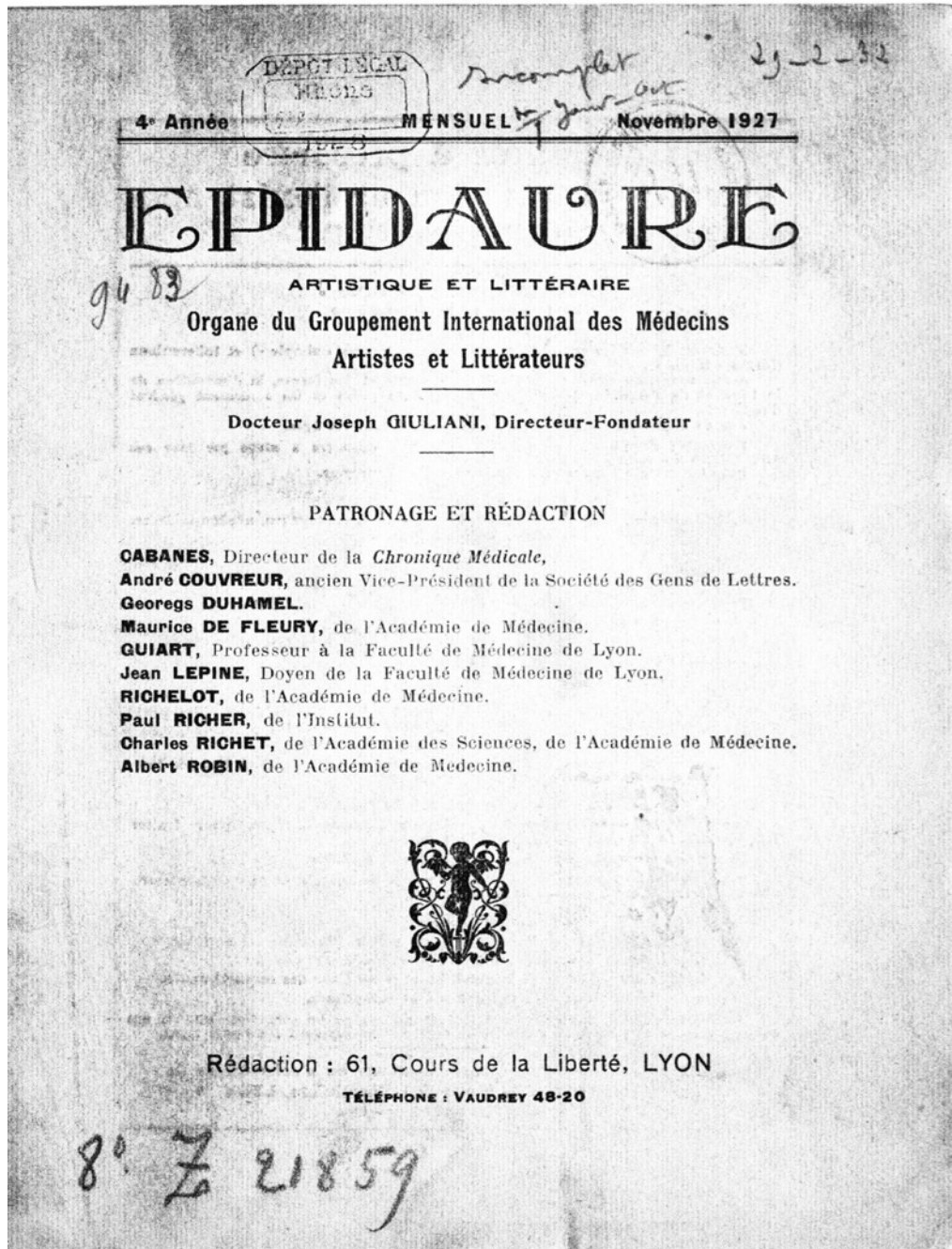
« Ne nous payons pas de mots et cessons d'opposer médecine et littérature », s'exclame le Dr Giuliani, alias Germain Trézel lorsqu'il publie des poèmes, dans une revue médico-littéraire qu'il a fondée (*Épidaure*, sept. 1922, 5). Si le médecin-poète pousse cet appel à la réconciliation, c'est bien que la guerre semble déclarée entre art et science après le premier conflit mondial¹. Mais la revue *Épidaure* se propose justement de révoquer le divorce entre ces deux cultures pour renouer une relation antique – comme en témoigne son titre en référence au lieu où, jadis, s'élevait le temple d'Asclépios.

Mais cette main tendue n'est pas propre à *Épidaure*, loin s'en faut, pendant la période de l'Entre-deux-guerres : d'autres périodiques à vocation médico-littéraire proposent de (re)faire confluer art et médecine. Certes, depuis la fin du XIX^eme, de nombreuses revues médicales circulent, grâce à la libération de la presse en 1881, l'évolution des techniques d'impression et les facilités de communication – telles *la Chronique médicale*² et *Æsculape*, qui naissent avant la Grande Guerre.

Cependant, on assiste dans les années 1920 à une véritable explosion des parutions à vocation non pas scientifique mais médico-littéraire, dirigées par des médecins amateurs de littérature. Étant donné que la plupart de leurs collaborateurs ont exercé sur le front, ces revues semblent poursuivre une aspiration humaniste, proposant une vision idéalisée de la figure du médecin, qui allierait expertise technique et culture lettrée.

¹ Voir Charles P. Snow, *The Two Cultures (The Rede Lecture, 1959)*, Cambridge: Cambridge Univ. Press, 1962.

² Voir *infra* l'article de Thomas Augais.

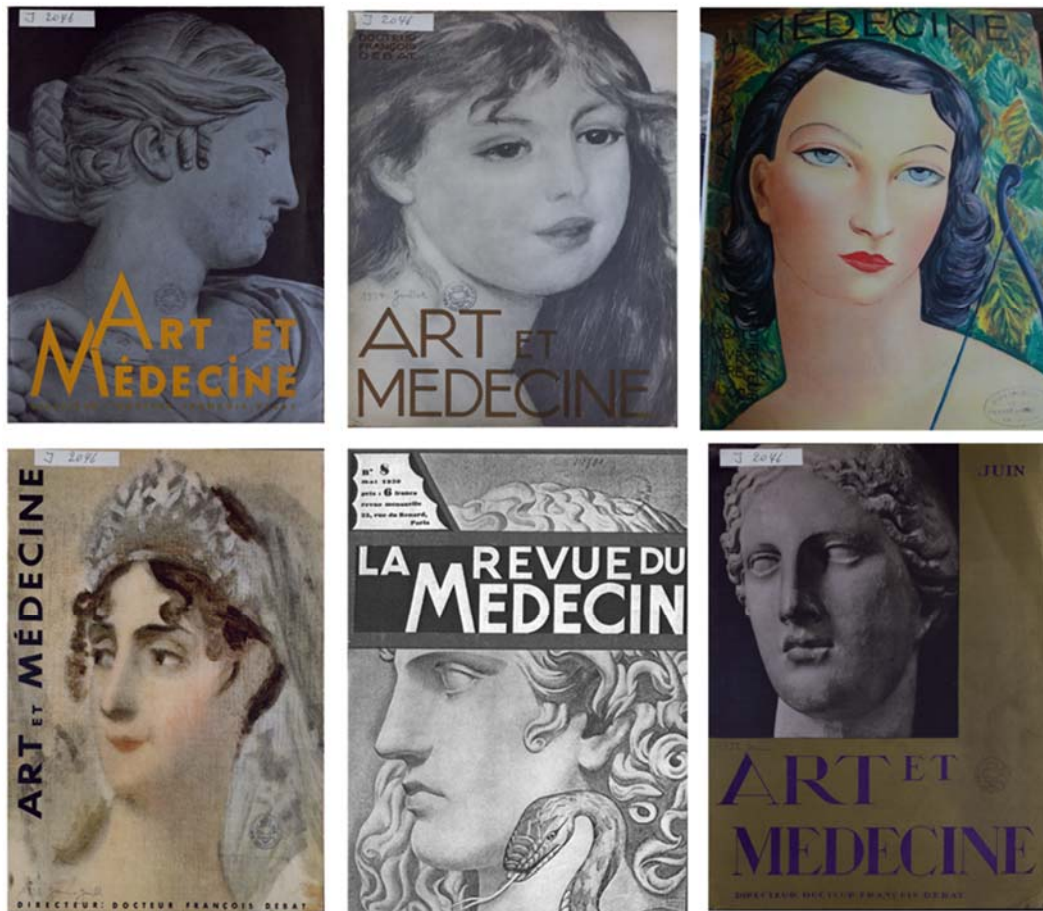


ill. 3 : Couverture d'*Épidaure*, novembre 1927.

Ces périodiques sont particulièrement intéressants dans la perspective de l'étude de la figure du poète-médecin, qu'ils ne cessent de promouvoir dans sa finalité réconciliatrice, défendant contre vents et marées la collaboration nécessaire entre art et science. Pour que le médecin redevienne un être que l'on voudrait « complet » car cultivé, différentes sections butinent de la décoration d'intérieur aux voyages, en passant par des comptes rendus de spectacles ou des publications littéraires. Et si ces revues s'apparentent tant à des magazines mondains, c'est notamment parce qu'elles sont censées être lues dans les salles d'attente des cabinets médicaux, ou encore par les familles des médecins. Elles sont donc spécialisées (car elles s'adressent exclusivement au corps médical, d'après leurs sous-titres), tout en ne comportant presque jamais d'articles techniques médicaux (puisque les patients les lisent également).

Nous nous proposons de dresser un panorama des principales revues médico-littéraires de l'Entre-deux-guerres, en évoquant leur mode de fonctionnement et en dessinant l'entrelacs de collaboration qu'elles ont tissé. Nouveau lieu de rencontre épistémologique, elles ont en effet développé un réseau entre des confrères atteints de « marotte³ » scripturaire, tout en s'ouvrant à des collaborations littéraires, parfois avec des éminences contemporaines. Véritables carrefours où plumes et scalpels s'entrecroisent, ces périodiques déjouent non seulement l'opinion commune selon laquelle art et médecine ne sauraient plus collaborer sous peine de se discréditer l'une l'autre, mais aussi la perception que la critique du XX^{ème} siècle a eu des liens entre art et médecine, pensés comme incompatibles et défunts. Ainsi, les revues médico-littéraires de l'Entre-deux-guerres ont incarné un « rêve » : celui de « grouper dans une même bergerie tous les médecins qui font des vers, tous les médecins qui font de la prose » (Octave Béliard, « Germain Trézel », *Esprit médical*, 20 déc. 1933, 1).

³ *Cahiers de marottes et violons d'Ingres*, Club médical des chercheurs et des curieux (Paris), Paris : [s.n.], 1939-1971.

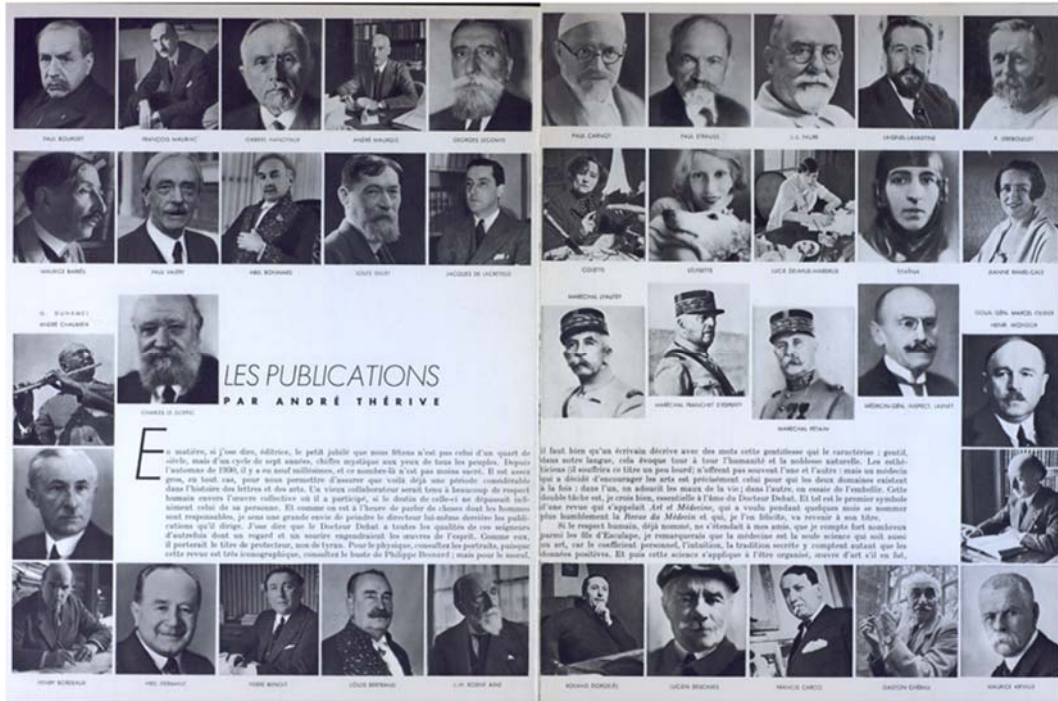


ill. 4 : Couvertures d'*Art et médecine* (années 1932 et 1934) et de *La Revue du Médecin* (1930).

I. Les revues : une vitrine pharmaceutique

La principale tentative de réunir médecins et écrivains à l'Entre-deux-guerres est le fait du Dr François Debat, qui édite *Art et médecine* à Paris de 1929 à 1939, dont le sous-titre est « revue mensuelle réservée au corps médical ». Rebaptisée épisodiquement *La Revue du médecin* (en 1929-1930 et entre 1936 et 1938), *Art et médecine* connaît ses années de gloire entre 1930 et 1936 : elle se distingue alors clairement de ses concurrentes contemporaines par la qualité de son impression, la qualité de ses iconographies, et la cohérence de ses numéros mensuels, toujours consacrés à un thème ou à une région française ou coloniale – car elle « ne publie généralement, que des choses de France » (avr. 1935, 11). *Art et médecine* accueille en vérité un défilé des écrivains et des médecins les plus importants de cette décennie (Maurois, Duhamel, Barrès, Durtain, Bourget, Cocteau, Romains, Morand, Henri Mondor, Dorgelès, Louis Dartigues, les frères Faure, etc). Ces plumes prestigieuses côtoient des collaborateurs réguliers, qui tiennent des rubriques littéraires, théâtrales, musicales ou d'opinion. Ainsi, l'homme de lettres René de Laromiguière recense-t-il les parutions des « médecins littérateurs », tandis

que le médecin Octave Béliard⁴ rédige des portraits de médecins-écrivains et que Pierre Dominique fait notamment part de ses « lectures » récentes.



ill. 5 : *Art et médecine*, oct. 1938, p. 60.

Si le titre même de la revue témoigne de l'idéal qui la guide – unir, par une conjonction de coordination forte, l'art et la médecine –, cette mise en relation se noue grâce à des dîners mondains. La première « réunion de médecins, d'écrivains et d'artistes célèbres », organisée en janvier 1931 par François Debat, est présentée « comme un pont jeté entre les médecins et les artistes, depuis si longtemps curieux les uns des autres », par « la plus neuve, à tous points de vue, des revues françaises » (*AM*, janv. 1931, 14). Lors du deuxième dîner, Paul Valéry y assure qu'« il existe une communication permanente entre l'art et la médecine, entre la recherche des lois de la vie et la création artistique et c'est pourquoi [...] l'effort du Dr Debat est tout à fait heureux » (*AM*, févr. 1931, 15).

⁴ Homme de lettres né en 1876 et mort en 1951, Octave Béliard est l'un des collaborateurs les plus réguliers de différentes revues médico-littéraires. Romancier et journaliste, s'intéressant particulièrement au spiritisme et publiant des contes fantastiques, il est par ailleurs docteur en médecine.



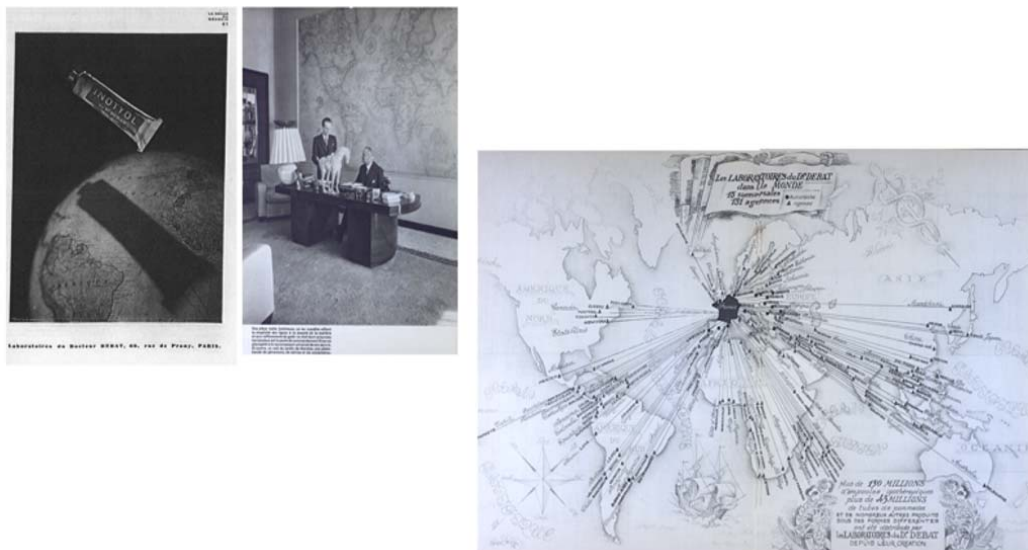
Sur la photo, assis de gauche à droite : MM. André Lichtenberger, le professeur Lereboullet, le professeur Legueu, de l'Académie de Médecine, Paul Valéry, de l'Académie française, J.-H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt, Eugène Marsan, Hervé Lauwick. Debout, de gauche à droite, MM. Leduc, Lecourret, Gaston Manuel, le D^r Suzanne Dejust-Defiol, le D^r Debat, le D^r Stévenin, le D^r Dejust, Mme Anna Marsan, le D^r Tzanck, MM. André Thérive, Guinle, de Laromiguière, Luc Durtain, Clément Serveau, le D^r Fernand Vallon, Henry Rogier. Le grand statuaire François Pompon et le D^r Crinon, étaient aussi des convives du deuxième dîner.

ill. 6 : *Art et médecine*, février 1931, p. 15.

Mais ces rencontres où « l'élite du corps médical [...] échangeait familièrement ses vues avec celles d'écrivains ou d'artistes célèbres et d'hommes assumant ou ayant assumé les plus hautes charges de l'État » (*AM*, mai 1931, 15), ne semblent pas se prolonger au-delà de 1931. Au vu des publications, le réseau des contributeurs semble pourtant se maintenir jusqu'en 1936, année de basculement. Dès lors, *Art et médecine* semble souffrir de problèmes économiques : la densité des numéros diminue, ainsi que la variété des contributions, puisque seuls les proches collaborateurs alimentent ce qui devient essentiellement un catalogue iconographique, où les textes se font rares. Ces difficultés sont sans doute provoquées par ailleurs par le virage vers l'extrême-droite de la revue, qui exprime sa fascination pour l'esthétique et les jeunesse fascistes⁵. Cependant, dans un numéro célébrant en 1938 les dix ans d'*Art et médecine*, Georges Duhamel, récemment élu à l'Académie Française, encense encore l'ambigu Dr Debat et assure

⁵ Debat, qui publie en 1940 un article encensant Pétain (cf. *Essai sur la question sociale de l'après-guerre*), tentera dès 1945 de redorer son blason en assurant que son activité pharmaceutique pendant la guerre aurait été déployée au service de la France (voir *Titres, travaux scientifiques et activités médico-sociales du Docteur François Debat*, 1956).

que ses laboratoires offrent un « spectacle harmonieux », et qu'il ne connaît « rien de tel en France dans les constructions de cet ordre. Si le docteur Debat s'était donné pour objet de réconcilier l'industrie et l'esthétique, il pourrait considérer sa tâche comme accomplie » (« Notre ami », *AM*, oct. 1938, 9). Car *Art et médecine* a été financée par les Laboratoires Debat, spécialisés en cosmétiques et en produits dermatologiques auxquels la revue consacre une quinzaine de pages publicitaires à chaque numéro.



ill. 7 : *La Revue du Médecin*, juin 1928, p. 41 : publicité pour l'Inotyol du Dr Debat ; *Art et médecine*, oct. 1938, pp. 48-49 : carte du monde par Clément Serveau.

Que la publicité pharmaceutique soit la principale source de financement n'est pas exclusif d'*Art et médecine*, bien au contraire. Ainsi, la revue *Chanteclair* « exclusivement réservée au corps médical » diffuse de 1906 à 1936, entre quelques textes littéraires et autres caricatures de personnalités du monde médical, les vertus thérapeutiques de la Carnine Lefrancq, suc musculaire revigorant élaboré à base de viande animale.

De même, parmi les « amis » de la revue *Cahiers de marottes et violons d'Ingres* « destinée au corps médical » se trouve dès 1939 une quinzaine de laboratoires (juil. 1939, n°1, 1). Ils soutiennent ainsi la publication mensuelle de « l'organe du Club médical des chercheurs et des curieux » dirigée par le bibliothécaire Pierre Mornand et le Dr Jean Rousset, à laquelle collaborent des scalpels célèbres comme René Leriche.

Photoz



Chanterclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— o — DIRECTION o —

CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE
(SEINE)
TEL. COMBAT 01-34 P. C. SEINE 25 195

26^e ANNÉE
N^o 274
FÉVRIER 1931

LA LEÇON DU BERCEAU

MARCELLE TINAYRE



Pastel de DELABERGE
Photo Henri Marnet

— Si nous rentrions à pied? dit le mari. Il regardait le pavé sec, la rue tranquille, bleue par le petit jour charmant de quatre heures. Pauline, un peu frissonnante sous la redingote de peluche noire transformée en sortie de bal, répondit: — Comme tu voudras.

Ils habitaient, à l'humble lisière d'un quartier chic, dans une petite rue, entre les Ternes et les Batignolles. Louis Desmoulins releva le col de son pardessus. Par la grande porte cochère, les derniers échos de la fête montaient comme des ondes à la berge d'un lac. Un doux silence baignait les maisons touchées par l'aube.

Soudain, une auto déboucha de la cour d'honneur, frôla le couple indécis et fila, emportant des blancheurs d'hermine, des fusées d'aigrettes, un scintillement diamanté. Pauline Desmoulins prit le bras de son mari.

— Eh bien! fit-elle, partons vite.

Elle relevait, sous sa redingote un peu démodée, la traîne soyeuse de la robe qui avait été sa robe de noces. Ses petits pieds frémissaient d'humiliation dans leurs modestes souliers de satin

blanc. Louis la sentit nerveuse et fâchée. Alors, il commença ses doléances coutumières sur la fatigue des veilles et l'obligation d'aller au bureau le lendemain.

— Toi, tu pourras dormir. Tu as de la chance...

— Et Bébé?... La femme de ménage se reposera d'avoir passé la nuit. Qui s'occupera de la petite?

— Que veux-tu! Des gens comme nous, un ménage d'employés, des demi-pauvres, ne devraient pas aller dans le monde.

— Une fois par an, chez ton patron!... Il n'invite pas tous ses employés.

— Il m'invite parce que mes grands-parents l'ont obligé, autrefois, quand il était jeune et pas riche. C'est encore gentil, à lui, de ne pas oublier ça; mais je me passerais bien de l'honneur, à cause de la dépense.

Pauline ne répondit pas. Des balayeurs surgirent:

— Hé! purée, ça met des souliers blancs et ça n'a pas de quoi payer un sapin.

La jeune femme entendit la réflexion brutale du guenilleux. Elle aurait voulu que son mari levât sa canne et rossât l'insolent. En philosophe, Louis se contentait de rire.

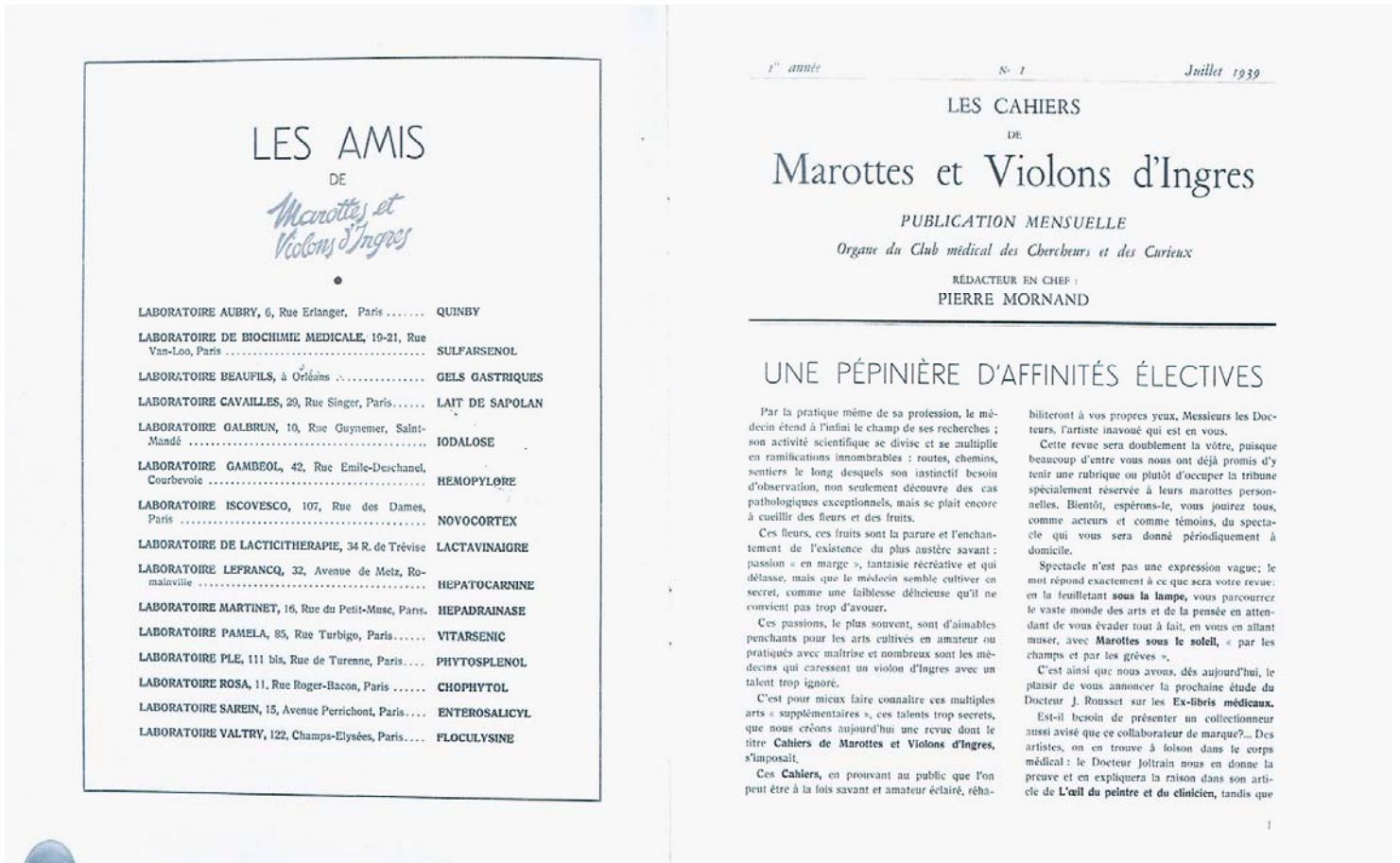
— Il est impoli, l'animal, mais il a raison...

Ils arrivèrent chez eux. La femme de ménage, qui les attendait, partit, en hâte, bouffe de sommeil et grommelante.

Dans la chambre conjugale, tout disait l'économie, les humbles devoirs, la vie étroite; mais, près du lit de pitchpin commun, il y avait un

LA RAPIDITÉ ET L'INTENSITÉ DE L'ACTION DE LA
CARNINE LEFRANÇO S'EXPLIQUE PAR CE FAIT, QU'ELLE EST
PRÉPARÉE AVEC DU SUC MUSCULAIRE DE BŒUF
CONCENTRÉ, SANS ADDITION DE SANG NI D'ALBUMINE

ill. 8 : Couverture de *Chanterclair*, février 1931.



ill. 9 : Les Cahiers de marottes et Violons d'Ingres, juillet 1939, p. 1.

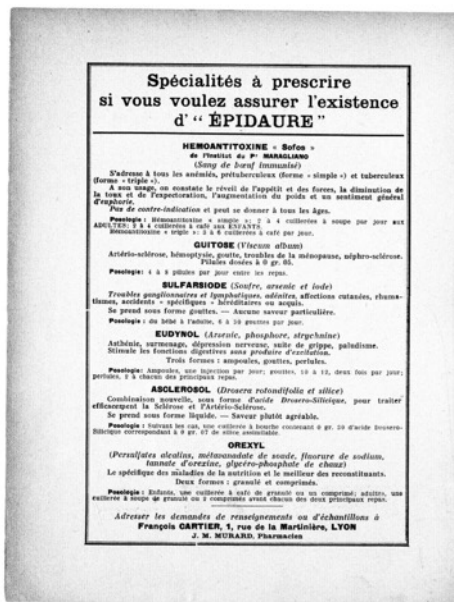
II. Un réseau de revues

Par ailleurs, la revue *Épidaure* invite ses « confrères » à « merci[er] le nouveau mécène, un certain François Cartier, qui ne « demande qu'une chose » aux lecteurs :

Prescrire, toutes les fois que vous le jugerez utile, les produits qui sont énumérés sur nos pages de couverture...

Ces produits, il est superflu de le dire, sont tous des produits de premier ordre, qui ont fait leurs preuves. Scientifiquement conçus et impeccablement exécutés, ils sont d'une efficacité remarquable. Si donc vous voulez que votre Revue vive, prospère, s'améliore tous les jours, il ne tient qu'à vous.

Et maintenant, au travail ! (nov. 1928, 3)



ill. 10 : *Épidaure*, janvier 1927.



ill. 11 : *La Flamme*, oct. 1933.

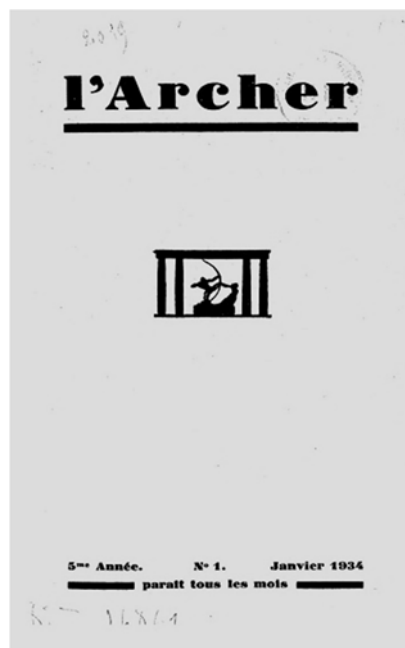
Si le recours à la publicité pharmaceutique est si courant, c'est bien que le financement de ces revues médico-littéraires pose problème, entraînant des publications souvent chaotiques : elles disparaissent quelque temps pour mieux revenir, parfois sous un autre nom. C'est le cas justement d'*Épidaure*, qui devient dans les années 1930 *La Flamme*, publiée à Lyon.

Son directeur, le Dr Giuliani, qui écrit des poèmes sous le pseudonyme de Germain Trézel, se bat pendant une trentaine d'année pour que son titre « ne publie que des articles signés de médecins ou de femmes, filles ou fils de médecins » (*Épi.*, nov. 1928, 4). Toujours en quête d'un lectorat qui semble fuyant, Giuliani est très actif dans la Société des médecins artistes et littérateurs dont *Épidaure* est l'organe :

Le médecin, a-t-on coutume de dire, est un homme à l'esprit étroit, enfermé dans sa profession, comme dans une cage, sans idées générales. « *Épidaure* » a été créé pour

prouver le contraire. Montrons au public que nous ne sommes pas des béotiens ! Groupons-nous, nombreux, autour d'« Épidaure ». Médecins, auteurs, collaborez assidûment ; médecins amateurs d'art et de littérature, lisez « Épidaure ». [...] Épidaure est la seule revue en France et à l'Étranger dirigée et rédigée par des médecins et ne s'occupant que de littérature. (sept 1922, 4)

Parmi les nombreux projets du groupe lyonnais l'on trouve des représentations d'œuvres théâtrales, l'organisation de congrès et de concours de poésie – autant de productions dues aux médecins –, alors même que le dynamique Giuliani a déjà fait paraître en 1931 une *Anthologie des Médecins-Poètes*⁶. Toute cette énergie est saluée dans *La Chronique médicale* de 1931 : « Le corps médical est une grande force bienfaisante. Chaque fois qu'il s'organise en groupes amicaux ou qu'il attire à lui d'autres groupes éclairés, ardents aux choses de l'art et de l'esprit, comme fait à Toulouse notre ami le Dr Voivenel, directeur de *l'Archer*, il augmente incontestablement son pouvoir de servir » (nov. 1931, n° 28, 39).



ill. 12 : *L'Archer*, janvier 1934.

⁶ Joseph Giuliani, *Anthologie des médecins-poètes contemporains*. Lyon : Éditions d'Épidaure, 1930. Une autre anthologie, *Glans d'Esculape*, paraît en 1933, défendant l'idée selon laquelle « la littérature ne réside pas uniquement dans les œuvres du philosophe, de l'historien, du romancier, de l'auteur de théâtre ou du poète, elle existe encore dans les œuvres de l'homme de science qui sait joindre à l'exactitude rigoureuse du fond le souci constant d'une forme impeccable » (7).

Le psychiatre Paul Voivenel, par ailleurs réputé être un fin connaisseur de rugby⁷, se consacre en effet à l'édition de l'*Archer* de 1929 à 1940. Comme *Art et Médecine*, un « dîner des 20 » regroupe mensuellement les médecins écrivains de la région toulousaine : mais la revue serait un « "modèle de périodique régional dont l'intérêt dépasse de beaucoup le cadre de la région". Périodiques et revues de Province signalent l'*Archer* avec sympathie. On nous croira – bien que nous soyons du Midi – si nous disons que d'Amérique – de Boston et de Québec – nous viennent d'amicaux témoignages » (janv. 1931, 4).

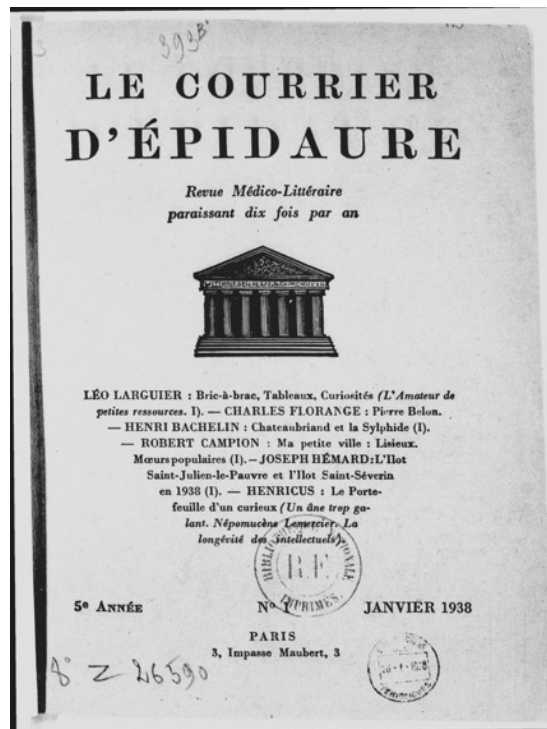
Il est en tout cas indéniable que les revues médico-littéraires travaillent à établir des réseaux de médecins non seulement grâce à des groupements ou à des associations, mais aussi en se citant les unes les autres très régulièrement. Et puisque ces aventures éditoriales ne se concentrent pas qu'à Paris, c'est tout un entrelacs national – voire international⁸ – qui se met en place en dépit des régionalismes. *La Flamme* ne cesse de défendre le bassin lyonnais : Germain Trézel publie en 1929 le recueil de poème *Mon Grand Lyon*⁹, même si « certains prétendent qu'une Revue littéraire ne peut vivre à Lyon. Mais *La Flamme* n'est l'organe d'aucune chapelle, elle est ouverte à tous, à tous les écrivains provinciaux, lyonnais ou non, qui ont quelque chose à dire et le disent bien » (oct. 1933, 2). La collaboration entre confrères éditeurs peut toutefois aussi tourner à la compétition : le même Giuliani assure en 1927 que face à une disparition temporaire de la revue, « certains éditeurs parisiens, jugeant l'idée excellente, voudraient la réaliser à leur profit... Messieurs les coucous, qui croyiez le nid vide, alerte ! déguerpissez ! [...] *Épidaure*, organe officiel du Groupement international des Médecins Artistes et Littérateurs, vient d'atteindre sa quatrième année et n'est pas d'humeur à se laisser faire. Il possède un trésor ; il y tient et saura le garder » (déc. 1927, 3).

La formule médico-littéraire ne demeurera pourtant pas exclusive d'*Épidaure*. Le *Courrier d'Épidaure* est ainsi fondé par le médecin François Poncetton en 1934.

⁷ Voir la thèse de Cécile Lestrade, *Un médecin et son époque : vie et œuvre du docteur Paul Voivenel (1880-1975)*, thèse pour le diplôme de docteur en médecine, Université Paul Sabatier-Toulouse, 1998.

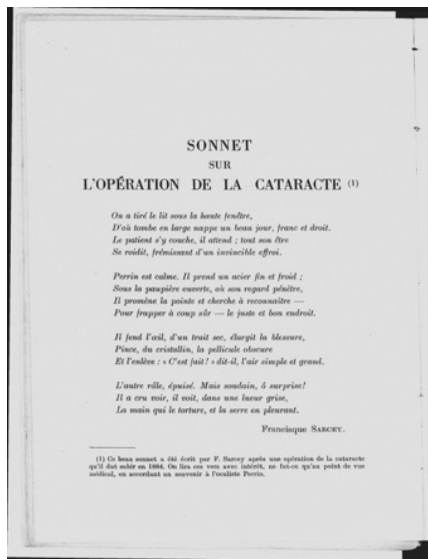
⁸ C'est le cas avec l'UMFIA, l'Union Médicale Franco-Ibéro-Américaine, fondée en 1912 par deux médecins, le français Louis Dartigues et l'espagnol Bandelac de Pariente. Jusqu'en 1940 où elle s'éteint, l'association, qui souhaite favoriser l'échange entre élites médicales françaises et espagnoles notamment, publie ses activités à partir de 1925 dans une revue : *UMFIA : revue officielle de l'Union médicale franco-ibéro-américaine*.

⁹ Voir *Épidaure*, avril 1929.



ill. 13 : *Le Courrier d'Épidaure*, janvier 1938.

Interrompue en 1940, sa publication reprend en 1948 pour s'éteindre un an plus tard pour des questions de papier, dont le prix, toujours onéreux, est l'une des principales causes d'extinction des revues. *Le Courrier d'Épidaure* se consacre à l'histoire de la médecine, avec une passion particulière pour le Moyen Âge et la Renaissance, ce qui n'exclut pas des articles sur le XIX^e siècle et l'Antiquité. Des cycles thématiques sont construits sur l'année, avec des critiques littéraires parsemées et un intérêt marqué pour le bric-à-brac, que l'on retrouve dans les comptes rendus des ventes aux enchères à Drouot. La revue est abondamment illustrée par des reproductions de tableaux, gravures ou manuscrits, publiant souvent des poèmes et organisant également un concours en 1938 pour récompenser la fidélité de ses lecteurs, doté d'une centaine de prix d'une valeur totale de 20'000 francs : elle bénéficie donc vraisemblablement d'un confort financier d'autant plus surprenant qu'elle est exclusivement soutenue par les laboratoires Corbière, dont les illustrations publicitaires parasitent les articles.



ill. 14 : Francisque Sarcey, « Sonnet sur l'opération de la cataracte », *Le Courrier d'Épidaure*, janv. 1935, p. 6.



ill. 15 : *L'Esprit médical* (s.d.)

François Poncetton, à l'image de la plupart des collaborateurs de ces revues médico-littéraires, travaille avec d'autres périodiques du même genre, dont *L'Esprit médical*. « Conçu, rédigé, créé pour les médecins, [...] exclusivement réservé au corps médical », il se présente dans un format journal. Il organise également des concours littéraires, récompensant ses abonnés avec des bistouris ou des livres de littérature.

Son directeur, Henri Drouin, médecin spécialisé dans les questions sexuelles, s'est entouré des mêmes collaborateurs qu'*Art et Médecine* et d'un patronage aussi bien médical que littéraire : Duhamel, Durtain, Dumesnil, Poncetton, Pierre Dominique, Octave Béliard, Maurice Bedel ou encore Paul Voivenel cautionnent ce tirage distribué non seulement dans les colonies, mais aussi en Roumanie, au Canada ou en Suisse. Et à l'instar de la revue de Debat, *L'Esprit médical* devient, au fil des années, une revue mondaine avec de nombreux articles sur l'art de vivre, comprenant la gastronomie, la décoration, les curiosités – mais surtout la littérature, ce « violon d'Ingres » du corps médical.

III. Les lettres, ce « violon d'Ingres »

L'objectif des revues médico-littéraires est donc de créer un lieu où la passion des médecins puisse s'exprimer. Car « quel médecin n'a son violon d'Ingres ? » ([anonyme], « violons d'Ingres », *EM*, 5 août 1938, 1). Puisqu'Ingres était un violoniste talentueux, la métaphore, omniprésente dans les parutions de l'Entre-

deux-guerres, renvoie à l'expertise qu'un professionnel de la santé est capable de déployer dans les arts pratiqués en amateur¹⁰. *Épidaure* a ainsi été fondée en 1914 pour donner une place à leurs productions : « C'est un médecin, dit-on volontiers dans le public, il n'entend donc rien aux choses de l'art. *Épidaure* prouvera à ce public que si nous manions adroitement le scalpel, nous savons aussi parfois l'allonger d'un beau brin de plume ou de crayon, voire d'un talentueux archet ! » (« Note de la rédaction », 1^{er} mars 1914, 3). Et ces publications seraient d'autant plus nécessaires que les médecins s'adonneraient de plus en plus à l'écriture, constate le Dr Raymond Groc :

Loisir plus grand du fait de la diminution de clientèle ? Culture générale plus poussée ? Curiosité intellectuelle et amour de « la chose littéraire » plus marqués ? Occasions plus aisées de faire insérer leur copie dans les journaux professionnels de plus en plus nombreux et ouvrant de jour en jour davantage des rubriques consacrées aux lettres et aux arts ? Goût du risque et de la bagarre littéraires avec l'espoir plus ou moins avoué de devenir à leur tour un nouvel « évadé de la médecine », comme certains de leurs confrères qui obtinrent dans la littérature la réussite la plus complète et, d'ailleurs, la plus méritée ? Toutes ces raisons différentes jouent probablement, plus ou moins consciemment, simultanément pour faire naître et cultiver un violon d'Ingres littéraire chez un nombre de plus en plus considérable de nos confrères. Et c'est un bien pour la Littérature. Car le médecin, en effet, du fait de ses disciplines professionnelles et étudiantes est admirablement préparé à la création littéraire : roman, théâtre ou essais philosophiques. Les études médicales donnent, avant tout, le sens du réel, du vrai, du possible, de l'immédiat. Elles brident l'imagination et ses trop exclusives manifestations ; elles accordent plus d'importance au fait, au fond qu'à la fantaisie et qu'à la forme. En général, le médecin écrit toujours pour dire quelque chose qu'il a observé plutôt qu'inventé. (« Notre enquête sur la médecine et la littérature : Les médecins et le genre des "maximes" », *EM*, 10 févr. 1939, 1)

Si l'écriture littéraire n'est pas leur profession, il n'en demeure pas moins que les cliniciens ne cessent de revendiquer la qualité de leurs productions passionnées, puisque « les amateurs ont cette supériorité sur les professionnels de pouvoir peut-être se livrer à leur passion avec un désintéressement plus absolu » (*EM*, 5 août 1938, 1).

Selon Paul Voivenel de *L'Archer*, il semble même que les succès littéraires flattent davantage leur orgueil que leurs prouesses scientifiques : « Ne dites pas à Ingres qu'il est un peintre admirable. Dites-lui qu'il obtient de son violon des sons

¹⁰ Incluse dans le titre *Cahiers de marottes et violons d'Ingres*, on trouve abondamment cette métaphore dans *Épidaure*. Le numéro de janvier 1923 propose une suite de poèmes de Fernand Guilloteau intitulée « Le Violon d'Ingres » ; en mars 1928, la revue annonce la création d'une collection, aux Éditions Épidaure, dite des « *Violons d'Ingres* », au service des « médecins littérateurs » (39).

incomparables. L'arôme de ce compliment lui caressera les narines. Chaque exercice lui dispense ici la joie d'une conquête nouvelle ». Et la métaphore est valable aussi pour les écrivains, qui ont été « de tout temps, friands des renseignements de la médecine » :

J'ai cité, dans un de mes livres, la boutade qu'émit devant moi, après une longue conversation sur la psychiatrie, Paul Bourget : « Voivenel, j'ai raté ma vocation : j'aurais dû être médecin ». Certes, je vois là un exemple de cette sensibilité plus exquise et plus ingénue, mêlée de quelque crainte, qui colore l'atmosphère du « violon d'Ingres » (« Les propos de Campagnon », *L'Archer*, juin 1936, 145).

Toutefois, cette pratique littéraire en amateur est difficile à avouer, car sujette aux sarcasmes du milieu médical. Ainsi, Anne-Louise Pailleron se rappelle dans un article d'*Art et médecine* que l'« on voyait aussi chez [le Prof. Hardy] le docteur et Mme Proust ; leur fils Marcel les accompagnait rarement ; il paraissait timide, en outre, dans le milieu médical, le "fils Proust" faisait figure d'original, on souriait à ses visées : ce jeune homme ne voulait-il pas "faire de la littérature" ? » (« Quelques médecins d'avant-guerre », *AM*, juil. 1934, 41). C'est cette honte qui inspire à Germain Trézel/ Giuliani un poème, « Violon d'Ingres ! », où il dénonce la lâcheté de ceux qui n'assument pas leur écriture :

Mais oui ! Je fais des vers et j'aime qu'on le sache !
Il en est – j'en connais plus d'un – qui n'osant pas
Chanter haut, chanter clair, honteux, chantent tout bas,
Semblant jouer avec la Muse, à cache-cache...

« Si l'on savait, cela pourrait nuire à ma tâche »,
Disent-ils. Ces héros sont docteurs, avocats...
Peu, très peu de soldats, les poètes-soldats
Aimant à leur poème ajouter un panache...

Donc, ces gens font des vers et quand ils ont pondu
Furtivement, dans l'ombre « à leurs moments perdus »
Rondeau sentimental ou ballade malingre

Ils vous les montrent, puis, avec cet air penché,
Et ce regard qu'on prend pour dire un gros péché,
Murmurent : « Bah ! Monsieur, c'est mon violon d'Ingres ! » (*Epi.*, mars 1929, 29)

En jouant de leur violon d'Ingres, les médecins ne dissoneraient pourtant pas : car la médecine serait elle-même une pratique artistique.

Dans *Art et médecine*, le prestigieux chirurgien Jean-Louis Faure associe en effet sa science à un art poétique apollonien, fait de divination et de pensée :

Ah ! sans doute, son œuvre [du chirurgien] n'a pas l'éternité du marbre, l'immortalité du poème. Elle est éphémère et fugitive. Elle passe comme la vie ! Elle disparaît sans

cesse et sans cesse se renouvelle, comme celle du grand acteur ou du violoniste inspiré dont les paroles éclatantes et les notes célestes s'éteignent et s'effacent pour ne laisser qu'un souvenir ! (juin 1931, 11)

POURQUOI n'associerait-on pas, dans cet admirable recueil, — où se confondent avec tant d'harmonie les magnificences de l'art et celles de la nature, le plus grand de tous les artistes, avec les plus précieuses réalisations de la médecine, — pourquoi n'associerait-on pas l'Art et la Chirurgie, qui se mélangent eux aussi, et d'une façon parfois si profonde qu'il est impossible de les séparer ? Car si la médecine est un art, et un art qui atteint parfois les sommets, la chirurgie l'est plus encore.

Il y a dans l'art quelque chose d'impondérable, échappant aux lois générales et à la mesure commune, et procédant seulement des qualités personnelles qui se révèlent dans l'action.

Que d'artistes chez les médecins ! Que de qualités merveilleuses ils savent souvent déployer dans l'art subtil du diagnostic, — de ce diagnostic fait à la fois d'observation précise, d'analyse profonde, d'intuition et parfois même d'une sorte de divination, qui permet à certains esprits de déceler la vérité dans le dédale des symptômes ! Chez le chirurgien, l'art du diagnostic peut également s'élever très haut, bien qu'il ait pour le diriger des signes moins subtils. Mais il possède en outre tout un vaste domaine, qui absorbe une grande part de sa vie : c'est l'art opératoire, son but suprême et presque sa raison d'être. Car que serait, je le demande, que serait donc la Chirurgie sans l'opération, sans l'argument définitif capable de rendre la vie, mais aussi de donner la mort ?

ART ET CHIRURGIE

PAR LE PROFESSEUR

J. L. FAURE



10

ill. 16 : Jean-Louis Faure, « Art et chirurgie », *Art et médecine*, juin 1931, p. 10.

Tel un dieu créateur, fécondateur du verbe, le chirurgien se bat contre la mort dans son geste certes fugitif ; mais ses découvertes artistiques, issues du silence et du travail, demeurent comme les œuvres. Germain Trézel reste également persuadé qu'il est maladroite « d'opposer la Science à la Poésie, l'esprit littéraire et l'esprit scientifique », régis par le même style de pensée puisque « pour échafauder une hypothèse, il faut être *rêveur*, un poète » (« Science et Poésie », *F*, nov. 1933, 2-3).

Les revues médico-littéraires ne cessent ainsi de revendiquer la proximité entre art et médecine :

S'il existe un milieu particulièrement averti c'est bien celui des médecins. Habités par profession aux réflexions d'ordre singulièrement élevé, nos confrères sont préparés mieux que tout autre aux pensées rendues plus éloquentes par la magie de l'Art. [...]

Ne nous étonnons donc pas si les indifférents aux œuvres d'esprit, sont rares parmi nous, et si notre goût pour les beaux-arts, littérature, peinture, sculpture, musique, va souvent jusqu'à la ferveur... (Dr Émile-François Julia, « Les Expositions et le mouvement d'art contemporain », *Épi.*, jan. 1923, 53-54)

Associer la médecine à un art s'avère d'autant plus nécessaire que les progrès techniques ne cessent de s'accélérer et que la formation médicale a changé. En évoquant la figure du stendhalien Henri Martineau (docteur en médecine et éditeur de la revue *Les Essais*), Octave Béliard assure qu'ils sont tous deux « de la même formation et d'un temps où l'étudiant en médecine ne pensait pas que la Médecine dût cloîtrer ses hommes. Est-ce une illusion d'optique qui me le montre, en ce temps-là plus qu'en celui-ci, mêlé à la vie, fervent d'art et de lettres, esthète, philosophe, critique, poète ? » (*AM*, oct. 1932, 50)¹¹. Ainsi, les revues médico-littéraires apparaissent comme une résistance de la confrérie à cette technicité accrue de leur profession via l'écriture artistique, qui vient ainsi *compléter* l'ethos médical :

Ces dernières années ont été marquées par un renouveau de la culture historique parmi les médecins, et un réveil de leur curiosité pour l'étude des grands ancêtres. Dans une civilisation où le bruit est roi, la médecine aime encore le silence et se plaît à la méditation. Un besoin de culture générale se fait sentir. À la spécialisation abusive, voici que s'oppose la préoccupation de l'universel : le besoin d'être complet. (Dr Jean Torlais, « Les médecins et la biographie », *EM*, 9 juin 1939)

C'est donc un idéal humaniste qui est défendu, et ce notamment par le Dr Giuliani. Car « dans l'homme, il y a la machine et il y a l'âme : le médecin se doit de connaître les deux et pour cela il lui faut cultiver ces lettres que les anciens avaient si bien nommées *humaniores litterae* » (« Médecine, art et littérature », *Épi.*, sept. 1922, 7). Le médecin, prédisposé au goût des arts, serait assuré par leur fréquentation d'enrichir sa clinique : car « si l'objet de la Médecine est de ramener au

¹¹ Le biographe réaffirme l'année suivante que « les étudiants d'alors étaient, je le crois bien, aussi studieux que ceux d'aujourd'hui, mais leurs curiosités étaient moins rigoureusement spécialisées ; en se préparant à une profession, ils prenaient le temps d'être aussi des hommes sensibles, à tous les souffles de l'esprit » (« André Couvreur », *AM*, mai 1933, 40).

comportement des moteurs organiques les manifestations de l'activité humaine, quels documents seront plus précieux au médecin que les ouvrages où les écrivains de génie, types exemplaires, ont consigné les enquêtes qu'ils eurent la volonté de faire et se sont surtout définis eux-mêmes involontairement et comme à leur insu ? » (O. Béliard, *AM*, oct. 1932, 50).

Être littéraire ne distrairait donc pas le médecin de son métier, au contraire : « Soyons des médecins, oui ! Mais pour l'être intégralement, encore faut-il que nous soyons de ces esprits pour qui le "métier" n'est pas tout », s'exclame le Dr Giuliani (*Épi.*, sept 1922, 7).

La Revue du Médecin (qui deviendra *Art et médecine*) relaie cette volonté de complétude dans son premier numéro :

La Revue du Médecin n'est pas une revue proprement médicale ni un journal professionnel. Elle veut être, à l'usage du médecin, un organe de culture générale et de curiosité choisie.

Le médecin, dans la vie réelle, n'est pas que médecin. Il est honnête homme. Il lit. Il coupe, Bernard Grasset l'a noté, plus de livres nouveaux qu'un autre. Il sait acheter un objet de goût, un tableau, un disque. Il dispose et orne sa maison. Il ordonne son jardin. Être de service au théâtre ne le gêne pas pour écouter la pièce et la juger. Thérapeute, il a sondé le cœur. Il est psychologue par expérience, souvent historien et archéologue par goût. Anatomiste d'instinct, il est fin connaisseur de la beauté. Physiologiste, il sait manger. Praticien, il comprend les techniques. Automobiliste par nécessité, il aime le sport et le voyage.

Il est de plain-pied avec toutes les manifestations de l'esprit. Sa culture propre est la plus humaine qui soit. Bien définie, la médecine est la science de l'homme. Elle est au centre de tout ce qui occupe les hommes. Il y a du vrai dans cette boutade de Gosset, qui disait un jour à Duhamel : « Au fond, tout le monde devrait être médecin. Eh oui, comme bachelier ! (Paul-Louis Couchoud, « Grandes lignes », *RM*, oct. 1929, 3)

Se dégage de ces lignes liminaires l'image de « l'honnête homme », doté d'une humanité superlative, totalisant l'ensemble des activités, car le médecin marie l'effort physique à l'analyse des corps et des âmes – le soin du foyer à la maîtrise sociale. À cet idéal répond un programme de revue varié, témoignant de la curiosité insatiable du médecin lecteur :

Au médecin, ces pages mensuelles présenteront chaque fois un maître français, un maître étranger et aussi un médecin *in partibus*, soit un des nôtres, illustre dans un autre champ que la médecine, soit un profane à qui ses études donnent droit au titre de médecin pour l'honneur.

On y trouvera un article, un seul, de médecine, sur une question d'importance, une enquête sur quelque problème débattu entre nous, la description d'institutions qui intéressent le médecin, beaucoup d'images, une page de sagesse et de belle humeur, un conte, une chronique des lettres, des arts, du théâtre et de la musique, un aperçu de science pure, des points de vue sur le sport, la table, la maison, d'autres matières encore dont l'idée nous viendra ou sera suggérée.

Le programme de la revue : « en s'adressant au médecin, s'adresser à l'homme tout entier ». (*RM*, oct. 1929, 3)

La revue s'apparente à un « organe » pour un « corps médical », une corporation d'autant plus exclusive (tout le monde n'est pas *in partibus*, et il faut être « l'un des nôtres ») que l'activité du lecteur médecin est totalisante dans son humanisme (il faut aimer le sport, la beauté, les automobiles, la psychologie, les corps, l'ordre, l'ornement, la lecture – et l'écriture). Il est d'ailleurs emblématique que l'article spécialisé de médecine disparaît après une année de revue : alors que le corps humain, esthétisé et érotisé dans les reportages artistiques, disparaît des photos médicales comme dans cet amphithéâtre d'anatomie en mars 1933, ce n'est que dans la publicité pour les laboratoires Debat que demeurent des images crues d'expérimentation pharmaceutique.



ill. 17 : « Au Salon du nu photographique », *Art et Médecine*, mars 1933, p. 29.



ill. 18 : *Art et Médecine*, mars 1934, publicité (s. p.).

Se construit ainsi une figure mondaine du médecin¹², dont la qualité réside dans sa culture humaniste, comme le rapporte aussi l'*Esprit médical* :

¹² Elle a émergé à la fin du siècle précédent : voir Pierre Darmon, *La Vie quotidienne du médecin parisien en 1900*, Paris, Hachette, 1988, p. 271 et sqq.

L'expérience nous apprend qu'il n'est guère possible d'être un médecin complet sans avoir fait ses humanités. Cette culture indispensable aide et anime l'esprit d'observation qui est à la base de notre art. Elle nous prépare aux disciplines scientifiques auxquelles nous devons nous plier. Elle enrichit notre imagination, condition essentielle de la recherche expérimentale, et la tempère par le doute philosophique. Cet entraînement à un criticisme raisonné se répercute sur l'expression de notre pensée lorsque nous voulons la traduire par le langage et l'écriture. Ainsi s'expliquent l'éloquence à laquelle atteignent certains de nos confrères, la richesse et la virtuosité du style de certains autres. (Dr Gabriel Maurange, « Notre enquête sur la médecine et la littérature », *EM*, 28 avr. 1939)

Et alors que la récurrente comparaison avec le violon d'Ingres implique une pratique d'amateur, il n'en demeure pas moins que le peintre jouait si bien du violon qu'il intégra l'orchestre du Capitole de Toulouse. De même, un médecin littérateur peut toucher à la « virtuosité du style », car la profession développerait tout particulièrement des habiletés en matière de langage.

IV. Figures de médecins littérateurs

Les échanges entre médecins et écrivains sont sans cesse valorisés dans les revues médico-littéraires. Le critique André Thérive assure que parmi les « gens qui sont en santé provisoire, l'amour des médecins et de la médecine a quelque chose de noble et de désintéressé ». Tout amoureux des lettres se tournerait donc naturellement vers des amitiés médicales :

Quiconque en effet se pique d'esprit est fatalement amené à fréquenter plus de médecins que de malades. Sans y penser, je veux dire sans le faire exprès, j'en rencontre trois ou quatre par jour. Ce sont mes commensaux, mes amis, même lorsque ce sont mes confrères... Et, sans eux, ma vision du monde serait probablement changée, parce qu'ils répandent autour d'eux une méthode scientifique de voir les choses et une méthode artistique de juger l'homme. (« Les Médecins que j'ai connus », *AM*, mars 1933, 28)

Dans *Art et médecine*, les hommes de lettres ne cessent de valoriser la fréquentation des médecins, alors même que ceux-ci se présentent comme maîtrisant le verbe. André Maurois assure être revenu des « solides préjugés » contre la médecine : « "Que les Dieux immortels vous assistent et vous préservent du médecin maniaque !" Mais qu'il vous donne pour ami le médecin méthodique, affectueux, patient, qui reconnaît les liens de la science et de l'art, du diagnostic et de la sympathie : il n'en est pas de plus précieux » (« Les Médecins et moi », *AM*, mai 1933, 30). Loin d'être un handicap dans l'exercice de la profession, la sensibilité artistique est le gage d'une qualité médicale, comme le confie également l'écrivain Abel Bonnard, membre en 1935 de l'Académie Française :

Aucune ne donne autant d'ouvertures sur le fond de la nature humaine, pourvu que celui qui soigne les maladies ne reste pas pris dans le matérialisme des maladies. Aussi n'est-il pas de cas où la culture soit plus nécessaire, car elle empêche le médecin de ne voir dans l'homme que ses organes, ni plus précieuse, car elle complète et couronne une connaissance de l'homme d'autant plus solide qu'elle a sa base dans l'observation de toutes les misères de notre chair. (« Les Médecins que j'ai connus », *AM*, fév. 1935, 25)

Parce qu'il y aurait pléthore de médecins écrivains, le littérateur René de Laromiguière, fidèle collaborateur d'*Art et médecine*, tient pendant des années une chronique mensuelle intitulée « médecins littérateurs » :

Médecins-prosateurs ou poètes, philosophes, romanciers ou théoriciens de la thérapeutique, maints docteurs appartiennent à la grande famille des Lettres. C'est que les médecins ont beaucoup à dire. D'abord, au cours de longues études, ils ont absorbé le bon grain de la connaissance, et il n'est pas étonnant qu'ils produisent de précieuse farine. Mais surtout – qui ne le sait ? – personne autant qu'eux n'est en contact permanent avec la vie et la mort, personne n'est mieux à même de pénétrer les pensées, humbles ou magnifiques, ou parfois criminelles.

L'esprit, c'est entendu, souffle où il veut. Tout médecin n'est pas Balzac, Montaigne ou Mistral. Mais tout médecin qui prend la plume témoigne de ses fortes disciplines et, en outre, consciemment ou sans le vouloir, il laisse, dans le moindre de ses écrits, une trace de son inévitable tourment philosophique. (« Médecins littérateurs », *AM*, déc. 1930, 39)

La littérature représenterait ainsi une sorte de thérapie pour le médecin lui-même, lesté des lourdes expériences de son métier : de son témoignage, des « traces » qu'il laisse se dégageraient un enseignement indiscuté, pour autant qu'il émane d'une figure émérite.

En effet, si tous ceux qui prennent la plume laissent des « traces » dignes d'intérêt, il n'en demeure pas moins que certains sont, évidemment, plus doués que d'autres. C'est pourquoi Jean Maurienne tient dans *L'Esprit médical* une rubrique intitulée « Nos Maîtres », et qu'Octave Béliard dresse, tant dans *L'Esprit médical* que dans *Art et Médecine*, des portraits de médecins alliant art et profession : car « comme dit Duhamel : "Ceux qu'il faut rechercher et suivre, ce sont les grands, ces sont les hommes en qui l'étincelle est une vraie lumière, capable de dissiper, au moins un instant, nos ténèbres" » (J. Torlais, *EM*, 9 juin 1939, 1). Les revues construisent ainsi des figures idéales de médecins littérateurs, au talent inatteignable et mais qu'il faudrait cependant imiter : « La foule ne fait que marcher dans les sillons ouverts par les héros. C'est cependant un rôle déjà grand que d'y marcher droit, et de pratiquer en conscience cet art de la chirurgie, qui devrait revêtir d'un honneur singulier les hommes qui consacrent leur existence à rendre la santé », rappelle Jean-Louis Faure (*AM*, juin 1931, 10-12). Or il représente lui-même le médecin

amoureux des lettres, alors que son frère Elie Faure est devenu exclusivement écrivain après des études médicales, ce qui lui vaut d'être un « médecin qui a mal tourné » et un « aventurier lyrique ». Ces deux frères incarnent en quelque sorte l'idéal d'équilibre d'*Art et Médecine*, chacun prévalant dans son domaine :

Tu veux être écrivain ? me disait ma mère. Ce n'est pas une profession. Fais-toi médecin, et tu écriras pour ta récréation. » Toujours le malentendu ! Le caractère de l'écrivain vrai, comme Elie Faure – ou du vrai musicien, ou du vrai peintre – est d'être la proie d'un démon tyrannique ; il sera médecin si la nécessité le veut, avec bonne humeur, ou résignation, ou même avec un intérêt ardent ; mais sa grande affaire, sa vraie façon de se donner est de libérer sa pensée dans un verbe. Ecrire n'est pas sa récréation, mais son travail.

Jean-Louis Faure est un trop grand savant, un trop grand chirurgien, pour être réellement un écrivain conforme à cette définition. L'art qu'il aime passionnément et où il est le maître des maîtres, tout l'univers sait quel il est. Néanmoins, il a assez écrit pour prendre parmi les « Médecins de Lettres » [...]. Et je pense que tout orchestre eût souhaité d'offrir un pupitre à M. Ingres, ce grand génie de la peinture, qui d'ailleurs jouait très bien du violon. (O. Béliard, « Jean-Louis Faure », *AM*, jan. 1933, 42)

Reprenant l'idée défendue par Jean-Louis Faure que la chirurgie est un art, Béliard conclut que ce dernier est bien poète, mais parce que son implication professionnelle s'apparente à celle des bardes :

Il y a un poète en Jean-Louis Faure. Pas le rimeur de la salle de garde de Bicêtre, assurément, ni le fiancé madrigalisant. Mais l'opérateur fervent qui volontiers s'agenouillerait pour demander grâce, avant d'enfoncer l'acier au ventre sublime d'une femme endormie et qui s'isole pour mettre un baiser contrit sur le front glacé de celles que n'a pu sauver son intervention désespérée.

Ces médecins littérateurs, artistes même dans leur pratique médicale, sont érigés en *figures* exemplaires dans des portraits biographiques accompagnés de portraits photographiques – genre dans lequel excelle Octave Béliard : « Je m'efforce ici de faire des portraits, quelqu'un a même dit : des portraits *cliniques* ; et l'expression ne me déplaît pas » (« Jean-Louis Voudoyer », *AM*, juin 1935, 40).

Les personnalités sont la plupart du temps représentées en civil : le médecin apparaît ainsi comme un homme dont l'expertise transcende l'hôpital, à l'élégance toute mondaine. C'est une image tout aussi séduisante que souhaite transmettre *La Flamme* de l'homme à la blouse blanche :

Fi du médecin à la longue barbe, au lorgnon de travers, à la cravate mal ajustée, aux cheveux en bataille. Non mille fois non, le médecin est un homme, ai-je dit en début de cet article : ce n'est pas un être rébarbatif, tout poil et tout crin, épouvantail pour petites filles. Le médecin a un cœur, et ce cœur est un organe aussi utile qu'encombrant, ce cœur, vibrant, passionné, pitoyable, crédule, ce cœur est une proie toute prête pour ce sentiment très humain, où la raison et le raisonnement hélas ! ont

peu de prise : l'Amour... (Dr Jean Démétriadis, « Les Médecins poètes », *F*, déc. 1934, 5)



Photo Martinis.

DANS le procès criminel intenté à la guerre par l'humanité épuisée et meurtrie, le médecin doit être cité comme le témoin le mieux renseigné et le plus lucide. Compagnon sans armes du combattant, souvent d'ailleurs menacé des mêmes périls, il réunit à son drame individuel la multitude de ceux qui venaient se dénouer entre ses bras fragiles et si souvent impuissants. Et parce qu'il eut dans un monde implacable le monopole de la miséricorde, les hommes tout nus et véridiques devant la mort lui confessèrent leur immesurable misère. Il était nécessaire que le plus humain, le plus simplement émouvant des témoignages de guerre, fût celui d'un médecin. La publication de la *Vie des Martyrs*, en 1917, apporta la frissonnante réalité en même temps qu'elle révélait le nom de Georges Duhamel à une grande partie du public, inattentive au mouvement littéraire, qui le considéra et le considéra peut-être encore comme un écrivain suscité par les événements et né de la guerre. Au vrai, Duhamel, docteur en médecine et physiologiste, à la fois attiré par la science et les lettres, avait déjà opté

depuis des années pour celles-ci et y prenait la tête de sa génération. Pasteur au regard curieux et tendre qui marchait infatigablement à pied sur toutes les routes d'Europe, mangeant sur les talus et lavant son linge aux sources, cordial observateur des hommes, sensible conquérant vidant chaque chose de son contenu d'émotion et aspirant à ce qu'il définirait peu après la *Possession du Monde*, il alignait quatre volumes de vers, deux essais critiques, trois pièces jouées, mûrissait une cinquième œuvre poétique et deux de ses meilleurs romans quand la mobilisation le rendit à la médecine pour qu'il devint l'interprète de la grande souffrance. La guerre ne créa rien en lui qui n'y fût déjà ; mais elle fit entendre au monde la musique de son cœur.

Des livres sincères et terribles avaient, avant la *Vie des Martyrs*, traduit le réalisme de la guerre ; mais l'on n'y apercevait que le visage enflammé du combat. Et la tragédie ne pouvait guère être suivie plus loin que le poste de secours aux odeurs de curée chaude où les plaies sont encore engourdies et l'arrêt suspendu.

Georges Duhamel est entré plus profondément dans la

DUHAMEL

PAR O. BÉLIARD

ill. 19 : Octave Béliard, « Duhamel », *Art et médecine*, janvier 1932, p. 40.

Et à côté l'on trouve des portraits de médecins poètes, dont un certain Dr Rateau-Landreville bien élégant et un Dr Coquin, au visage timide mais au nom prometteur. Tout se passe comme s'il fallait prouver, par des figures en chair et en os, que l'alliance entre art et médecine était possible, qu'elle pouvait *s'incarner* bellement, en dépit de la « monstruosité » que représente l'alliance de la plume et du scalpel. En effet, les médecins littérateurs seraient un « phénomène bicéphale » :

Mais il y a bien des genres de bicéphale. Chez beaucoup de ces monstres, l'une des têtes est plus ou moins réduite à un bourgeon : ce sont des littérateurs qui ont une culture médicale, ou bien des médecins qui cherchent dans les Lettres un simple divertissement en marge d'une activité professionnelle prépondérante. Chez d'autres, les deux têtes sont à peu près également développées, mais plus ou moins indépendantes l'une de l'autre ou plus ou moins soudées. (O. Béliard, *EM*, 20 fév. 1934, 1)

Cependant, les figures de médecin, par le biais des portraits biographiques, constituent un panthéon des éminences capables de maintenir le précaire équilibre entre art et la médecine. Le Professeur Pierre Mauriac (frère de l'écrivain François) en est un exemple :

Il y a, dans l'ordre de l'intellectualité, j'oserai dire, des bi-andres de la pensée et, en quelque sorte, des esprits géminés. Pierre Mauriac est un de ces cerveaux à double puissance égale dont les manifestations vont de pair avec un parfait équilibre, comme dans une arène l'athlète aux belles formes héroïques guide de ses rênes tendues, droit et un pied sur chacune de leurs souples échines, deux coursiers pleins de fougue, mais qui s'avancent, splendides, dans un galop tout d'harmonie. Ce sont les humanités, intelligemment comprises et profondément assimilées dès les origines de l'instruction qui permettent cette beauté intellectuelle complète avec ce double pouvoir indissolublement allié de penser juste, d'imaginer sérieusement, de réfléchir profondément et de faire surgir la pensée générale hors de la gangue d'or pour en faire une expression universellement comprise et qui restera pour l'enseignement de tous. (Louis Dartigues, « Pierre Mauriac », *AM*, déc. 1931, 10)

Cette bicéphalie, qui risque de faire basculer le médecin littérateur du côté du monstrueux neurologique, est pourtant idéalisée esthétiquement, car cette figure double serait un « athlète » aux belles formes héroïques. Luc Durtain, poète et écrivain de voyage lorsqu'il n'est pas le Docteur Nepveu dans sa consultation d'ORL, apparaît aussi comme une figure puissante, sportive, domptant les deux chevaux que représentent l'art et la médecine :

L'initiation aux Sciences médicales qui sont, de toutes, les plus vivantes, les plus humaines, les plus favorables au développement de la sensibilité et de l'esprit, a contribué à révéler des écrivains de qualité. Mais la pratique d'une Médecine active est tellement peu conciliable avec le travail des Lettres qu'on les voit communément obligés de choisir une de ces carrières à l'exclusion de l'autre, et suivre leur plus

impérieuse vocation. Les plus timides, ne se résignant pas à cette solution radicale, sont des écrivains occasionnels ou des médecins au ralenti.

Mais il y a quelques hommes extraordinaires. Le bon colosse Luc Durtain, infatigable et méthodique, conduit Médecine et Littérature au même train, sportivement, comme les chevaux d'un bige. Ou à peu près. [...] Telle est, je crois, la physionomie de Luc Durtain dont l'originalité puissante vient de ce qu'il est, dans son œuvre comme dans la vie, un bicéphale, unissant à l'ingéniosité créatrice du poète les moyens d'information du clinicien. (O. Béliard, « Luc Durtain », *AM*, févr. 1932, 40-41)

Si Durtain écrit tôt le matin pour consacrer ensuite sa journée à ses patients, le préambule de *La Revue du Médecin* évoque le sacerdoce médical comme la « mobilisation » quotidienne d'un héros capable de s'adonner néanmoins à d'autres tâches :

Ainsi, notre ami médecin, quittant son cabinet, oublie les objets du culte, dès qu'il retrouve sa famille, ses amis, son existence d'homme. Il ouvre la fenêtre sur le monde extérieur ; il rentre dans la communauté ; il se démobilise. C'est à ce moment que notre revue se propose de lui rendre visite, de lui tenir compagnie. Nous échangerons nos idées, nos sentiments, nos désirs. Mais c'est nous qui gagnerons à cet échange ; puisque les médecins savent mieux mourir que nous, ils savent assurément mieux vivre » (Régis Gignoux, « Entre nous », *La Revue du Médecin*, oct. 1929, 22).

Discipline militaire donc pour ceux qui domptent, exemplairement, Art et Médecine.

V. Conservatisme poétique

Mais il y a comme une surenchère dans la bicéphalie : c'est lorsque la pratique littéraire du médecin est d'ordre poétique. Certes, les revues médico-littéraires témoignent d'un vif intérêt pour la poésie. Tandis que *L'Archer* publie en juin 1936 une « enquête sur la poésie dans le monde contemporain » à laquelle ont répondu Géraldy, Valéry ou Duhamel, elles publient toutes régulièrement des vers (c'est dans *La Revue du Médecin* que paraît « Le Bain » de Paul en avril 1930) et organisent des concours (*La Flamme* publie notamment dès 1933 « Le meilleur poème du mois » de ses lecteurs médecins).

Pourtant, « le médecin-poète est suspect », selon le Dr Jean Montagne : « À sa vue s'éveillent une ironie facile, des sourires condescendants, on se demande lequel est le moins sérieux, du transfuge d'Hippocrate ou du joueur de luth occasionnel... » (*EM*, 9 déc. 1938, 1). Mais le Dr Démétriadis d'Alexandrie voudrait convenir que « parmi ceux qui se sont voués au noble sacerdoce d'Esculape, il doit y en avoir qui ont reçu ce don [de la poésie] en naissant. C'est pourquoi je vous demande de ne plus vous étonner si vous entendez dire qu'il existe, de par le monde, des médecins

poètes » (« Les Médecins-poètes », *F*, déc. 1934, 2). Mais un médecin poète n'est-il pas un mauvais médecin ?

Ne perd-il pas son temps, en rêveries stériles, au détriment de ses vrais malades ?

- Non, pas du tout. [...] Pour peu qu'il ait l'oreille musicale et qu'il n'ait pas besoin de compter sur ses doigts les pieds des hexamètres, le médecin se trouve bientôt en relations d'intimité avec la poésie. Au point que celle-ci lui devient indispensable, comme le pain quotidien. Elle l'aide à comprendre, à supporter la vie, et, par la même occasion, à mieux comprendre et à mieux supporter ses malades. (J. Montagne, *EM*, 9 décembre 1938, 1)

Si le médecin poète devient un meilleur praticien, c'est que « par le rythme et la rime qu'elle impose, la poésie traditionnelle maintient l'expression de la pensée dans une salutaire discipline ». Il y aurait donc un bénéfice intellectuel, répercuté sur la clinique, dans la pratique poétique, qui apparaît comme une béquille existentielle.

Démétriadis se demande alors quel est le contenu de l'œuvre poétique des médecins :

[...] si le médecin poète ne parlait que médecine, ses œuvres, accessibles à un petit cercle d'initiés, ne pourraient jamais atteindre le grand public. Heureusement pour lui, et pour ses lecteurs éventuels, le médecin s'évade toujours de son cadre professionnel ; il brise l'armature qui le tient enfermé dans ce domaine exclusif. Heureusement que le médecin est un homme, et quel homme ! (« Les Médecins poètes », *F*, 5)

Sensible, ouvert au monde, le médecin ne se contente donc plus de poésie scientifique, comme l'assure J. Montagne : « Que nos bons confrères et que nos clients se rassurent : nous n'irons pas jusqu'à écrire des ordonnances en alexandrins. » C'est pourquoi les médecins seront les égaux des poètes, toujours selon Démétriadis :

[...] tous les genres littéraires sont représentés, depuis le classique et aristocratique sonnet à la facture difficile, jusqu'au vers libre à l'allure échevelée, en passant par l'imposant alexandrin et anacréontique octosyllabe.

D'une culture classique forte (du moins ceux des générations antérieures), imprégnés de grec et de latin, habitués aux spéculations de l'esprit, observateurs professionnels, analystes pénétrants aussi bien que synthétistes concis, les médecins, plus que les écrivains sortis d'on ne sait où, feront d'admirables poètes [...]. (« Les Médecins poètes », *F*, 5)

Comme en témoigne le sonnet du violon d'Ingres, il est frappant que l'écriture poétique médicale parle en réalité très rarement de médecine, et le fait surtout dans

un néoromantisme et un conservatisme formel ouvertement revendiqué dans toutes les revues, notamment par Montagne dans *L'Esprit médical* :

Voici : sans voir tout à fait cet étrange médecin-poète sous les traits du « vaticinant erratique » bien connu, à la chevelure opulente de désordonnée, nous le tenons, certes, pour un évadé. Mais c'est un évadé clairvoyant, sorti des ombres de sa vie quotidienne, et qui apporte dans ses écrits, la logique rigoureuse de sa formation.

C'est pourquoi notre homme sera, généralement, peu friand de certaine poésie d'avant-garde, dite « libre », mais qui, à force d'être libre, ne sait plus très bien où elle va, ni ce qu'elle veut dire. Ses préférences iront, tout naturellement, sinon à la poésie romantique ou parnassienne, du moins à celle de cette Ecole romane, traditionnelle, et de si bon aloi, dont parlait excellemment, il y a peu de temps, M. Marcel Prévost, à propos de la mort du poète Raymond de la Tailhède.

Respectueux du nombre, du rythme et de la rime, voilà en effet, nous semble-t-il, ce que doit être, selon ses affinités essentielles, le médecin-poète d'aujourd'hui.

Logique. Ordre. Clarté. Simplicité surtout, tels sont les humbles et solides tributs que le médecin peut apporter à l'autel de sa déesse préférée. Il écrira des poèmes qui se tiennent droit, sonnent clair et signifie quelque chose. (9 déc. 1938)

Alors que la poésie médicale est révolue (hors de question de composer des ordonnances rimées), le style du médecin s'inspirera toutefois de Mauréas et de Maurras. « Naturellement » rétrograde, elle souhaite dénigrer les explorations formelles avant-gardistes et privilégier la « vieille poésie française, aux strophes solides, aux rythmes bien timbrés, aux idées claires, saine et forte, la seule vraie, parce que la seule vraiment humaine » (*F*, oct. 1933, 2).

Les revues médico-littéraires ne cessent ainsi de s'opposer aux avant-gardes, à leur « charabia qui n'est ni vers ni prose, des versets plus ou moins assonancés dont la forme hirsute s'aggrave d'une obscurité malade du fond » (G. Trézel, « Réflexions sur la poésie », *F*, mai 1935, 1). Au contraire, le style du médecin sera classique :

Son style est clair, sobre, direct, peut-être pas très « littéraire » et néglige les recherches d'originalité formelle, apanage surtout de ceux qui n'ont pas grand'chose à dire et qui tirent uniquement de leur propre fond, plutôt que de la Vie, tous leurs sujets et toutes leurs inspirations ; mais, en revanche, il traduit pleinement sa pensée, une pensée dense, saine et directement humaine. (R. Groc, « Le médecin et le genre des "maximes" », *EM*, 10 févr. 1939, 1)

Le style devrait être percutant, car l'écriture clinique oblige « à la concision et à la vérité nue, immédiatement vérifiable par l'examen direct ou le laboratoire. Excellent et impitoyable apprentissage pour s'habituer à n'écrire que ce qui vaut la peine d'être écrit ».

Les œuvres des médecins-poètes seront donc intelligibles. Elles se doivent même d'être populaires, à vocation sociale selon Germain Trézel, qui s'en prend notamment à Paul Valéry :

Valéry, Mallarmé, poètes pour des poètes ! Eh ! Oui ! mais le poète est-il vraiment fait seulement pour les poètes ? Non ! Je le répète, le poète est un être *sociable* qui doit par conséquent s'adapter au milieu dans lequel il vit s'il veut faire œuvre utile.

Valéry et ses disciples sont des mathématiciens de la poésie, or, nous n'avons que faire de la mathématique en poésie. La poésie est essentiellement populaire. Venue du peuple, elle doit rester dans le peuple, être sa chose. Le poète ne doit pas être un *esthéticien*, pur mais un prêtre, « mis au centre de tout comme un écho sonore », un prêtre auprès duquel tous les cœurs douloureux doivent pouvoir se réfugier et trouver les mots consolateurs. [...] L'hermétisme se meurt comme sont morts les modes littéraires en l'honneur il n'y a pas longtemps, ces modes qui portaient des noms aussi bizarres que leur expression : *sincérisme*, *subjectivisme*, *druidisme*, *futurisme*, *unanisme*, *cubisme*, *dadaïsme*. La persistance de ces *barbarismes* aurait entraîné la mort de toute vraie poésie. (« Réflexions sur la poésie », *F*, mai 1935, 2-3)

Évoquant précisément la figure de Germain Trézel, Octave Béliard signale à quel point ce médecin lyonnais « paraît n'avoir pas vu ou n'avoir pas voulu voir le mouvement poétique contemporain » (*EM*, 20 déc. 1933), et ce à l'instar de la grande majorité des contributeurs publiant dans ces revues de l'Entre-deux-guerres. Celles-ci ont ainsi assumé le « credo poétique » de Tancrède de Visan, selon lequel « les partisans du vers régulier auront toujours raison » (*F*, avril 1938).

VI. Conclusion : les revues médico-littéraires face à la guerre

Si la plupart des parutions médico-littéraires des années 1930 défendent un formalisme esthétique, l'on retrouve un conservatisme semblable dans le domaine moral. Le médecin serait en effet « conservateur par nature », selon Démétriadis : « rempart de l'ordre social établi, depuis des siècles, [il] chantera dans ses vers ce qui caractérise le mieux cet ordre : la Famille, la Patrie. Il verra en elles un symbole de la perpétuité de la Race, il exaltera la Femme comme épouse et comme mère ; il magnifiera l'Enfance, il conseillera, enfin, le respect aux parents et aux traditions » (« Les médecins poètes », *F*, déc. 1934, 5). Sur le plan politique, si *La Flamme* témoigne de son inquiétude face à la « poussée nietzschéenne des barbares blonds » (janvier 1935), c'est en décembre 1940 une photo du Maréchal Pétain qui occupe la première page, souhaitant la « résurrection de la Patrie française » : « Ne sommes-nous pas tout proches du Paysan si cher au Maréchal, Sauveur de la Patrie, et n'est-ce pas du même mot, du mot "culture" que nous nous servons pour désigner à la fois nos moyens et nos buts, nos méthodes et nos aboutissements ? », s'exclame désormais Giuliani. Sa revue devient par ailleurs au fil de la guerre de moins en

moins médico-poétique, et de plus en plus un annuaire de spectacle et un recueil d'articles mondains.

Ce devenir mondain, évitant d'aborder les questions politiques contemporaines, est caractéristiques des rares revues qui résistent au déclenchement de la guerre en 1939. Ainsi, *L'Esprit médical* diversifie aussi ses rubriques de moins en moins littéraires : et s'il survit pendant les années d'occupation, c'est grâce à une publicité pharmaceutique acharnée et avec quelques allusions défendant en 1941 le numerus clausus imposé en médecine aux étudiants juifs. *L'Archer*, fidèle à son titre, tient la barre contre l'ennemi et continue à « écrire français, dans tous les sens de l'expression ». La plupart des articles deviennent à tonalité guerrière, défendant la culture au moment où « la Civilisation est en jeu » (juillet-août-septembre 1940) : « Plus que jamais il faut lire. Pour oublier et pour s'enrichir, pour se distraire et pour s'élever. Les éditeurs s'adaptent à cette nécessité et, en dépit des difficultés, reprennent leur effort courageux. Les droits de l'esprit sont sauvegardés ». Mais la revue de Voivenel ne survivra pas non plus à la guerre, qui emporte avec elle la plupart des parutions.

Les revues médico-littéraires témoignent ainsi d'un élan éditorial frénétique en France pendant l'Entre-deux-guerres : entre le traumatisme des tranchées, où a exercé la plupart des médecins éditeurs, et l'abîme de la Seconde, elles ont voulu valoriser une pratique littéraire des médecins que la modernité, tant littéraire que scientifique, stigmatise. Elles représentent ainsi un lieu de rencontre entre plumes et scalpels demeuré inédit de par l'ampleur du réseau tissé entre médecins et poètes et l'idéal voulant que « dans chaque médecin, il y a un poète qui sommeille » (Dr Emile Roudié, « Les médecins et le théâtre en vers », *EM*, 12 mai 1939, 1).

Ouvrages cités

(AM) *Art et médecine : revue mensuelle réservée au corps médical*, directeur : François Debat, Paris, [s.n.], 1930-1936. Devient *La Revue du médecin : revue mensuelle réservée au corps médical*, N° 1 (septembre 1936)-n° 7 (mars 1938), Paris : [s.n.], 1936-1938. Redevient *Art et médecine : revue mensuelle réservée au corps médical*, Octobre 1938-mars 1939, Paris: [s.n.], 1938-1939.

(CM) *La Chronique médicale : revue bi-mensuelle [puis: mensuelle; puis: bimestrielle] de médecine scientifique [puis: historique], littéraire & anecdotique*, Paris, Chronique médicale, 1894-1938.

(EM) *L'Esprit médical : artistique et littéraire*, directeur : Henri Drouin, 1^{re} année, n° 1 (octobre 1929)-16^e année, n° 336 (août 1944), Paris : [s.n.], 1929-1944, 16 vol. Le sous-titre varie : "médical, scientifique, artistique, littéraire et professionnel"; "organe de doctrine et de défense professionnelle". Périodicité : bimensuel ; mensuel. Connaît une traduction espagnole : *El Espiritu médico*, Henri Douin (directeur), Adolphe de Falgairolle (rédacteur en chef), edición hispano-americana de L'Esprit médical français, Año 1, no 1 (15 abril 1940 ?), Paris, 31 rue Bergère, Imprimeries parisiennes réunies, [s.n], 1940.

(Épi.) *Épidaure artistique et littéraire. Revue bi-mensuelle extra-médicale [puis Organe du Groupement des médecins, artistes et littérateurs, auteurs : Groupement des médecins, artistes et*

littérateurs, févr. 1914 (n° 1) jusqu'à juin 1914 (n° 4) ; sept. 1922-juil. 1923 nov. 1927-mai 1929 ; 1914, 1928, inc., Lyon : [s.n.?]. Éléments repris par : *La Flamme. Poésie, littérature, critique*.

(F) *La Flamme, ex-Épidaure, médicale, littéraire, artistique*, organe de la Société des médecins littérateurs et amis des lettres, Directeur : Dr Giuliani (Germain Trézel) ; rédacteur en chef : Charles Vaudoux, déc. 1934 jusqu'à la fin juil. 1939. 25 déc. 1940/10 janv. 1941- juil./août 1944.

Cahiers de marottes et violons d'Ingres, Club médical des chercheurs et des curieux (Paris), Paris : [s.n.], 1939-1971.

Darmon Pierre, *La Vie quotidienne du médecin parisien en 1900*, Hachette, 1988.

Debat François, *Essai sur la question sociale de l'après-guerre*, [s.n.], décembre 1940.

Debat François, *Titres, travaux scientifiques et activités médico-sociales du Docteur François Debat*, [s.n.], 1956.

Giuliani Joseph, *Anthologie des médecins-poètes contemporains*. Lyon : Éditions d'Épidaure 1930.

Glanes d'Esculape : Anthologie Littéraire du Corps Médical, t. 1, Nice, Édition de la Revue des Indépendants, 1933.

L'Archer, directeur : Paul Voivenel, [s.n.] (Toulouse), 1929-1940.

Le Courrier d'Épidaure : revue médico-littéraire paraissant dix fois par an, [s.n.] (Paris), 1934-1949.

Lestrade Cécile, *Un médecin et son époque : vie et œuvre du docteur Paul Voivenel (1880-1975)*, thèse pour le diplôme de docteur en médecine, Université Paul Sabatier-Toulouse, 1998.

(RM) *La Revue du Médecin : revue mensuelle réservée au corps médical*, dir. François Debat, Paris, 1929-1930.

UMFIA : revue officielle de l'Union médicale franco-ibéro-américaine, réd. Dr J. Cambiès ; devient *UMFIA : revue de l'Union médicale latine...* [1963-1972]. Variante(s) historique(s) du titre : *UMFIA ou Union médicale latine*, janv./févr. 1925 [I, n° 1]- , Paris : *Union médicale franco-ibéro-américaine*, 1925-1972.

L'Élaboration d'une figure du poète-médecin dans *La Chronique médicale* (1919-1940)

Thomas AUGAIS

Fondée en 1894, *La Chronique médicale* s'affirme dès son premier numéro comme une revue de médecine « dont le fond comme la forme sera littéraire autant que professionnel », écrit son directeur Augustin Cabanès (*Programme*, 1), et dont le but sera de « grandir » la « situation unique » que le médecin occupe dans la « société de nos jours ».

Cette revue semble avoir son âge d'or derrière elle en 1914, alors que la guerre la contraint à passer d'une publication bi-mensuelle à une publication mensuelle. Cabanès n'est pas parvenu à faire reconnaître par ses collègues parisiens la scientificité de la méthode « médico-historique » qu'il promeut et se heurte à l'opposition des historiens aussi bien que des médecins. Tombée dans une farouche propagande anti-allemande pendant la guerre, la « revue de Cabanès » survit néanmoins à la mort de son fondateur en 1928 et poursuit, malgré un déclin manifeste, son projet encyclopédique touchant tous les aspects du monde médical et bénéficiant de l'implication d'un lectorat élargi à toute la France, à la Belgique et à la Suisse, jusqu'à son extinction en 1940.

Placée sous le signe de la personnalité singulière et controversée d'Augustin Cabanès, la revue occupe, au cœur des réseaux médico-littéraires de l'Entre-deux-guerres, une position centrale que nous analyserons à partir de la place qu'elle réserve à la poésie. Quelle figure du « médecin-poète » se détache de cette construction collective d'un corps médical militant et soucieux de sa propre image ? Quelle vision de la poésie émerge de ce discours polyphonique et apologétique ?

I. La « revue de Cabanès »

« Revue bi-mensuelle de médecine historique, littéraire et anecdotique », la *Chronique médicale* révèle, par le choix de son sous-titre, les tensions entre une médecine humaniste, tournée vers l'histoire et la littérature, et l'attrait pour l'anecdote qui constitue le fonds de commerce, la clef du succès de son directeur-rédacteur en chef, Augustin Cabanès. Fils de pharmacien ayant suivi la voie paternelle pour devenir interne des hôpitaux de Paris en pharmacie et docteur en

médecine, celui-ci finit par s'« évader¹ » à sa manière de la médecine, pour reprendre une expression qu'il popularisera dans la *Chronique médicale*, et se consacre entièrement à ses travaux d'érudition à partir de 1898. Publiant deux volumes par an en moyenne dans les trente dernières années de sa vie, il se borne, écrit-il dans sa préface aux *Indiscrétions de l'histoire* en 1903 à « présenter les faits », laissant aux lecteurs le soin d'en « dégager la moralité » (*Indiscrétions*, XI). Journaliste chroniqueur, Augustin Cabanès collabore à divers journaux médicaux ainsi qu'à la grande presse. À aucune revue son nom ne s'est pourtant aussi durablement attaché qu'à *La Chronique médicale* (*House-Organ*² fondé par Eugène Chassaing³). Spécialisée dans la fabrication des produits physiologiques, la maison Chassaing⁴ est connue pour des produits comme la Phosphatines Falières ou la Poudre laxative du D^r Souligoux, que le lecteur voit défiler d'un numéro à l'autre dans les encarts publicitaires de la *Chronique médicale* et dans la rubrique « La médecine des praticiens », qui n'a d'autre objet que de vanter lesdits produits. La vocation médico-historique du D^r Cabanès ne va donc pas sans susciter le scepticisme de certains de ses contemporains, comme l'historien de la pharmacie Eugène-Humbert Guitard (158), pour lequel Cabanès cherche avant tout à « émousser » le public. Pour son plus féroce détracteur, le D^r Witkowski, auteur en 1915 sous le pseudonyme d'Aristarque d'un portrait au vitriol de son confrère⁵, celui-ci, sous « l'habit du docteur », dissimule « l'âme » (*Silhouettes*, 17) du pharmacien. Sous l'impulsion de Chassaing et Prunier, qui désiraient fonder un périodique bi-mensuel « destiné à répandre leurs excellents produits », Cabanès est devenu le « fondateur et directeur d'une entreprise de publicité pharmaceutique, nous voulons dire de la *Chronique Médicale* [...] qui est adressée, 'à titre gracieux',

¹ « Les évadés de la médecine » est le titre d'une rubrique de la *Chronique médicale* consacrée aux médecins qui ont abandonné la médecine pour poursuivre une autre carrière (artistique, politique, littéraire, etc.).

² Publication utilisant le journalisme scientifique à des fins publicitaires.

³ Directeur de la Maison Chassaing.

⁴ Voir l'exposition temporaire « La Chronique médicale (1915) » sur le site de la *Société d'Histoire de la Pharmacie* : <https://www.shp-asso.org/index.php?PAGE=expositionchroniquem>. Page consultée le 26 janvier 2017.

⁵ Un exemplaire est consultable à la Bibliothèque de l'Académie de Médecine [cote 55054 (1)], avec cette mention : « Brochure très rare. L'auteur, le D^r Witkowski, craignant un procès, la fit détruire ».

aux 22000 médecins de France et à ceux de Belgique, de Suisse, etc., lesquels en sont les principaux collaborateurs⁶. » (14)

Le succès de cette entreprise s'appuie sur la vogue de la médico-littérature au tournant du siècle, dont Cabanès et Maurice de Fleury sont les principaux acteurs. Réponse du corps médical à la quête du « document humain » (Goncourt, 222) dans la littérature du XIX^{ème} siècle, et en particulier dans le roman naturaliste, la médico-littérature conduit à une porosité des frontières entre la littérature et la médecine : « En inversant la démarche des romanciers qui se revendiquent de la science médicale, écrit Laure de La Tour (§38), les médecins à leur tour traitent l'œuvre littéraire comme un document – tout en prétendant à l'écriture. En ce jeu de miroirs, chaque champ disciplinaire tente de s'emparer du savoir de l'autre. » Pour Cabanès, littérateurs et historiens ont « profit à tirer de leur commerce avec les médecins » (cité par Laignel-Lavastine, 80). Chaque numéro de la *Chronique médicale* s'ouvre donc en général sur un grand article médico-historique ou médico-littéraire et se termine, après des rubriques intermédiaires qui varient au cours de l'histoire de la revue, par les rubriques « correspondance médico-littéraire » (questions et réponses des lecteurs) et « Chronique bibliographique » (une critique des livres de médecine, d'histoire de la médecine ou des ouvrages littéraires écrits par des médecins ou liés à la médecine reçus par Cabanès dans ses bureaux).

En 1908, Cabanès crée la *Société médico-historique, littéraire et artistique*, laquelle se propose, avec le parrainage de Victorien Sardou, Louis Landouzy et Paul Bourget, d'étudier « non point l'histoire de la médecine, mais l'histoire générale, la littérature et les arts, envisagés dans leur rapport avec la médecine⁷ ». Fondée peut-être car, comme le souligne avec quelque malice Aristarque, fonder « une société dont le besoin ne se fait nullement sentir », c'est « le plus sûr moyen d'y être admis » (28), la *Société médico-historique* entre en concurrence directe avec la *société Française d'histoire de la médecine*, fondée elle-même en 1901 par le D^r

⁶ Aristarque décèle les prémices au XIX^{ème} siècle, puis l'avènement de tels « périodiques littéraires et commerciaux, gratuits et quasi obligatoires, à la façon de l'instruction laïque », miroirs d'une industrie pharmaceutique triomphante avec laquelle Cabanès s'acoquine, ainsi la *Médecine internationale illustrée* du pharmacien Robin et la *Revue thérapeutique* du pharmacien Houdé, distribuées gratuitement au corps médical et qui ne doivent qu'aux articles de Cabanès « de ne pas être mis[es] au panier » (14-15).

⁷ Dr Laignel-Lavastine, professeur agrégé de la faculté de médecine de Paris, ancien président Société Française d'Histoire de la Médecine. Voir *Un grand historien, le docteur Cabanès*, op. cit., p. 77.

Prieur, mais ne parvient pas à la dépeupler et, « après quelques séances espacées », meurt « de langueur [...] vers 1911. » (28)

Jean-François Hutin, auteur d'une étude sur Cabanès, fait l'hypothèse d'un conflit entre celui-ci et ses principaux confrères parisiens. De nombreux médecins, dont certains collaborateurs réguliers de la *Chronique médicale*, étaient en effet membres des deux sociétés à la fois. Or ces noms, « qui avaient fait le bonheur des lecteurs de *La Chronique* durant ses seize premières années d'existence » disparaissent pour rejoindre la revue *Æsculape*⁸, fondée à cette période, et laissent place à des auteurs moins connus et souvent provinciaux⁹. Augustin Cabanès présente deux candidatures malheureuses à l'Académie de Médecine¹⁰, preuve que le lien qui l'unit à Albin Michel, éditeur de romans à succès, n'offre pas le même gage de scientificité que des éditeurs plus sérieux comme Baillièrre ou Alcan (Hutin, *Clinicien*, 91). Sa vision de l'histoire se résume à la vie intime des hommes illustres et ne tient pas compte des apports du marxisme dans cette discipline (Hutin, *Postérité*, 168). Le rôle du médecin se limite au diagnostic rétrospectif, avec des moyens qui paraissent archaïques au regard de la pathographie contemporaine (169) (analyse génétique, spectromètre). Jean Starobinski, dans sa préface à la réédition de la thèse de Victor Segalen, a critiqué durement cette approche qui transforme l'histoire humaine en « musée pathologique¹¹ » (49). Il faut pourtant rendre justice

⁸ Revue sous-titrée « Sciences, lettres et Arts, dans leurs rapports avec la médecine » comme en écho à la *Chronique médicale* : « Cette revue, écrit Jean-François Hutin, se posait d'autant plus en concurrence avec le journal de Cabanès que le format *in folio* pour les premières années et la papier glacé permettait une riche et belle iconographie, et que de grands noms de la Société Française d'Histoire de la Médecine se trouvaient cette fois derrière le fondateur Benjamin Bord » (Hutin, *Postérité*, 166).

⁹ Comme les docteurs Landouzy, Henri Meige, Gilbert Ballet, Bérillon, Cayla, Delorme, Fiessinger, Gilbert Grasset, Lacassagne, Le Double, Miquel-Dalton, Nasse, Félix Régnauld, Paul Triaire, René Semelaigne (voir Hutin, *Postérité*, 165).

¹⁰ En 1909 et 1912 (Hutin, *Postérité*, 21).

¹¹ « Puisque la littérature voulait présenter de “beaux cas”, faire œuvre de vérité dans le domaine du morbide, il appartenait aux médecins de vérifier et d'homologuer. D'où toute une production “médico-littéraire”, – véritable rapport d'expert sur la nature des cas décrits par les écrivains, sur la réussite ou le peu d'exactitude de la description, etc. Le genre était devenu florissant avec le D^r Cabanès et sa *Chronique médicale*, le D^r Maurice de Fleury, et bien d'autres... Leur champ de compétence ne s'arrêtait pas aux ouvrages contemporains, qui leur renvoyaient, comme en miroir,

à Cabanès, estime Jean-François Hutin, en reconnaissant que la diffusion de ses œuvres et le nombre d'abonnés de la *Chronique médicale* a été un « formidable moyen d'intéresser ses confrères à l'histoire de la médecine » (*Clinicien*, 105).

De fait, pour ce qui concerne la littérature, si la revue n'a accueilli que peu de grandes plumes, elle apparaît comme un des phénomènes les plus significatifs de cette lame de fond qui a porté les médecins vers la littérature autant que les écrivains vers la médecine depuis le XIX^{ème} siècle. Elle pose même les bases d'une généalogie de ce tropisme médico-littéraire, en jetant des regards plus en amont vers les siècles précédents. *La Chronique médicale* indique donc la vivacité de réseaux médico-littéraires qui ne sont pas seulement le fait des milieux mondains où gravitent les « aristocrates » de la médecine, mais implique également la foule anonyme des praticiens qui contribuent à la revue bien au-delà de Paris.

La revue de Cabanès se construit en effet à partir de cette vision de la médecine conquérante qui est celle du « triomphe de l'Europe victorienne » (Darmon, 7). Une telle conception idéalisée, comme elle apparaît encore sous la plume de Maurice de Fleury dans *Le Médecin* en 1926, nous renvoie l'image d'un « aristocrate des temps modernes, un ingénieur du corps humain, un artiste, un arbitre social, un nouveau prêtre, un demi-dieu animé d'une vocation prométhéenne » (Darmon, 7). Pierre Darmon, dans son étude sur le médecin parisien de la Belle Époque, verra cependant l'ouvrage de M. de Fleury comme le « dernier témoignage d'un monde englouti dans le feu de la grande guerre » (7). Cette tentation hégémonique et ubiquitaire d'une médecine en pleine expansion est profondément ancrée dans la personnalité

leur propre discours nosologique. Ils croyaient pouvoir étendre leur dicastère à l'art, à la littérature, aux personnages du passé. La ressource était inépuisable : malades dans l'art, indiscretions de l'histoire, maladies des écrivains, ou des potentats. L'histoire humaine devenait un musée pathologique... Au mieux, c'était l'esquisse d'une histoire des images et des représentations de la maladie au fil des âges. Au pis (et le pis était fréquent), c'était l'outrecuidance du diagnostic rétrospectif, plaqué sur des âges révolus, au nom d'une science qui refusait de se reconnaître elle-même datée et dépassable, sujette à des modes, non-pertinente à l'égard des documents qu'elle prétendait élucider. [...] Au lieu de penser historiquement la médecine et son développement, l'on pense médicalement (selon la médecine d'aujourd'hui) l'histoire humaine : attitude parfaitement justifiée en ce qui concerne les faits de nature (les épidémies du passé) ; mais inacceptable, en ce qui concerne les faits de culture. Le procédé, toutefois, est séduisant, on a conféré à ce genre la dénomination sérieuse de *pathographie* ; il fait encore recette, pour un public habitué à acquiescer aux verdicts de la science. » (Starobinski, 49).

de Cabanès. Elle imprègne l'esprit fortement corporatiste de sa revue : « Il professait, écrit Léon Deffoux dans *L'Ami du lettré*, que le médecin doit avoir, comme on disait autrefois, des 'clartés' sur tout : beaux-arts, belles-lettres, littérature, musique, théâtre, peinture, – et même il va sans dire, sur la médecine. » (cité par Hutin, *Clinicien*, 25) Exprimant une pensée dominante dans les milieux médicaux de son époque, Cabanès renchérit en 1921 :

Le cercle des questions où le médecin peut, doit intervenir, s'élargit chaque jour davantage ; chaque jour s'étend le champ des sciences biologiques, qui débordent de plus en plus leur cadre. De ce champ, déjà vaste, il n'est pas interdit de pousser des pointes dans les terrains voisins et de montrer, par l'heureuse action qu'il exerce, que le médecin y est encore et toujours chez lui. (*Clinique*, 5)

Le maître d'œuvre de la *Chronique médicale* s'affirme donc comme le fer de lance d'une médecine conquérante, dans son ambition de s'imposer comme *la* science de l'homme par excellence. Le « succès de ce genre de travaux si spéciaux » de la revue apparaît au D^r Laveyssière comme « un des caractères de la période médicale contemporaine », indiquant « l'importance croissante de l'art médical qui déborde ses anciennes frontières pour s'intéresser à toutes les sciences ayant pour but l'étude de l'homme » (3). Cette dimension anthropologique, le professeur Euzière¹² la résume dans son hommage posthume à Cabanès, détournant la fameuse phrase de Tércence : « Il était médecin et rien de ce qui est humain ne lui était étranger » (70).

II. Un projet collectif d'ambition encyclopédique : l'exemple de la poésie

Cabanès ne s'est donc pas contenté d'incarner cette figure du médecin humaniste au risque de la compromettre dans les accusations d'imposture et de plagiat (Aristarque, 40) qui le poursuivent, il a réussi à entraîner dans son sillage un corps médical tourmenté comme lui par la première de ses qualités : la curiosité. Si Cabanès mérite en effet sa place dans l'étude des réseaux médico-littéraires de l'Entre-deux-guerres, c'est pour avoir offert au corps médical un outil permettant l'édification progressive et quasiment anonyme d'une encyclopédie médico-historico-littéraire collaborative, une encyclopédie des marges de la médecine. Cabanès propose à son lectorat une revue qui lui ressemble, faite d'un agrégat de toutes ses curiosités, qu'il sait stimuler par ce que Paul Voivenel (42) désigne comme la « *Radio-activité* » de sa « personnalité toujours en fusion » :

Animateur-né, il excite l'inépuisable curiosité des médecins de France, jardiniers précieux de domaines ignorés, spécialistes de Rabelais, de Montaigne, d'auteurs grecs et latins, prospecteurs d'archives locales, archéologues passionnés, qui, trop timides

¹² Doyen de la faculté de médecine de Montpellier.

ou désintéressés pour publier des livres, jettent leur récolte dans cette *Chronique Médicale* si drue et si fertile.

La Chronique médicale prend pour modèle sur ce point une revue à laquelle Cabanès a collaboré au début de sa carrière : *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*. Cette revue mensuelle était constituée de questions et de réponses de lecteurs sur les sujets les plus variés. Abonnés et collaborateurs se désignaient comme « ophélètes » et « débiteurs obligés », ne signant pas leurs interventions ou alors par de simples initiales ou pseudonymes (voir Hutin, *Clinicien*, 52). Cabanès a donc mis à la disposition des médecins, essentiellement à travers la très populaire rubrique « Correspondance médico-littéraire », un proto-wikipedia dont les contributeurs se contentent souvent de signer D^r Toubib, « un curieux », « un liseur » ou D^r X. Quel que soit le sujet qui attise leur curiosité, les lecteurs savent qu'ils peuvent compter sur la revue pour activer un moteur de recherches de chair et d'os, rassemblant des contributeurs actifs disséminés à travers toute la France, et avides de partager leurs trouvailles, ou de corriger d'éventuelles informations erronées ou incomplètes parues dans un numéro précédent. Un lecteur s'interroge-t-il sur l'étymologie du mot *tutu* ? « Ne cherchez pas, lui est-il répondu, écrivez simplement à la *Chronique médicale* ; c'est bien le diable si quelqu'un de ses lecteurs ne vous donne pas l'étymologie de notre *tutu*¹³ ».

Si la *Chronique médicale* n'est pas une revue qui laisse un grand espace à la création poétique en tant que telle, la poésie y est malgré tout présente de multiples manières et la revue se fait l'écho du lien qui se tisse entre elle et ses lecteurs. Elle est éclairée tout d'abord, au même titre que l'histoire, par la clinique, à travers de multiples

¹³ « Après l'agréable dîner que nous avait offert notre aimable confrère J... à l'occasion d'une quelconque décoration qui lui était venue, on en vint à parler de théâtre, de danse, et, la conversation déviant un peu, du petit jupon court des danseuses, communément appelé *tutu*. Qui demanda d'où pareille expression était venue, je ne sais plus. [Un médecin de la marine propose une étymologie polynésienne, un confrère érudit, après l'Armagnac « de derrière les fagots », dirige tout le monde vers Babylone, les convives s'égarèrent :] Ne cherchez pas, interrompit un vieux pharmacien ; écrivez simplement à la *Chronique médicale* ; c'est bien le diable si quelqu'un de ses lecteurs ne vous donne pas l'étymologie de notre *tutu*. » (Fanau, 19). À la page suivante, le D^r Léré (20), de Vichy, s'interroge sur l'efficacité de la terre de Madou pour la guérison des morsures de serpents à Ceylan : « Parmi les lecteurs de la *Chronique médicale*, y aurait-il quelque voyageur ou médecin colonial qui aurait été témoin d'une de ces guérisons d'autant plus surprenantes que la terre de Madou ne révèle à l'analyse du chimiste que des éléments naturels, sans efficacité thérapeutique ».

articles qui cherchent à interroger l'œuvre des grands poètes en dévoilant les secrets de leur corps, comme le D^r Michaut (190) enquêtant sur la mort de Baudelaire et lançant un appel à « ceux des amis du poète qui peuvent encore nous apporter des documents précieux ».

La revue est ensuite un espace de réflexion sur le langage médical, qui interroge de multiples manières les ressources poétiques des termes médicaux. C'est le cas à travers les innombrables recherches étymologiques, au gré desquelles les contributeurs rivalisent d'érudition, pour dégager de ces fouilles archéolinguistiques un minerai dont le poète peut faire sa pâture, à l'instar de Victor Segalen dans sa thèse, dont la *Chronique médicale* publie un extrait (97-101). La « chronique bibliographique » sur laquelle se termine chaque numéro est enfin l'occasion de saluer certaines parutions importantes dans le domaine médico-poétique. Dans le numéro 17 de 1912, Cabanès (*Sonnets*, 542-3) salue la parution des *Sonnets et vers du docteur*, dont l'auteur lui semble « bien doublement fils d'Apollon, et comme médecin et comme poète », prenant pour sujet de « menus faits de notre profession ».

Si la revue ne s'est pas ouverte plus avant aux poèmes des médecins du vivant de Cabanès, c'est que celui-ci, en cela peut-être plus « pharmacien » que « médecin », dirons-nous avec Aristarque, considère qu'elle « mange le papier ». Si l'Entre-deux-guerres représente un tournant concernant la place de la poésie au sein de la revue, c'est peut-être que la mort de Cabanès laisse les coudées franches à son successeur le D^r Garrigues et aux contributeurs sur lesquels il s'appuie pour ouvrir davantage l'espace de la revue aux mangeurs de papier.

Le numéro de juillet 1928 rappelle en effet qu'« Esculape était fils d'Apollon ». « Rien d'étonnant », dès lors, « à voir ses cousines, les Muses, prendre leurs ébats dans les revues auxquelles il préside » (Cabanès, *Virgile*, 205). Il est désormais loisible au D^r Jean Godonnèche (250), de La Bourboule, de nous confier dans ses méditations poétiques à propos de l'automne, que « dans le silence de [son] cabinet médical, comme au cours de promenades paisibles, il [lui] plaît, en octobre, de [se] recueillir ». En ouverture du numéro suivant, celui de novembre 1933, Émile Quillon se lamente en vers – « Adieu les odorants Étés ! » – dans un sonnet intitulé *Novembre* qui fait comprendre l'inquiétude de feu le D^r Cabanès pour son précieux papier, si cruellement manquant pendant la guerre.

Pourtant dans ces mêmes années se produit un phénomène particulièrement intéressant d'un point de vue médico-littéraire : la *Chronique médicale* se lance dans une vaste recherche concernant les médecins littérateurs, et déploie à travers l'espace francophone ses mille tentacules à l'assaut des salles des ventes, des bouquinistes ou des réserves de bibliothèques où gît tout un patrimoine endormi. En 1921, le D^r Giuliani raconte les circonstances de la création du « groupement

des médecins artistes et littérateurs » et de sa revue *Épidaure*, disparus avec la guerre, et qu'il souhaite refonder¹⁴. La période de l'Entre-deux-guerres voit donc un effort de reconstruction de ce qui s'était édifié à la Belle Époque, en pleine période triomphante d'un corps médical parvenu à la pleine conscience de soi, et qui cherche ses lettres de noblesse dans une littérature qui après l'avoir longtemps raillé se fait le porte-voix de son *kairos*. Ayant déposé ses armes aux pieds de Pasteur et de Claude Bernard, la littérature devient une province à la tête de laquelle la médecine veut placer ses rois, quitte à confondre idéal humaniste et conscience de classe. *La Chronique médicale*, qui est parvenue à traverser la guerre indemne, quoique devenue mensuelle, devient l'arme principale d'une reconquête et offre l'image d'un corps médical qui mobilise ses troupes. Il s'agit de faire corps, mais aussi d'écrire sa propre légende (*legenda est*), en exhumant son histoire. Le médecin littérateur, pour les chroniqueurs médicaux, n'est pas un parvenu des temps modernes, il prend appui sur une tradition séculaire que la revue va se charger de mettre au jour.

Après une enquête sur les médecins-littérateurs¹⁵, un contributeur de la *Chronique médicale* lance cet appel en mars 1930 : « Des revues comme la *Chronique médicale* peuvent merveilleusement aider l'historien futur des médecins-poètes de langue française en signalant par occasion des trouvailles de lecture ou des découvertes de bouquineurs » (Anonyme, *Médecins-poètes*, 65). Une telle perspective philanthropique autant que philomédicale soulève l'enthousiasme de nombreux lecteurs et l'hydre aux innombrables têtes créée par Cabanès se met en chasse, *ad majorem medicinae gloriam*. L'un des premiers à réagir est le D^r

¹⁴ Concernant cette revue, voir *supra* l'article de Martina Diaz.

¹⁵ Enquête qui reçut notamment cette réponse du secrétaire d'*Épidaure* (Voiriez, 242) : « [En réponse à l'enquête sur les médecins littérateurs :] En voici quelques-uns, pris parmi nos collaborateurs, tous médecins et littérateurs : Fernand Guilloteau, poète mort récemment ; Montcouronne (Dr Gaignères), mort également ; Darbret, l'auteur des *Griffes du passé* ; Émile Poiteau, le Barde de l'Artois ; Ch. Guéret, le poète cettois ; Jules Romains, l'auteur de *Knock* ; Auboin, le critique de Laval ; notre directeur : le Dr Giuliani, en littérature Germain Trézel, poète dramatique connu dont les œuvres comme *l'Olifant*, *l'Aveugle*, *le Chant du cygne* ont été jouées avec tant de succès un peu partout et dont Achille Paysant, mort hier, disait : "Puisque Jean Lahor est entré dans l'immortalité, le grand-prêtre d'Apollon, dieu des muses, s'appelle aujourd'hui Germain Trézel !" Notre directeur va me maudire (je vous écris à son insu), mais j'estime que le fondateur du Groupement international des *médecins littérateurs* mérite qu'on le mette quelque peu en vue. Dr Jules Voiriez, Secrétaire de la rédaction d'*Épidaure* ».

Giuliani¹⁶ qui appelle les contributeurs de la revue à fournir des textes pour l'*Anthologie des médecins-poètes* qu'il prépare¹⁷ (129). *Épidaure* et la *Chronique médicale* semblent donc jouer des rôles complémentaires dans le paysage médico-littéraire de l'Entre-deux-guerres : alors que Giuliani travaille à l'anthologie des poètes-médecins contemporains, c'est à une anthologie des poètes-médecins du passé que la *Chronique médicale* se consacre.

III. La conception du médecin-poètes dans la *Chronique médicale*

S'ils ne permettent pas d'évaluer une pratique poétique comme pourrait le faire l'analyse de l'anthologie du D^r Giuliani, ces articles sont pourtant révélateurs de la conception de la poésie qui domine dans le corps médical français et de l'idée que les médecins eux-mêmes se font de la coexistence possible, au sein d'un même individu, entre un médecin et un poète. Chaque article consacré à l'une de ces figures de « médecins-poètes » s'attache en effet de prime abord à évaluer les droits du corps médical à revendiquer cet auteur et déniche en général une thèse de médecine qui règle la question. « Fut-il poète ? », s'interroge alors le rédacteur de l'article une fois la question médicale tranchée, mais alors l'expertise devient beaucoup plus difficile à mener et l'on marche sur des œufs.

Un présupposé, pourtant, apparaît nettement : la poéticité de tel ou tel texte se confond quasi-exclusivement avec l'art de la versification, la convergence de vues étant assez nette avec les affirmations péremptoires de Germain Trézel (Giuliani, *Programme*, 2) en ouverture de la revue *La Flamme*, qui succède à *Épidaure* en octobre 1933 :

La poésie se meurt, dit-on. Non ! La poésie est immortelle ! Mais par poésie, nous tenons à le dire dans ce premier numéro, nous n'entendons pas parler de cette poésie invertébrée, sans rimes ni raison qui triompha quelque temps, mais bien de notre

¹⁶ Voir *supra* l'article de Martina Diaz.

¹⁷ « La *Société des Médecins littérateurs*, fondée en 1913, compte un très grand nombre de médecins-poètes, quelques-uns doués d'un véritable talent, consacré par d'importants prix littéraires. L'idée d'une *Anthologie des médecins-poètes*, qu'exprime la *Chronique Médicale* de mars dernier, est mienne depuis longtemps, et je compte la mettre prochainement à exécution. Aussi serais-je heureux que les poètes, sans doute nombreux parmi les lecteurs de la *Chronique médicale*, qui désireraient figurer dans cette Anthologie, m'envoyassent une centaine de vers, en plusieurs poèmes, afin de me permettre un choix. (Adresse : Revue mensuelle, *Épidaure artistique et littéraire*, 23 cours de la liberté, Lyon). Dr J. Giuliani (Lyon). »

vieille poésie française, aux strophes solides, aux rythmes bien timbrés, aux idées claires, saine et forte, la seule vraie, parce que la seule vraiment humaine.

La régularité du vers devient donc dans la conception de Germain Trézel le paradigme de la santé poétique et le médecin, garant d'un certain hygiénisme, nécessaire pour préserver la poésie des germes qui ont commencé à l'infecter avec le symbolisme et le décadentisme, ne doit rien céder de la rigueur de ses prescriptions. Que l'on puisse être poète en écrivant un « sonnet boiteux », *Les Illuminations* ou encore *Les Champs magnétiques*, Germain Trézel ne semble même pas l'envisager. De même un Henri Mondor¹⁸ ou un René Gutmann¹⁹, s'ils témoignent d'une culture poétique étendue, ouverte à toutes les audaces de la poésie qui leur fut contemporaine, marquent tout de même une nette préférence pour des auteurs qui, comme Mallarmé ou Valéry, n'ont pas renoncé au vers malgré la « crise » (Mallarmé, 360) qu'il traverse. Les médecins prêts à affronter sans aprioris la modernité poétique ne semblent pas avoir voix au chapitre des revues médico-littéraires avant la Seconde Guerre mondiale. Contre les « invitations kantienne » et les « froides extases de l'intelligence » (Giuliani, *Flamme*, 1), Germain Trézel défend quant à lui une conception « populaire²⁰ » de la poésie qui le conduira droit dans les bras du Maréchal, aux premières heures de l'Occupation.

Le « poète » qu'envisage la *Chronique médicale* tend donc à se confondre avec un habile versificateur, un « rimailleur²¹ ». Ainsi la poésie d'Émile Roudier, auteur des *Genêts de Roupeyrac*, réjouit-elle, selon le D^r Georges Petit, les « amateurs de beaux vers » : « Notre excellent confrère Emile Roudié est né poète : il écrit ses vers avec un naturel, qui en fait le charme. L'élégance de la forme, la séduction de la rime, captivent celui qui lit, ou entend dire ces tirades sonores où le classicisme n'est pas défloré par la fantaisie. » (Petit, 274) Cette conception rétrograde, hostile aux innovations formelles, épargne à peine un auteur reconnu, comme Jean Lahor (D^r Henri Cazalis), dont J.-F. Albert (*Cazalis*, 13) loue la « richesse parnassienne » de la rime et le respect des règles de la prosodie traditionnelle. S'il est compté parmi ses qualités d'avoir su « rompre la monotonie de l'alexandrin en le coupant, à la lecture, ailleurs qu'en son milieu et en variant la place d'une césure secondaire », il

¹⁸ Voir *infra* l'article de Cécile Leblanc.

¹⁹ Voir *infra* l'article de Danièle Leclair.

²⁰ « La poésie est essentiellement populaire. Venue du peuple, elle doit rester dans le peuple, être sa chose. » (Giuliani, *Réflexions*, 3). Merci à Martina Diaz de m'avoir communiqué ses recherches à propos de cette revue.

²¹ Mot employé à propos du médecin-poète Nicolas de Bonnecamp (Dujardin, 200).

est en revanche apprécié qu'il n'ait suivi qu'une fois la « fantaisie malheureuse » qui l'a poussé à composer son poème *Les Yeux* entièrement en rimes féminines (13). La majeure partie des articles de la *Chronique médicale* consacrés aux médecins-poètes consiste donc en une fastidieuse recension des entorses faites par les différents auteurs aux règles de la prosodie traditionnelle, dont il faut malgré tout reconnaître que, témoignant d'une excellente culture classique, ils les connaissent parfaitement. Avec une patience de maître d'école, Albert Garrigues (*Castille*, 261) passe donc en revue les 3138 vers de *Poésie pour la Vérité* d'Alauzet de Castille pour relever les cas de non-respect de l'alternance entre rimes féminines et rimes masculines ou les rimes fausses, traquant l'hiatus, le vers de treize syllabes et la faute de grammaire.

Pourtant le censeur sévère reste bien conscient que la « vraie poésie », peut-être, *est ailleurs* que dans cette mécanique un peu froide, mais c'est pour ne s'aventurer qu'avec prudence dans le terrain mouvant que semble constituer cet ailleurs, et, perdant toute assurance, douter même que le médecin puisse être invité à y pénétrer. Volontiers arrogant lorsqu'il s'agit de juger de toute son autorité les poètes qui s'offrent comme des « cas médicaux », le contributeur de la *Chronique médicale* fait preuve d'un étonnant manque d'assurance quant à la coexistence possible, au sein du même être, d'un médecin et d'un poète. Peut-être est-il alors contraint de sacrifier une partie de son idéal humaniste au nom d'une conception étriquée de la poésie, dont le manque d'ouverture se retourne avant tout contre lui.

En effet, le prestige de la poésie est immense, pour le D^r Albert, qui affirme que c'est au poète en lui que Cazalis doit de ne pas avoir sombré dans l'oubli : « De cette œuvre médicale, qu'est-il resté ? Si peu que H.-J. Cazalis serait oublié si Jean Lahor [...] n'avait *acquis une part d'immortalité*. » (*Cazalis*, 13) Si ce prestige est si grand, c'est au nom d'un idéal humaniste réaffirmé avec d'autant plus de force par le même D^r Albert que l'évolution de l'exercice de la médecine semble, de jour en jour davantage, le remettre en question. Les « médecins humanistes » du passé, pour lui, furent « des maîtres » : « En s'intéressant à toutes les choses de l'esprit, ils avaient porté très haut la considération qui s'attachait au titre de docteur, et que notre spécialisation moderne, étroite et utilitaire, ne nous a pas conservée » (*Soliloques*, 88).

Mais ce « sentiment poétique », où les lecteurs de la *Chronique médicale* vont-ils en chercher l'expression ? Particulièrement intéressant en cela est le cas d'Émile Littré, dont on fête le cinquantenaire de la mort en 1932, et dont l'article de la *Chronique médicale* (Anonyme, *Littré*, 150) qui est consacré à ses essais poétiques commence par louer, à son habitude, le versificateur, avant d'envisager l'insuffisance de cette seule habileté pour prétendre au titre de poète :

Le vers est classique sans licences, correct, sans fautes à l'étourdie. La pensée, toujours austère, se traduit claire, simplement, et avec un minimum d'images. Tout

cela, certes, est d'une honnête, d'une honorable versification ; mais, avouons-le, Littré était trop maître de ses pensées pour les abandonner aux caprices de la Muse. Il a fait d'excellents exercices d'école ; mais cela même fit de lui un autre Moïse : il lui fut permis d'apercevoir la Terre Promise de la Poésie ; il ne lui fut pas permis d'y entrer.

Reprenant les propos de M. Fileyssant, auteur d'une thèse de doctorat sur les poèmes de Littré en 1933 à la Faculté de médecine de Bordeaux, l'auteur de cet article anonyme, sans doute Albert Garrigues, reconnaît qu'il ne fallait pas s'attendre « à trouver en Littré un esthète, un de ceux qui donnent pour mission à la poésie de suggérer ce qui est inexprimable et aussi ce qui est éternel » et qui pensent, à l'instar de Baudelaire, qu'elle ne peut, « sous peine de mort ou de déchéance », « s'assimiler à la science ou à la morale » (149). S'il était défendu à Littré d'être le « poète 'pur' » de Baudelaire (150), c'est pour son confrère de 1932 que « ses veillées étaient trop remplies d'études austères pour que la Muse vînt s'asseoir à sa table de travail, sinon en passant, à ces heures grises où l'esprit se rebelle à l'attention studieuse, s'échappe et se repose dans la fantaisie des images et des rythmes » (150).

Le « médecin-poète » dont les numéros de la *Chronique médicale* de l'Entre-deux-guerres nous proposent un portrait-type, à travers une multitude d'exemples déclinés au fil des numéros, semble donc voué à d'insolubles tiraillements entre ses patients et sa muse, vivant la vocation poétique comme une maladie honteuse qu'il vaut mieux cacher, ou si l'on se résout à la rendre publique, ne le faire que sous couvert d'un pseudonyme. C'est ainsi que le D^r Lamiral se diagnostique une *métromanie* (Anonyme, *Lamiral*, 175) qui finit par mettre en péril sa santé. Sous couvert d'humour, cette *captatio benevolentiae* aborde un sujet réel pour le médecin qui tend à considérer ses vers comme un excusable « péché de jeunesse » (Anonyme, *Quillon*, 233). Le médecin qui s'affirme semble demander à l'étudiant d'y renoncer, comme c'est le cas pour Émile Quillon (Anonyme, *Quillon*, 233), auquel la *Chronique* consacre un article un an après sa mort en 1932. Si ce péché persiste, il ne peut lui être attaché plus grande importance que celle d'un simple divertissement sans conséquence, celui d'un honnête homme ayant son « violon d'Ingres²² ». L'aspirant poète-médecin n'est donc pas loin de considérer, comme Marc-Antoine Petit (1766-1811), que « les clients du médecin l'emprisonnent volontiers dans son art et ne lui permettent pas d'en cultiver d'autres », c'est du moins l'opinion du D^r Albert (*Petit*, 195) qui cite à l'appui (195) ces vers de son confrère :

Tu craindras de montrer à des yeux trop sévères
D'un esprit cultivé les talents ordinaires ;

²² Voir *supra* l'article de Martina Diaz.

Et tu ne confieras qu'à des amis discrets
Les faveurs d'Apollon et ses charmes secrets.

De fait, le D^r Albert pense à propos de Marc-Antoine Petit que, comme c'est le cas pour beaucoup de ses confrères amis des Muses exhumés par la *Chronique médicale*, le médecin en lui a « fait tort au poète » (Anonyme, *Quillon*, 235), lui commandant de donner à son poème une utilité thérapeutique et pratique. Or, « il faut être médecin pour trouver cela », considère l'auteur de l'article, estimant que l'auteur d'*Onan, ou le tombeau du Mont Cindre* n'a pas rendu service à sa muse en lui conférant la délicate mission de détourner les jeunes gens du péché :

Marc-Antoine Petit fut un versificateur fidèle aux formes classiques, correct et sage, peut-être trop correct, sûrement trop sage. Il commit l'erreur de confondre la poésie avec la morale, et, pour parler le langage de son temps, de croire qu'Apollon est le serviteur de Minerve. C'est la conception d'un sage, non pas celle d'un poète, dont Petit n'eût ni les envolées, ni les éclatantes images, ni l'oubli de tout ce qui n'est pas l'Art. (Albert, *Petit*, 200)

S'il est intéressant de noter, sous la plume d'un des principaux contributeurs de la *Chronique médicale* des dernières années, cette condamnation parnassienne de la poésie didactique, qui marque tout de même une rupture avec la poétique classique, il reste malgré tout que ces « éclatantes images », le médecin ne semble pas autorisé à aller les chercher dans ce qui fait le fonds de son expérience quotidienne : la confrontation à la maladie et à la mort.

Les pièces reconnues comme « poétiques » dans la production de leurs confrères sont essentiellement pour les auteurs de la *Chronique médicale* celles qui ont trait à l'amour et au sentiment de la nature, consacrant peut-être une poésie du divertissement, au sens pascalien, par laquelle le médecin se détourne du néant auquel sa pratique professionnelle le confronte. Quels sont les indices de ce refoulement ? La poésie de « Notre excellent confrère Emile Roudié », auteur des *Genêts de Roupeyrac* par exemple, s'adresse aux « amateurs de beaux vers et du génie bucolique », le poète y chante avec « simplicité » l'amour du pays natal (Petit, 274). Celle d'Alexandre Delaine en revanche, ne trouve pas cette grâce aux yeux de la *Chronique*, il lui est reproché de n'avoir pas été assez amoureux : un seul poème d'amour sur cinquante pièces (Anonyme, *Delaine*, 123). Mais surtout le médecin en lui a « fait tort au poète » (Anonyme, *Delaine*, 125) en consacrant quelques vers à l'admirable « encéphale » de son fils, « dont le volume écrase / Son faible corps [...] » (Anonyme, *Delaine*, 125) S'il peut apparaître louable de souhaiter garder la poésie pure de tout jargon médical, n'est-ce pas aussi un manque de confiance, un défaut d'estime de soi de considérer tout terme médical comme a priori apoétique, pour revenir à des bienséances classiques surannées, oubliant qu'au « vieux dictionnaire », Victor Hugo a « mis un bonnet rouge ». Un tel

anathème jeté sur le lexique médical se retrouve ailleurs à propos du mot « kyste », qu'il est reproché à Émile Quillon d'employer dans le vers « Nous ponctionnons un crâne à la façon d'un kyste », où le médecin, là encore, « fait tort au poète » (Anonyme, *Quillon*, 235), avant que celui-ci, heureusement, « échappe à l'emprise professionnelle » (Anonyme, *Quillon*, 236) pour retrouver de « jolies audaces d'amoureux » et chanter la caresse « téméraire et douce » des yeux. L'obsession pour la mort manifestée par le « médecin-poète » est en effet qualifiée d'« inattendue » par l'auteur anonyme de l'article : « Chez un homme d'une activité bienfaisante comme fut la sienne, plein d'initiatives et d'allant pour les mener à bien, ceci frappe que la mort lui soit sans cesse présente. » (Anonyme, *Quillon*, 235) Qu'est-ce que cette obsession de la mort, pourtant, peut bien avoir d'inattendu pour un homme qui a disséqué des cadavres pendant ses études et que sa pratique professionnelle met quotidiennement en contact avec la déchéance des corps, un homme qui écrit dans sa correspondance (Anonyme, *Quillon*, 234) :

Et quand, penché sur ton « sujet »
 Tu scalpes à l'amphithéâtre
 Songes-tu que ce corps bleuâtre
 De l'amour fut aussi l'objet

Quillon n'a-t-il pas senti « qu'il était excessif, dans ses *Reliques sentimentales*, de faire parler les vers des tombeaux pendant trente-neuf pages », s'interroge l'auteur de l'article, montrant ainsi que si les contributeurs de la *Chronique médicale* sont à même de comprendre la récusation baudelairienne de la poésie didactique, ils ne sont pas encore en mesure de comprendre aussi bien que l'auteur d'*Une charogne* que de l'œuvre de la mort, la poésie ne saurait se « garder pure », comme la « vie de l'esprit » dans la formule hégélienne placée par Yves Bonnefoy en épigraphe de *Douve* (21), et que la poésie peut être autre chose pour le médecin qu'un divertissement d'humaniste : elle peut accueillir cette vision de la corporéité délivrée de tout idéalisme dont le poète-médecin, refusant de considérer que la médecine peut « faire du tort » à la poésie, si elle sait être un exercice de lucidité et un instrument d'investigation du réel, peut être porteur. Pas plus qu'Émile Quillon dans sa prosopopée des vers du tombeau, la « revue de Cabanès » et de ses successeurs n'aurait été capable de comprendre Gottfried Benn si elle s'y était essayée. Faute d'avoir pu considérer qu'un « médecin-poète » ne doit pas fatalement renier ou occulter le médecin en lui s'il veut être poète, que la poésie, loin d'être condamnée à rester « à côté » de la médecine, en bibelot de la culture bourgeoise, peut-être s'est-elle ainsi condamnée à manquer la meilleure part de l'aventure médico-poétique de son temps.

IV. Conclusion

La *Chronique médicale* disparaît dans sa quarante-septième année, après la parution du numéro de mai-juin 1940. La revue, qui montrait déjà de nets signes d'essoufflement, succombe à l'invasion allemande, le lecteur ne saura donc rien de quelques questions cruciales laissées en suspens, comme le « développement des oreilles avec l'âge » ou les « propriétés diurétiques de l'oignon » (Anonyme, *Correspondance*, 65). La période de l'Entre-deux-guerres aura néanmoins montré la vivacité de ce réseau médico-littéraire capable de poursuivre avec ténacité une entreprise collective de construction du savoir, attentive aux multiples ramifications de la médecine, avec pour principal aiguillon une *curiosité* que Cabanès a su stimuler en la dotant d'un véritable ouvroir de connaissances potentielles, après avoir séduit au son de sa flûte le peuple dispersé des « rats de bibliothèque ».

Un regard plongeant dirigé vers les dernières années de cette aventure singulière révèle la vivacité de l'idéal humaniste auquel le corps médical reste profondément attaché, autant que l'inquiétude devant l'évolution d'une médecine de plus en plus spécialisée. Une nostalgie s'exprime alors volontiers envers tout ce qui, dans le passé médical exhumé par les contributeurs de la revue, montre « en quelle estime étaient tenus les médecins autrefois et à quel rang social ils étaient placés » (Bilot, 77). Cette catégorie sociale dont le prestige est menacé après la période conquérante du XIX^{ème} siècle semble s'arc-bouter sur sa gloire passée et chercher dans l'histoire et la littérature le lustre qu'une époque traversée avec le sentiment du déclin semble lui refuser. Enfermés collectivement dans des préjugés qui condamnent la poésie à rester pour eux un simple divertissement d'humaniste, ils dénieient au poète la possibilité de délaisser les prairies agrestes pour, avalant une « fameuse gorgée de poison », rêver de devenir, selon l'expression de Rimbaud, le « suprême Savant » (344). D'autres expériences prouvent déjà à la même époque que la médecine est un chemin qui peut mener vers la poésie, et non un obstacle qui empêche de s'adonner davantage à sa Muse, mais les lecteurs de la *Chronique médicale* ne sont pas suffisamment attentifs à la vérité de l'expérience poétique moderne pour se rendre capables de tenter cette aventure, et préfèrent se tenir avec prudence dans les limites d'un territoire qui les rassure, répétant ces vers de Henri Bédor, médecin-poète du XIX^{ème} siècle, parus dans le numéro d'octobre 1933 : « ... et si tu te délasses / À courtiser parfois les vierges du Parnasse, / Ou bien ou mal traité par l'une ou l'autre sœur, / Suis plutôt, sers toujours Apollon guérisseur » (Anonyme, *Bédor*, 262).

Ouvrages cités

- [Anonyme], « Médecins-poètes », *La Chronique médicale*, n° 3, mars 1930 p. 65-66.
- [Anonyme], « Médecins-poètes, Émile Littré », *La Chronique médicale*, n°6, juin 1934, p. 145-150.
- [Anonyme], « Médecins-poètes [Les *Poésies* du docteur Lamiral, sans nom d'éditeur, 1888, 250 p.] », *La Chronique médicale*, juillet 1932, n°7, p. 175-177.
- [Anonyme], « Médecins-poètes, Émile Quillon », *La Chronique médicale*, n°9, septembre 1933, p. 233-236.
- [Anonyme], « Médecins-poètes, Alexandre Delaine », *La Chronique médicale*, n°5, mai 1934, p. 123-126.
- [Anonyme], « Correspondance médico-littéraire », *La Chronique médicale*, n°3, mai-juin 1940, p. 63-72.
- [Anonyme], « Médecins-poètes, Henri Bédor », *La Chronique médicale*, n°10, octobre 1933, p. 259-263.
- Albert J.-F., « Médecins-poètes, Henri-Joseph Cazalis (Jean Lahor) », *La Chronique médicale*, n°1, janvier 1934, p. 13-14.
- Albert J.-F., « Les soliloques philosophiques d'un médecin-poète [Dr Maurice Klippel, *Poésies philosophiques*, J. Vrin, 1938] », *La Chronique médicale*, n°4, juillet-août 1938, p. 86-88.
- Albert J.-F., « Marc-Antoine Petit, poète », *La Chronique médicale*, n°8, août 1936, p. 193-200.
- Aristarque [Dr Witkowski, G.-J.], *Silhouettes médicales et paramédicales*, I, Le Docteur Cabanès, s.l : s. n, 1915-1916.
- Bilot B., « Le rang du médecin », in « Correspondance médico-littéraire », *La Chronique médicale*, n°3, mars 1932, p. 77.
- Bonnefoy Yves, *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* [1953], in *Poèmes*, Paris, Mercure de France, 1986, p. 21-91.
- Cabanès Augustin, « Notre programme », *La Chronique médicale*, n°1, 15 décembre 1894, p. 1-3.
- Cabanès Augustin, *Les Indiscrétions de l'histoire*, vol. 1, Paris, Albin Michel, 1903.
- Cabanès Augustin, *L'Histoire éclairée par la clinique*, Paris, Albin Michel, 1920.
- Cabanès Augustin, « Chronique bibliographique » [*Sonnets et vers du docteur*, de P. Aubert, Paris et Lyon, Maloine, 1912], *La Chronique médicale*, n°17, 1912, p. 542-3.
- Cabanès A., « Le Virgile de l'anatomie », *La Chronique médicale*, n°7, 1928, p. 205.
- Darmon P., *La Vie quotidienne du médecin parisien en 1900*, Paris, Hachette, 1988.
- Dujardin L., « Médecins-poètes, Nicolas de Bonnacamp », *La Chronique médicale*, n°8, 1935, p. 200-206.
- Euzière J., in *Un grand historien, le docteur Cabanès* [discours prononcés à l'inauguration du monument élevé à Gourdon (Lot) le 1^{er} septembre 1929], Paris, Albin Michel, 1930, p. 68-70.
- Fanau (de Lille), « Correspondance médico-littéraire », *La Chronique médicale*, n°1, janvier 1934, p. 19.
- Fleury M. de, *Le Médecin*, Paris, Hachette, 1926.
- Garrigues A., « Médecins-poètes, Alauzet de Castille [Jean Catala] », *La Chronique médicale*, n°10, 1934, p. 261.
- Giuliani J. [Pseud. Germain Trézel], « Médecins-poètes », *La Chronique médicale*, n°5, 1930, p. 129.

- Giuliani J. [Pseud. Germain Trézel], « Programme », *La Flamme*, première année, octobre 1933, p. 2.
- Giuliani J. [Pseud. Germain Trézel], « Réflexions sur la poésie », *La Flamme*, mai 1935, p. 3.
- Giuliani J. [Pseud. Germain Trézel], « La Flamme est ranimée », *La Flamme*, décembre 1940, p. 1.
- Godonnèche J., *La Chronique médicale*, n°10, octobre 1933, p. 250.
- Goncourt Jean et Edmond de, *Journal : mémoires de la vie littéraire*, t. V, vol. 2, Paris, Gustave Charpentier et Émile Fasquelle, 1891.
- Guitard E.-H., « Pour la tombe de Cabanès », *Bulletin de la Société d'histoire de la pharmacie*, 16^e année, n°60, 1928, p. 157-158.
- Hutin J.-F., *Augustin Cabanès (1862-1928), clinicien de l'histoire ou vulgaire anecdotier ?* [s. n. s. d., consultable à la Bibliothèque de l'Académie de Médecine, cote 109433].
- Hutin J.-F., « Augustin Cabanès (1862-1928), Les raisons d'un rendez-vous raté avec la postérité », *Histoire des Sciences Médicales*, t. XLVI, n°2, avril-juin 2012, p. 163-174.
- Laignel-Lavastine [D^r], in *Un grand historien, le docteur Cabanès* [discours prononcés à l'inauguration du monument élevé à Gourdon (Lot) le 1^{er} septembre 1929], Paris, Albin Michel, 1930, p. 77-80.
- Laveyssière L., « Biographie du D^r Cabanès », *Le Correspondant médical*, n°211, 15 juillet 1903, p. 3.
- La Tour L. de, « L'idée de 'document humain pathologique' dans *Les Cliniciens ès lettres* de Victor Segalen », in *Ce que le document fait à la littérature (1860-1940)*, *Fabula*, 16 septembre 2012. En ligne : [<http://www.fabula.org/colloques/document1754.php>] (consulté le 27 janvier 2017).
- Lère [D^r], « Correspondance médico-littéraire », *La Chronique médicale*, n°1, janvier 1934, p. 20.
- Mallarmé Stéphane, « Crise de vers », *Œuvre complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1945, p. 360-368.
- Michaut [Dr], « Comment est mort Baudelaire », *La Chronique médicale*, n°9, 1902, p. 186-190.
- Petit G., « Chronique bibliographique » [Émile Roudié, *Les Genêts de Roupeyrac*, pièce en un acte, une plaquette in-12, G. Subervie, Rodez, 1933], *La Chronique médicale*, n°10, octobre 1933, p. 274.
- Segalen Victor, « Le Vocabulaire médico-esthétique », *La Chronique médicale*, n°4, 1903, p. 97-101.
- Starobinski Jean, préface à Segalen, V., *Les Cliniciens ès lettres*, Fontfroide-le-haut, Fata Morgana, 1980, p. 9-35.
- Rimbaud Arthur, [Lettre à Paul Demeny, Charleville, 15 mai 1871], *Œuvres complètes*, éd. A. Guyaux, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, p. 342-349.
- Vallé [Dr], « Violon d'Ingres ! », *Épidaure*, mars 1929, p. 29.
- Voiriez J., « Correspondance médico-littéraire », *La Chronique médicale*, n° 8, 1928, p. 242.
- Voivenel Paul, in *Un grand historien, le docteur Cabanès* [discours prononcés à l'inauguration du monument élevé à Gourdon (Lot) le 1^{er} septembre 1929], Paris, Albin Michel, 1930, p. 41-65.

Le dialogue entre médecine et littérature dans la *Neue Rundschau*, 1918-1939. (Benn, Döblin, Koelsch, Schleich)

Yves Schulze

Pour comprendre l'importance de la revue la *Neue Rundschau* dans le paysage culturel et littéraire allemand au début du XX^{ème} siècle, une comparaison avec la *Nouvelle Revue Française* pourrait sembler éclairante. Ces revues voient le jour avant la Première Guerre Mondiale et constituent des réseaux entre hommes de lettres, artistes, savants, un public cultivé, d'orientation plutôt libérale et la création littéraire contemporaine, par la publication de critiques littéraires et de réflexions d'ordre esthétique. Toutes deux s'adosent à des maisons d'éditions dont le poids et le prestige perdurent jusqu'à nos jours : Gallimard pour la *Nouvelle Revue Française*, Fischer pour la *Neue Rundschau*. Ces revues publient des extraits d'œuvres que les éditions se destinent à faire paraître ensuite, comme, entre autres, *La Mort à Venise* de Thomas Mann (1912) et *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* de Proust (1919).

Cependant, la place prépondérante accordée au genre de l'essai semble distinguer nettement la *Neue Rundschau* de la *Nouvelle Revue Française*. L'ambition déclarée de la *Neue Rundschau* est d'offrir une tribune d'expression à la fine fleur de la pensée moderne, dépassant ainsi celle d'une revue qui serait strictement littéraire. Malgré la succession rapide de ses rédacteurs en chef et de ses collaborateurs dans un premier temps, et quatre changements de nom entre 1890 et 1904, la *Neue Rundschau* demeure fidèle à une ligne éditoriale formulée dès la parution du premier numéro en 1890 :

Nous ouvrons une tribune libre pour la vie moderne. Au centre de nos efforts doit se trouver l'art ; l'art nouveau, qui contemple la réalité et l'existence contemporaines (...) Sur la bannière de l'art nouveau se trouve, inscrit en lettres dorées par les esprits meneurs, le mot suivant : Vérité (...) Non pas la vérité objective (...) mais la vérité individuelle (...) la vérité de l'esprit indépendant. (...) Nous ne prêtons serment à aucune formule et n'oserions pas enchaîner dans des règles rigides ce qui est éternellement en mouvement, la vie et l'art.

Eine freie Bühne für das moderne Leben schlagen wir auf. Im Mittelpunkt unserer Bestrebungen soll die Kunst stehen; die neue Kunst, die die Wirklichkeit anschaut und das gegenwärtige Dasein. (...) Der Bannerspruch der neuen Kunst, mit goldenen Lettern von den führenden Geistern aufgezeichnet, ist das eine Wort: Wahrheit (...) Nicht die objective Wahrheit (...) sondern die individuelle Wahrheit (...) die Wahrheit des unabhängigen Geistes. (...) Wir schwören auf

keine Formel und wollen nicht wagen, was in ewiger Bewegung ist, Leben und Kunst, an starren Zwang der Regel anzuketten. (Brahm, 1-2)

Le programme de la *Neue Rundschau* se distancie ainsi à la fois des prétentions d'objectivité du Naturalisme et de l'art pour l'art symboliste, tel qu'il est défendu dans la revue de Stefan George, *Blätter für die Kunst*. Au-dessus des mouvements, la *Neue Rundschau* se voit comme réseau intellectuel et discursif capable d'accompagner le mouvement de fond de la modernité même, puisque, selon ce programme, la vie et la vérité ne se laissent saisir que dans le devenir. Or, si l'art est intimement lié à la vie et à la vérité, il l'est au même titre que d'autres disciplines, comme les sciences naturelles et la médecine, qui nous intéressent dans cette étude. En effet, dans l'esprit de la *Neue Rundschau*, la compréhension de la vie et de l'homme modernes passe par la sollicitation de toutes les disciplines, parmi lesquelles la littérature et la médecine tiennent une place d'égale autorité. Le répertoire semestriel range les articles en quatre catégories : 1) Fictions (Extraits d'œuvres, nouvelles, poèmes) 2) Essais (*Art, culture, science* - Kunst, Kultur, Wissenschaft) 3) Essais de sciences humaines (*Politique, Histoire, Economie* - Politik, Geschichte, Wirtschaft) 4) Critiques littéraires. Quantitativement, ce sont les essais qui l'emportent. Une étude démontre que sur 120 articles annuels, 40 relèvent de littérature *stricto sensu*¹. Oskar Bie, rédacteur en chef de 1894 à 1922 expose l'ambition en ces termes :

Dans la seconde section, qui a une vocation essentiellement critique, il s'agit de présenter les différents domaines de la littérature, l'art, la sociologie, la médecine, les sciences naturelles et la finance de telle façon que, avec 80 articles par an, l'on offre un panorama quasiment complet des travaux contemporains de tous les arts et de toutes les sciences.

In der zweiten Abteilung, die wesentlich kritisch zu halten ist, kommt es darauf an, die verschiedenen Gebiete der Literatur, Kunst, Soziologie, Medizin, Naturwissenschaft, Finanz so darzubieten, daß mit den 80 Artikeln dieser Art, die der Jahrgang bringt, eine fast vollkommene Übersicht über die augenblickliche Arbeit aller Kunst und Wissenschaft gegeben wird.

La *Neue Rundschau* n'envisage rien de moins qu'une chronique (ou panorama, ce que signifie littéralement *Rundschau*) de la pensée contemporaine et de ses développements les plus actuels. Ce faisant, son ambition consiste à publier

¹ Oliver Pfohlmann, « Freie Bühne – Neue Rundschau (1890-bis Heute) », in Thomas Anz, Rainer Baasner (dir.), *Literaturgeschichte: Geschichte, Theorie, Praxis*. La citation d'Oskar Bie provient du même ouvrage. En ligne: <http://cgi-host.uni-marburg.de/~omanz/forschung/modul.php> (consulté le 31 janvier 2017).

mensuellement la ressource intellectuelle et artistique de référence pour la bourgeoisie libérale et cultivée (*Bildungsbürgertum*), couche sociale dans laquelle il convient de situer les médecins. Écrit pour et par les *Bildungsbürger*, on y découvre des contributions de médecins, *a fortiori* de médecins lettrés. La revue apparaît ainsi comme un réseau qui fait face à la dispersion des disciplines². Écrivains, philosophes, biologistes (Uexküll), médecins, physiciens (Einstein), politiques, économistes, sociologues, historiens, tous participent par leurs contributions à l'élaboration d'un savoir moderne, actuel, sur l'homme et le monde. Cette diversité qui se conjugue avec l'abondance (en moyenne 1200 pages par an) aurait pu décourager l'investigation, si la numérisation de cette revue n'avait abouti à la création d'une base de données, dotée d'un moteur de recherche et de mots-clés extrêmement efficaces, qui ont été indispensables à cette étude³.

Entre 1918 et 1939, le mot-clef « médecine » produit 14 résultats ; « sciences naturelles » 29. À côté de portraits de scientifiques et de médecins du XX^e siècle (Charles Nicolle, Florence Nightingale, Freud, Ernst Kretschmer, Charles Baudouin, Carl Ludwig Schleich) et plus anciens (Paracelse, Franz Mesmer, Baker-Eddy, Goethe), un thème fait l'objet de réflexions récurrentes, dans au moins cinq essais marqués du mot-clef « médecine », et qui s'étendent sur toute la période étudiée : le « Moi ». C'est principalement de ce sujet et de ses enjeux dont nous proposerons une synthèse. Qui évoque le « Moi » et pourquoi ? D'une part, ce sont des scientifiques et médecins connus pour leurs travaux de vulgarisation, d'autre part, des écrivains-médecin que l'on identifie d'abord par leur statut d'artiste. Qu'est-ce qui amène ces acteurs à écrire sur le « Moi » dans cette revue culturelle, et dans quelle mesure pouvons-nous parler d'un dialogue entre littérature et médecine ?

Après la mutilation du corps et de l'esprit humains pendant la Première Guerre Mondiale au nom de la patrie et des intérêts politico-économiques, la question du sujet dans sa singularité et de sa liberté se pose avec urgence. Il s'agit de donner une assise intellectuelle sûre au « Moi », au sujet, à l'individualité, ce qu'une conception mécaniste - que tous nos contributeurs rejettent avec véhémence - véhiculée par les sciences naturelles et la médecine ne parviendrait pas à garantir. Ainsi, nos auteurs, forts de leurs connaissances médicales et scientifiques, garantes d'un savoir vrai, ne cherchent rien de moins qu'à exprimer les fondements intellectuels d'un humanisme nouveau, qui apporterait un sens à la vie moderne,

² Vera Viehöver, *Diskurse der Erneuerung nach dem Ersten Weltkrieg: Konstruktion kultureller Identität in der Zeitschrift Die Neue Rundschau*, Tübingen/Basel, A. Francke, 2004.

³ Toutes les références issues de la *Neue Rundschau* ont été consultées sur les archives numérisées de la *Neue Rundschau*. En ligne : <http://neuerundschau.de/default.aspx> (consulté le 31 janvier 2017).

capable de résister à la crise profonde qu'ils traversent pendant l'Entre-deux-guerres.

Or, si l'on considère que la médecine et les sciences sont capables de constituer un humanisme qui créerait un consensus, il est nécessaire que cet humanisme se rende audible et lisible par la médiation d'un discours efficace. C'est pourquoi le dialogue entre littérature et médecine se joue sur le terrain de la littérarité. En effet, nous postulons que la pensée médicale s'élabore aussi par la forme discursive qu'elle revêt, mais cette dernière la conditionne à son tour. Nous verrons que les médecins et les écrivains-médecins n'investissent pas de la même manière les potentialités formelles de l'essai. Comment l'énigme du « Moi » conduit-elle littérature et médecine à esquisser conjointement les possibles fondements d'un humanisme moderne dans le réseau de la *Neue Rundschau*?

Nous étudierons dans un premier temps deux essais publiés par le scientifique Adolf Koelsch et le médecin Carl Ludwig Schleich au sujet du « Moi ». Ils y développent une pensée vitaliste, dans le sens où le but est de réconcilier les connaissances scientifiques éparses du vivant avec un humanisme global, dans un style imagé et marqué par la maîtrise de la rhétorique. Dans un second temps, nous proposerons une synthèse des nombreux essais d'Alfred Döblin, médecin et écrivain, qui s'appuie sur des ressources hétérogènes et des dispositifs énonciatifs plus complexes pour formuler un humanisme profondément personnel et problématique. Enfin, Gottfried Benn, également médecin et écrivain, principalement poète, publie des essais autour de l'an 1930 sur le « Moi » et la médecine dont le style aussi ambigu que caustique sème le trouble dans la pensée médicale, et la confronte à ses propres contradictions.

1. La médecine à l'école rhétorique (Adolf Koelsch, Carl Ludwig Schleich)

Le biologiste Adolf Koelsch et le médecin Carl Ludwig Schleich sont des collaborateurs récurrents dans les colonnes de la *Neue Rundschau* et rompus à la publication d'ouvrages de vulgarisation scientifique. Bien que leur identité, savoir et autorité reposent, pour l'essentiel, sur leur profession scientifique (Schleich est considéré comme l'inventeur de l'anesthésie locale), l'un et l'autre expriment la conviction que, dans le fond, les sciences n'apportent qu'une connaissance incomplète de la vie. Dans *Das Lebensgefühl*⁴ [Le sentiment de la vie] et *Die Physiologie des Ichs*⁵ [Physiologie du moi], l'un et l'autre trouvent dans le « Moi »

⁴ Adolf Koelsch, « Das Lebensgefühl », *Neue Rundschau*, n°11, 1918, 1440-1454.

⁵ Carl Ludwig Schleich, « Die Physiologie des Ichs », *Neue Rundschau*, n°5 1920, 591-623.

l'occasion d'élever les connaissances médicales vers une véritable philosophie de la vie, et c'est dans la rhétorique qu'ils puisent les ressources pour y parvenir.

Le besoin de connaître et de comprendre ce « Moi » si opaque se ferait jour chez l'individu dans ses moments les plus critiques, à l'instant même où on le lui déroberait, par exemple lorsque le sujet tombe malade ou perd conscience. Lorsqu'on revient de cette rupture :

On se sent à nouveau, on respire, on voit la lumière, on est certain de sa vie, de sa présence, de son corps, de son moi. Or, bien qu'il semble que rien de particulier ne se soit produit, ce qui vient de passer et de saisir quelque chose d'indéterminé en nous, on le sait, c'était la mort. Dès lors, il n'y a plus de repos. Le **rumeur** au fond de l'âme devient une affaire importante, qui vous poursuit jusque dans vos rêves, on commence à réfléchir et à rechercher ce que c'était, avec quoi de familier on pourrait le comparer et comment cela se produit.

Man fühlt sich wieder, man atmet, sieht Licht, man ist sich seiner sicher als Leben, als Dasein, als Körper, als Ich. Doch ob es auch nichts scheint gewesen zu sein, was da vorüberzog und nach etwas Unbestimmten in uns gegriffen hat, so weiß man doch, es war der Tod. Von Stund an gibt's keine Ruhe mehr. Das **Rauschen** im Seelengrund ist eine wichtige Sache geworden, die einem bis in die Grübeleien der Träume verfolgt, man beginnt zu denken und zu forschen, was es wohl seinem Wesen nach sei, womit Bekanntem es sich vergleichen lasse und wie es zustande kommt. (Koelsch, 1441, nous soulignons)

Et cette interrogation est universelle :

Que l'on regarde le million d'ouvriers, (...) la jeunesse, qui seront nos héritiers, que l'on écoute bien toutes les classes sociales, des princes jusqu'aux paysans, les questions sur les choses dernières qu'ils posent **aux médecins** en temps de misère, les blessés, les souffrants, tous ceux qui se trouvent au seuil de cette énigme (...) – que veulent-ils savoir ? Toujours la même chose : qu'est-ce que le moi et en quoi consiste-t-il ?

Man sehe sich die Millionen Arbeiter, (...) an, man beobachte gut die Jugend, die unsre Erben werden müssen, man höre gut zu in allen Kreisen, vom Fürstentum hinab bis in die Bauernstube, was sie **die Ärzte** letzten Sinnes fragen in Stunden der Not, die Verwundeten, die Leidenden, alle die vor dieser Rätselschwelle stehen (...) was wollen sie wissen? Immer dasselbe: Wie oder Was ist mein Ich? (Schleich, 592, nous soulignons)

La question du « Moi » est inaugurée dans le discours avec une solennité qu'il faut associer à une dramatisation dans l'énonciation, procédé récurrent de la part de nos auteurs scientifiques pour capter le lectorat en situant leurs essais dans un questionnement existentiel, dont aucune discipline n'a le monopole ; la *captatio benevolentiae* se veut universelle. Justement parce que le « Moi » et le « sentiment de la vie » relèvent de l'énigme, l'intelligence éprouve le besoin de les saisir, quitte

à leur faire violence et ainsi faire obstacle à un processus de connaissance digne de ce nom :

Cette violence de ma faim à exiger du sensible, ce besoin douloureux et implacable de **modeler ce qui n'a pas de forme**, le sentiment de la vie y est exposé aussi, et ainsi, ce dernier subit un processus de substantialisation et de réification, que notre entendement encourage par tous les moyens.

Dieser Gewaltforderung meines Hungers nach Anschaulichkeit, diesem zehrend und unerbittlichen Bedürfnis, **Wesenloses zu gestalten**, ist auch das Lebensgefühl unterworfen, und so macht es in der Folge einen Prozeß von Verdinglichung und Substantialisierung durch, den unser Verstand mit allen Mitteln befördert. (Koelsch, 1447, nous soulignons)

Si le « Moi » est une énigme existentielle et qu'il est difficile pour notre entendement de le concevoir autrement que sous sa forme sensible ou empirique, il convient d'appréhender ce « Moi » d'une manière différente. Le processus de connaissance fait ainsi l'objet d'une dramatisation à son tour. Cette connaissance ne doit pas seulement être juste au sens scientifique du terme (en termes d'exactitude, en passant par le protocole expérimental) mais aussi d'un point de vue humain, et s'élever à la hauteur des interrogations premières et dernières de l'homme. Comment nos auteurs parviennent-ils à cette juste connaissance du « Moi » ? À travers un discours marqué par la rhétorique, où, en filigrane, dialoguent les références scientifiques, philosophiques et le travail de la langue. S'il s'agit d'assurer ainsi, d'une part, la transmission pédagogique de leur pensée, nous montrerons d'autre part que cette augmentation rhétorique du savoir scientifique fait également écho au projet vitaliste de nos auteurs, celui d'articuler la connaissance partielle du vivant à une compréhension globale de la vie.

Dans cette perspective, le médecin Schleich prétend donner une assise physiologique objective aux vagues concepts de la philosophie idéaliste, discrédités par leur usage contradictoire. Il est plus vraisemblable que c'est l'inverse qui se produit ; ce sont ces concepts-là qui arraisonnent les savoirs des sciences. Quoi qu'il en soit, Schleich greffe l'âme, l'esprit et surtout le « Moi » sur le corps. Pour lui, le « Moi » est une zone indéfinie à l'intersection de deux infinis : le corps et le monde extérieur. Le « Moi » ne saurait cependant pas être confondu avec le cerveau, même s'il est aussi un intermédiaire, un « instrument d'orientation » (*Orientierungsapparat*, 602), qui officie comme médiateur entre les stimuli physico-chimiques du monde sensible et les stimuli internes de l'organisme, puisque le « Moi » préserverait son identité même à la suite d'importantes lésions cérébrales. Koelsch et Schleich s'appuient pour cela sur des cas cliniques observés pendant la Première Guerre mondiale. Il est à noter que ces cas extrêmes voire exceptionnels sont sollicités comme preuves de leurs hypothèses ; Koelsch évoque le cas d'un ouvrier accidenté qui a perdu l'usage de tous ses sens, à l'exception

d'une faible part de sa vue et de son audition, afin de prouver que « le sentiment de la vie » ne saurait dépendre d'un rapport au monde extérieur, mais émanerait bel et bien d'un mouvement intérieur, rejoignant ainsi les courants de pensée vitalistes de Dilthey à Bergson.

Pris dans une nébuleuse, le « Moi » ne se laisse ni situer, ni représenter, ni identifier. En revanche, le cerveau et l'organisme font l'objet d'une abondance de métaphores et de comparaisons. Ainsi, écrit Schleich, si le cerveau est un réseau immense de ganglions nerveux traversé d'impulsions électriques, il est un « ciel étoilé » (*Sternenhimmel*, 604), où les astres brillent et se meuvent ; plus à portée de nous, le cerveau est un « nuage chargé d'électricité » (*Elektrizitätsschwangere Wolke*, 605), prêt à envoyer ses foudres à travers le système nerveux ; le cerveau fonctionne comme un « orgue » (*Orgel*, 609) à trois registres (penser, parler, agir), que la volonté (*Wille*) du « moi », tel un flux électrique, active et oriente à sa guise.

Ces images reconduisent la traditionnelle conception humaniste du microcosme du sujet comme reflet du macrocosme. Mais le « Moi » est aussi cause et effet d'autres instances, comme de la circulation sanguine ou encore des hormones, sécrétées par les glandes endocrines. La preuve en serait que le dysfonctionnement des glandes endocrines détruit de manière bien plus visible et radicale le sujet (613). Ces glandes sont les « brasseries à jus » (*Saftbrauereien*, 614) responsables de l'« harmonie » physiologique. À ce titre, elles exercent un rôle bien plus déterminant que le cerveau dans la constitution du « Moi » :

Il est effrayant de penser que des jus font de moi ou bien un Méphistophélès ou un Luther, mais c'est la vérité : mon Moi est la somme des différences de la totalité des effets des stimuli extérieurs et des stimuli intérieurs des sécrétions internes. C'est là que les pulsions recouvrent de leur écume les rochers de la raison !

Es ist erschreckend, zu denken, daß Säfte mich zum Mephistopheles oder zu einem Luther machen können, aber es ist die Wahrheit: mein Ich ist die Differentialsumme von Außenwirkung aller Reize und von Innenwirkung der inneren Sekretion. Hier schäumen die Triebe gegen die Felsen der Vernunft! (616)

On pourrait envisager tout ce réseau d'images et d'exemples comme de simples instruments pédagogiques qui ne manquent ni d'efficacité ni d'éloquence, et qui sanctionnent ainsi parfaitement le passage de la médecine par la rhétorique. Néanmoins, nous postulons que ces images ont une valeur par elles-mêmes ; elles viennent attester ce que cet essai vise à démontrer à force d'arguments, à savoir : le « Moi » est la porte ouverte sur une réalité spirituelle et créatrice que la vision du monde matérialiste et mécaniste ne parvient pas à restituer. Les réflexions-digressions sur le langage appuient cette hypothèse, dans le sens où, sous couvert d'évoquer une généralité, l'essai parle de lui-même : « La langue est naissance et action. Les mots sont des symboles pour les processus physiologiques et cérébraux correspondants. » (*Sprache ist Geburt und Tat. Worte sind Symbole für den*

entsprechenden physiologischen Gehirnvorgang. 606). Ou encore: « Moi ! La langue n'est toujours que l'essai d'apprendre à quelqu'un d'autre ce que l'on croit avoir compris des processus de la vie intérieure et extérieure. » („Ich! Sprache ist immer nur der Versuch, einem anderen klarzumachen, was er glaubt, von den Vorgängen des inneren oder äußeren Lebens begriffen zu haben.“ 608)

En somme, la maîtrise de la rhétorique par nos scientifiques et médecins sert autant à vulgariser les découvertes scientifiques les plus récentes qu'à les défendre et à les illustrer au sein d'une vision du monde vitaliste, qui n'est en vérité qu'une naturalisation des grands concepts issus de la tradition philosophique et métaphysique du siècle passé. Dès lors apparaissent des distorsions notables. Premièrement, ces essais puisent dans la rhétorique classique des formes et des figures discursives non seulement pour rendre le lectorat sensible au savoir médical contemporain, mais également afin de lui renvoyer un discours dans lequel une certaine bourgeoisie cultivée peut se reconnaître, mettant en relief une culture commune et, *in fine*, un système philosophique et axiologique susceptible de la satisfaire. Deuxièmement, l'on voit idéalisme et rhétorique donner sens aux sciences modernes ; l'anachronisme manifeste de ce procédé laisse songeur quant à son efficacité pour revivifier un humanisme en crise. Est-ce qu'à travers l'expertise de l'écrivain-médecin Alfred Döblin, dont l'écriture moderniste voire avant-gardiste rejette aussi bien l'idéalisme que la rhétorique, nous voyons naître une pensée plus en prise avec son temps ?

II. La médecine saisie dans un discours hybride : écritures et actions du « Moi » chez Alfred Döblin

Avec plus de 27 contributions de nature diverses pendant l'Entre-deux-guerres, le médecin-écrivain Alfred Döblin est une des plumes les plus importantes de la *Neue Rundschau*. Dans le cadre de notre étude, nous avons sélectionné 7 essais qui font la part belle au dialogue entre littérature, médecine, sciences naturelles et sciences humaines, et dont nous tâcherons de proposer une synthèse dans la continuité des réflexions que nous avons engagées. Ces pièces peuvent être considérées comme le laboratoire de l'ample essai que Döblin publie en avril 1933, *Unser Dasein*, peu avant son exil, et qui fut brûlé lors des autodafés nazis.

Pour introduire cette synthèse, nous renvoyons aux analyses de Christine Maillard dans *Littérature et théorie de la connaissance*⁶, qui évoque des caractéristiques

⁶ Christine Maillard, « Critique de la science et théorie de la connaissance dans les “écrits philosophiques” d'Alfred Döblin: Das Ich über Der Natur (1927) et Unser Dasein (1933) », in

saillantes des essais de Döblin qui concordent avec ceux que nous étudions. Médecin de formation, Döblin exprime très tôt ses réserves vis-à-vis de la prétention des sciences à détenir le monopole de la connaissance, de surcroît par une approche mécaniste. Il serait alors proche des auteurs que nous venons de commenter, si sa manière d'écrire n'était radicalement différente. Ses essais mélangent des « passages narratifs et lyriques, style de reportage, éléments de type autobiographique et discours sur les divers domaines de la connaissance dans les sciences de la nature et de l'homme. » (Maillard, 125-126). De plus, pour Döblin, la littérature a également accès à la connaissance, ou plutôt, elle est capable de la produire, et cette connaissance rend compte de la « Nature ». Dans ses essais dialoguent « les savoirs médico-philosophiques de la tradition paracelsienne, le monisme (Haeckel) et ses précurseurs (Fechner, Lotze), mais aussi les pensées orientales, bouddhiste plus particulièrement, sans oublier le débat avec la tradition philosophique européenne, de Kant à Nietzsche, et avec les sciences contemporaines, dont il suit l'évolution » (127). Le plasticité et l'ouverture de cette écriture permet à Döblin d'exprimer un humanisme profondément personnel et hybride.

Dans l'essai *Der Geist des naturalistischen Zeitalters*⁷ [L'esprit de l'époque naturaliste], époque naturaliste qu'il identifie avec ce que nous appellerions la modernité de la révolution industrielle, Döblin dénonce l'humanisme traditionnel comme étant incapable de prendre la mesure de l'époque contemporaine : « Les œillères les plus répandues, que le cerveau occidental reçoit aujourd'hui en partage, c'est l'éducation scolaire humaniste et scolastique. Peu de ceux qui en ont joui parviennent à s'en départir. Platon, Sophocle, le Classicisme sont des maux chroniques auxquels le salvarsan n'apporte aucun remède. » („Zur Zeit ist die stärkste Scheuklappe, die ein westlicher Kopf mitbekommt, die scholastisch-humanistische Schulbildung. Die wenigsten, die davon genossen haben, finden sich mehr heraus. Plato, Sophokles, die Klassizität sind chronische Übel, die kein Salvarsan heilt.“, 1276) Par la mention du salvarsan, médicament mis au point en 1909 dans la lutte contre la syphilis, Döblin ridiculise la « grande » culture humaniste et traditionnelle comme une maladie vénérienne voire une épidémie qui ne cesse de se transmettre depuis des siècles contre laquelle même la médecine et la chimie contemporaines sont impuissantes. Les bousclements socio-politiques et les inventions scientifique du début de ce siècle exigent un renversement de

Littérature et Théorie de la Connaissance, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2004, p.125-140.

⁷ Alfred Döblin, « Der Geist des naturalistischen Zeitalters », *Neue Rundschau*, n° 12, 1924, p.1275-1293.

perspective. Loin d'exalter « l'époque naturaliste » et la perte des repères traditionnels qu'elle entraîne, Döblin appelle de ses vœux une pensée et une culture qui lui instilleraient du sens, et déplore le défaut d'esprit (*Geist*, terme ambigu s'il en est) qu'elle manifeste : « La barbarie de cette époque a une double origine : l'inadéquation entre l'intellect et la pratique, et le manque d'esprit de la jeune pulsion technique même. » („Die Barbarei dieser Periode hat einen doppelten Ursprung: aus der Inkongruenz von Geistigkeit und Praxis, dann aus der Ungeistigkeit des jungen technischen Triebes selbst.“, 1291)

Ainsi, Döblin pose un diagnostic sur son époque avant d'entreprendre son discours sur le « Moi ». Dans le contexte d'une modernité dont on discerne mal les contours et les répercussions, la question du « Moi » se pose autrement qu'autrefois. Traversé par des instincts et des pulsions (qui relèvent de l'étude physiologique et de la psychanalyse), bombardé par les médias de vaines actualités du monde, englouti par les foules urbaines et l'activité effrénée du capitalisme, quelle place peut-on encore accorder au « Moi » ? Certes, les sciences mettent en relief les causes (*Ursache*) qui régissent le monde et le corps, mais l'homme moderne recherche les causes premières (*Urursache*) de sa présence au monde : « Car les règles et lois physico-chimiques sont aussi extérieures, lointaines et étrangères qu'un cachet que l'on prend contre les maux de tête » („denn physikalisch-chemische Regeln und Gesetze sind an sich so äußerlich und weither und fremd wie eine Tablette, die man gegen Kopfschmerz einnimmt“⁸). Étrangeté fondamentale à soi-même que le lecteur éprouve bien face à l'accumulation (non exhaustive) de la connaissance médicale :

Où suis-je dans ce désordre désertique d'organes, d'yeux, d'oreilles, nez, bouche, méandres cérébraux, cellule du foie, pancréas, entre épidermoïdes, épithélium respiratoire, cornée, rétine, trompe auditive, entre sucres gastriques et alcaloïdes intestinaux, glycémie, os, musculature lisse et zébrée, entre artères, veines et vaisseaux capillaires, entre espaces lymphatiques et ganglions lymphatiques, à température variable de la peau, sous la peau, dans le sang, pendant le processus de combustion des organes ? Où est-ce que je me possède ? Où suis-je – « Moi-même » ?

Wo stecke ich in diesem wüsten Durcheinander von Organen, von Augen, Ohren, Nase, Mund, Gehirnwindungen, Leberzellen, Bauchspeicheldrüse, zwischen Plattenepithel, Flimmerepithel, Hornhaut, Netzhaut, Ohrtrumpete, zwischen Magensäure und Darmalkalien, Blutzucker, Knochenkalk, glatter und gestreifter Muskulatur, zwischen Arterien, Venen und Haargefäßen, zwischen Lymphräumen und Lymphdrüsen, bei wechselnder Temperatur an der Haut, unter der Haut, im Blut,

⁸ Alfred Döblin, « Vom Ich und vom Ursinn », *Neue Rundschau*, n° 5, 1927, p.293. [Le moi et le sens originel]

bei den Verbrennungsprozessen in den Organen ? Wo habe ich mich da ? Worin bin ich da —,ich“?⁹

C'est donc avec un recul critique par rapport à sa profession de médecin et avec un certain humour que Döblin engage la recherche du « Moi » perdu. Un « Moi » au-dessus de ses déterminations physiologiques et sociales est-il concevable ? Cette question préside à l'écrit que nous venons de citer, *Die Ichsuche* (1932), où, dans une perspective subjective, Döblin évoque les possibilités de réponse, ponctuée par des passages de prose poétique, qui, en répétant et reformulant la question initiale, scandent cette recherche qui semble vouée à l'échec ; le texte aboutit sur une aporie : « Comment cela peut-il être vrai en même temps : le Moi est un extrait du monde, le Moi est objet de cet extrait du monde ? » („Wie kann aber nebeneinander wahr sein : Ich Weltausschnitt, und Ich Gegenstand in diesem Weltausschnitt ?“, 229) Döblin relève d'une part la dispersion du « Moi » à l'infini et de l'autre ce paradoxe. *In extremis*, l'auteur se refuse à proposer une synthèse de cette dialectique, et propose de conserver cette infinie contradiction entre identité et différence comme un mystère, un secret (*Geheimnis*). Si Döblin tient donc malgré tout à préserver le « Moi », c'est qu'au cœur des préoccupations scientifico-littéraires se trouve la question de la liberté et de l'action, notamment politique. L'essai *Die große Natur und das größere Ich*¹⁰ [La grande Nature et le plus grand Moi] s'achève par un récit fictionnel qui vaut comme cas clinique. Un citoyen avec des talents moyens, brutalisé par son père pendant son enfance, heureux en mariage, se suicide à la suite de l'échec de son entreprise pendant la crise économique de 1927. À l'instinct de vie et de survie qui voit la préservation de l'organisme comme une fin en soi, la société capitaliste superpose une seconde nature, un autre instinct de survie, qui corrompt la nature première, et ravale l'organisme au rang de simple moyen. L'échec auquel la société renvoie cet homme lui fait miroiter le suicide comme une solution, comme une fin, et à cette fin, il va à l'encontre de l'instinct premier de préservation de soi. Qu'est-ce que Döblin tire de cette fable qui ne manque pas de vraisemblance ? Dans une analyse psychologique et physiologique, il montre que même si le « Moi » possède par nature une marge de liberté, c'est pour l'essentiel la société, le milieu, qui l'en prive, en lui imposant des instincts secondaires, des « pulsions du milieu » (*Milieutriebe*) : « Ils ont quelque chose de la prolifération rapide du cancer, d'étranger au corps, un tissu qui détruit et phagocyte. » („Sie haben etwas von einer rapid wachsenden Krebswucherung, ein körperfremdes, zerstörendes, aufsaugendes Gewebe.“ 177) Sans emphase, à travers une comparaison peu accentuée, Döblin suggère une corrélation entre

⁹ Alfred Döblin, « Die Ichsuche », *Neue Rundschau*, n° 2, 1932, p.220. [La recherche du moi]

¹⁰ Alfred Döblin, « Die große Natur und das größere Ich », *Neue Rundschau*, n° 2, 1927, p.161-181.

l'environnement (entendu au sens large) et la genèse de pathologies graves, champ d'investigation que la médecine a, depuis le début du XX^{ème} siècle, continué d'approfondir. À la lumière de ces extraits, nous comprenons qu'en conjuguant des approches variées, Döblin met à l'épreuve dans l'essai des formes d'écriture qui semblaient s'exclure. En vertu de cette hybridité même, l'auteur espère que ces écrits seront capables de circonscrire l'épaisseur et la complexité de toute connaissance digne de ce nom.

En somme, désireux de donner un sens à l'ensemble de la vie moderne, dans son inquiétude et sa dispersion, le dialogue qui sous-tend les essais de Döblin envisage la médecine comme interlocuteur au même titre que d'autres disciplines. Néanmoins, c'est une vision critique de la médecine qui est à l'origine de cette perception singulière du « Moi » aux abois, que les médecins vitalistes que nous avons étudiés s'empressent de sauver en l'intégrant – tant bien que mal – aux sciences naturelles. *In fine*, Döblin sauve aussi ce « Moi », mais pour des raisons toutes différentes ; même s'il s'agit d'un mystère insoluble et que les sciences ont coutume de rejeter ce type d'affaires, le « moi » est nécessaire dans une perspective politique, colorée de marxisme en l'occurrence, comme le révèle le titre de son essai de 1931 : *Nochmal : Wissen und verändern*¹¹ [Bis : le savoir et le changement]. En ce sens, Döblin exprime, à la lumière de la littérature et des sciences, un humanisme hybride et critique par défaut, une sorte d'humanisme en suspens. Mais s'il s'agit là d'une idée labile, que ni la science ni la médecine ne parviennent à consolider, pire, qu'elles fragilisent, qu'advient-il du « Moi » ?

III. La littérature sème le trouble dans la médecine (Gottfried Benn)

Quel que soit l'angle sous lequel on l'aborde, il ne fait aucun doute que la question du « Moi » intéresse le poète-médecin expressionniste Gottfried Benn au premier plan. Dans la continuité de Döblin, les trois essais que nous souhaitons aborder dans ce dernier temps sont aussi sous le signe du contraste et de l'hybridité, mais on y perçoit une structure récurrente : à la clarté argumentative et aux renvois savants dans un premier mouvement succède une déflagration verbale, où prédomine le style nominal, aussi déconcertant que jubilatoire, où le terme de scepticisme serait un euphémisme ; il s'agit bien plutôt d'une condamnation sans appel du monde moderne et de ses cadres épistémologiques. Ce clair-obscur discursif se double d'une profonde ambiguïté en termes d'énonciation ; qui prend en charge ce qui est dit ? Le lecteur de ces essais ne peut se défendre d'un trouble quant aux conclusions qu'il faut en tirer, multipliant les interrogations plutôt que de les résoudre.

¹¹ Alfred Döblin, « Nochmal: Wissen und verändern », *Neue Rundschau*, n° 8, 1931, p.181-201.

Dans *Goethe und die Naturwissenschaften*¹² [Goethe et les sciences naturelles], Benn propose un portrait de la figure emblématique de l'Allemagne qu'est Goethe sous les traits du scientifique qu'il était, et dont la méthode n'a pas résisté à l'évolution des sciences, ce que son opposition à Newton symbolise clairement. Mais Benn, comme Döblin dans *Blick auf die Naturwissenschaften*¹³ [Regards sur les sciences naturelles], déclare combien il est regrettable que cette connaissance scientifique soit au service d'une époque capitaliste sans âme, dominée par l'industrie et l'utilitarisme. Benn conclut :

Le physicalisme triompha, Newton Imperator, Darwin Rex, et la cérébralisation progressive, concept avec lequel l'anthropologie consigne le destin de l'humanité, (...) désormais elle s'empara de la chaîne infinie de l'être et exalta le progrès, fit du devenir une exponentiation intellectualiste, abaissa et décima l'être et la genèse – l'intégrale certaine du nihilisme.

Der Physikalismus siegte, Newton Imperator, Darwin Rex, und die progressive Zerebralisation, unter welchem Begriff die Anthropologie das Menschheitsschicksal verzeichnet (...) nun rührte sie an des Daseins unendlicher Kette und trug den Fortschritt vor, die intellektualistische Potenzierung des Werdens, die degradative Dezimierung der Genesis und des Seins- das bestimmte Integral des Nihilismus. (488)

Les sciences auraient échoué à donner du sens et de la valeur au monde. Loin d'avoir accompagné l'humanisme, elles auraient fait le lit du nihilisme. Au crépuscule de la République de Weimar, Benn excelle dans le registre polémique. Mais ces fulminations, redisons-le, sont précédées d'un examen sobre et rationnel des dernières découvertes scientifiques, permettant à l'auteur de conserver aussi bien le prestige que l'autorité de sa double identité de poète et de médecin. La « cérébralisation progressive » (concept forgé par le neurologue Constantin von Economo) est déterminante dans son essai de 1930, *Der Aufbau der Persönlichkeit. Grundriß einer Geologie des Ichs*¹⁴ [La construction de la personnalité. Fondements d'une géologie du moi]. Benn ouvre cet essai par l'évocation des ressources scientifiques diverses qui président à sa réflexion, tout en proposant un bref historique des approches scientifiques du « Moi » depuis le milieu du XIXème siècle. Il y déclare également que ce sont bel et bien les sciences qui sont plus aptes à élucider le mystère du « Moi » que la littérature. Benn inscrit la question du « Moi » dans une perspective évolutionniste et donc d'héritage génétique. De plus, il partage le constat de Koelsch et de Schleich sur les trois composantes

¹² Gottfried Benn, « Goethe und die Naturwissenschaften », *Neue Rundschau*, n° 4, 1932, p.463-490.

¹³ Alfred Döblin, « Blick auf die Naturwissenschaften », *Neue Rundschau*, n°12, 1923, p.1132-1138.

¹⁴ Gottfried Benn, « Der Aufbau der Persönlichkeit. Grundriß einer Geologie des Ichs », *Neue Rundschau*, n° 11, 1930, p. 693-705.

physiologiques du « Moi » : le cerveau, le système nerveux et les glandes endocrines. Il mentionne d'ailleurs l'ouvrage d'un anglais du nom de Berman, qui a écrit une biographie de Napoléon en expliquant son caractère à travers l'activité de ses différentes glandes endocrines.

Mais son regard se focalise principalement sur le cerveau. Celui-ci se diviserait en deux parties : d'un côté, le tronc cérébral (*Hirnstamm*), que l'homme partage avec les animaux, et qui existe depuis l'aube de l'espèce humaine, où se joue un rapport immédiat au monde avec les instincts, la sensibilité, les affects, la motricité. De l'autre, le cortex cérébral ou écorce cérébrale (*Großhirnrinde*), plus tardif dans son apparition, responsable de la pensée rationnelle, de la mémoire, de l'association cognitive. Benn affirme à travers la thèse de la « cérébralisation progressive » que cette seconde région cérébrale s'est le plus étendue depuis les deux derniers siècles, et que cette écorce cérébrale filtre de plus en plus sévèrement les influx du tronc cérébral. S'il y a donc lieu de parler de « géologie du moi », c'est que le « Moi » et le corps se composent d'une couche primitive, sauvage mais créatrice, de moins en moins accessible, et d'une couche rationnelle, construite, régulatrice, qui enfouit la première. Nous devinons que, dans la logique paradoxale de Benn, cette couche tardive et prédominante du cerveau est à l'origine du manque de sens, d'esprit et de valeur qui caractériserait son époque. Ainsi, pour comprendre véritablement le « Moi », il faudrait accéder à ses sédiments archaïques, qui se révéleraient dans les rêves, dans les mythes, dans les pulsions dionysiaques. Des pathologies comme la schizophrénie (qui signifie étymologiquement le « fractionnement de l'esprit ») ouvriraient une brèche entre ces deux parties cérébrales, et exposeraient l'originelle condition humaine. En somme, le pathologique, l'anomalie et le délire deviennent des phénomènes-clefs non seulement pour comprendre le « Moi », mais aussi pour formuler un art poétique pour ainsi dire naturalisé. Benn, en tant que poète-médecin, crée avec la « géologie du moi » un concept à mi-chemin entre la science et la littérature, soit un concept véritablement poétique pour éclairer ce « Moi » mystérieux. Comme chez Döblin, on passe d'un dialogue entre littérature et médecine à leur enchevêtrement dans l'écriture, mais Benn le conduit plus volontiers dans des zones troubles où se font entendre les sirènes de l'irrationnel.

C'est précisément le thème du dernier essai que nous commenterons : *Irrationalismus und moderne Medizin*¹⁵ [Irrationalisme et médecine moderne], qui démontre d'une manière étonnante la possible collusion entre ces deux domaines. Il commence par cette remarque ironique : « Un médecin, qui pratiquerait aujourd'hui en Allemagne et trouverait à côté de son activité quotidienne le temps

¹⁵ Gottfried Benn, « Irrationalismus und moderne Medizin », *Neue Rundschau*, n°12, 1931, p. 811-819.

de lire la littérature scientifique sur la biologie, tombant sur le livre d'Erwin Liek, *Le miracle dans la thérapeutique ...* » („Ein Arzt, der heute in Deutschland praktizierte und neben seiner täglichen Arbeit Zeit fände, die wissenschaftliche biologische Literatur zu lesen, dabei auf das Buch von Erwin Liek stieße: „Das Wunder in der Heilkunde ...“, 811) Le dermatologue Benn met ici le doigt sur un écart croissant entre la recherche et la pratique qui frappe les conditions dans lesquelles les médecins exercent leur profession. À côté de Liek, Benn renvoie à des autorités plus vagues, avant de poursuivre : « ... pourrait, à la faveur des développements suivants, dont le point de départ est quelque chose d'aussi banal que le traitement des verrues, connaître une crise, qui constituerait une sérieuse menace de sa personnalité. » („... Könnte durch die im folgenden entwickelten Gedankengänge, deren Ausgangspunkt etwas so Banales wie die Behandlung von Warzen ist, in eine Krise geführt werden, die eine ernstliche Gefährdung seiner Persönlichkeit bedeutete“, 812) Benn représente cette crise annoncée par le truchement d'un récit fictionnel, où ce médecin sera incarné par un certain « Rönne », personnage schizophrène issu des nouvelles publiées en 1916 sous le titre *Gehirne* [Cerveaux]. Désireux d'appliquer les préceptes sur le traitement des verrues lus dans ledit ouvrage, Rönne parvient, dans le cadre de cette fiction, à guérir ses patients par suggestion. Il en tire un bilan déconcertant :

Si ces verrues disparaissent en les enduisant de substances indifférentes et en les accompagnant de mots ; si, au Japon, on dessine le signe d'une colombe sur une verrue, parce que le mot « Mame » signifie autant verrues que pois, et que la colombe mange les pois : et que les verrues disparaissent, alors le mot devient chair, le sang devient eau, et il ne reste qu'un pas à faire pour se placer devant le contenu d'un cercueil et dire : Lève-toi et va – [...]. Le corps est manifestement quelque chose de fuyant, et non pas de la bourbe chimico-physique du XIXème siècle avec les paragraphes du positivisme sur le visage, mais rien d'autre qu'un principe intérieur, qui, lorsqu'on le touche, se meut tout entier.

Wenn meine Warzen durch Bestreichen mit ganz indifferenten Mitteln unter Wortbegleitung verschwinden ; wenn man in Japan auf die Warze das Zeichen der Taube malt, weil das Wort „Mame“ sowohl Warze wie Erbse bedeutet und die Taube die Erbse frißt: und die Warzen verschwinden, so wird hier das Wort zu Fleisch, so das wird das Blut zu Wasser, dann ist es nur ein Schritt, an Sarginhalt zu treten und zu sagen: Stehe auf und wandele – [...] Der Körper ist offenbar etwas Flüchtiges, nicht der chemisch-physikalische Morast des neunzehnten Jahrhunderts mit den Absätzen des Positivismus im Gesicht, sondern er ist nichts wie ein inneres Prinzip, und wenn man daran rührt, bewegt sich alles. (814-815)

Ainsi, s'il fallait accorder aux médecines alternatives et à toutes sortes de mouvements occultes ne serait-ce qu'un peu de crédit, dans la mesure où ils renouent avec une pensée archaïque, comme la parole performative, et d'autres pratiques marquées par le sceau de l'irrationnel, qu'advient-il de l'édifice de la médecine moderne et industrialisée, dont les retombées thérapeutiques se font

encore attendre ? Elle finirait par se les approprier dans une logique marchande, et c'est cette hypothèse qu'il faut redouter par-dessus tout :

Si [l'industrie] maintenant s'enhardissait à intégrer l'irrationnel, le vague, le **fonds créateur** dans son nouveau business de thérapie constitutive, **dépourvue de sens et de but** – alors quittons ce milieu (...) il deviendrait musculairement impossible à Rönne d'appuyer ce type humain par charité, impossible aussi de consacrer ses pensées, son travail à la restauration de l'**idylle des glandes** individuelles de l'homme blanc.

Wenn [die Industrie] jetzt dazu übergang, das Irrationale, das Vage, den **schöpferischen Grund** auch nur als neues Geschäft einzustellen in ihre **sinn- und ziellose** Aufbautherapie – dann fort aus diesem Milieu (...) es wäre [Rönne] muskulär unmöglich geworden, den ihn umgebenden menschlichen Typ karitativ zu stützen, unmöglich, seine Gedanken, seine Arbeit dem individuellen **Drüsenidyll** des Weißen restaurativ zuzuwenden. (819, nous soulignons)

Cette fiction mise en place par Benn, qui va jusqu'au bout d'une hypothèse troublante, et qui consacrerait aussi bien la dissolution de la médecine scientifique que du « fonds créateur » irrationnel, premier, faut-il la considérer comme le reflet de l'évolution de sa pensée ? Il est vrai qu'il existe aujourd'hui un véritable marché de thérapeutique alternative basé sur des remèdes non-scientifiques, comme un retentissement dans le monde contemporain de ce qu'entrevoyait Benn. Cependant, ce qui intéresse avant tout le poète-médecin, c'est l'effet de ses écrits sur le lecteur ; inquiéter la vision rationaliste du monde, et porter atteinte à la confiance que certains de ses contemporains, patients et médecins, pourraient vouer à la médecine moderne, encore trop imparfaite. L'énonciation dans ces essais est bien trop instable pour attribuer ces propos à l'authentique pensée de Benn, qui, par ailleurs, ne nie pas l'importance des sciences et de la médecine dans la formation de sa personnalité et de son œuvre. Il conviendrait alors de réfléchir à la pertinence de cette remarque du critique Wolfgang Zangemeister :

Il est vraisemblable que ce dermatologue très occupé soit parti d'un phénomène littéralement aussi superficiel qu'une verrue **non pas pour se perdre** dans la mystique thérapeutique des médecines parallèles, mais afin de refléter les deux camps pour ainsi dire par le **prisme de l'ironie**.

[Es] liegt für einen vielbeschäftigten Hautarzt nahe, von einer im Sinne des Wortes so oberflächlichen Erscheinung wie einer Warze auszugehen, um sich dann in der Heilungs-Mystik der Paramedizin **nicht zu verlieren**, sondern beide Seiten gewissermaßen **prismatisch ironisch** zu spiegeln.¹⁶

¹⁶ Will Müller-Jensen, Wolfgang Zangemeister, Jürgen Zippel (dir.), *Benns absolute Prosa und seine Deutung des „Phänotyps dieser Stunde“*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 1999, p.128, nous soulignons.

L'ironie de Benn, une fois relevée, ne se laisserait alors pas limiter à une figure ni à une fonction du langage, mais deviendrait le signe d'une confusion épistémologique et d'une crise plus vastes, celles de la modernité même, qui met à mal toute constitution d'un savoir qui ferait autorité, et plonge la médecine et le « Moi » défendus par les tenants d'un humanisme moderne dans les ténèbres de l'incertitude.

IV. Conclusion

Les colonnes de la *Neue Rundschau* pendant l'Entre-deux-guerres nous invitent à prendre le pouls d'une époque où le dialogue entre littérature et médecine apparaît comme une clef pour rendre vigueur à un humanisme dévitalisé. Le vivier d'intellectuels, de scientifiques, de médecins et d'artistes, ou de personnes qui conjuguent parfois deux de ces professions, accueilli par la *Neue Rundschau* semble être à la hauteur de cette tâche, de refléter les diverses manières d'habiter la modernité et ses crises. Le caractère littéraire des essais, qui cristallise le problème de la mise en forme de la pensée, nous renseigne sur la portée et la valeur de la réflexion. Reflétée dans ces discours, la médecine est interrogée sur ses fondements, sa vision de la vie et ses conditions d'exercice : peut-on, de sa connaissance du vivant et des techniques pour le préserver, déduire un humanisme ? Ce qui semble sûr, c'est que l'évidence d'un tel lien s'est estompée.

Les débats et les idées que nous avons mis en relief tout au long de cette étude nous semblent solidaires d'une caractéristique propre à l'histoire des idées en Allemagne au début du XX^{ème} siècle, à savoir la recherche d'une alternative entre deux extrêmes, d'une troisième voie entre science rationaliste et mystique, entre capitalisme et socialisme, entre progrès et réaction. Dilemme que nous voyons reflété notamment dans *La Montagne Magique* de Thomas Mann, paru en 1924, où le héros Hans Castorp peine à trancher entre le discours humaniste et démocrate de Settembrini et le mysticisme réactionnaire de Naphta¹⁷. Ce débat se double d'un dilemme épistémologique, à en croire Döblin :

Je crois bel et bien que les générations passées ont été plus attentives aux correspondances du monde que notre exacte, trop exacte science : néanmoins, le scepticisme, l'acuité et la prudence dans l'observation et le jugement qui ont désormais fait leur chemin ne sont pas méprisables pour autant.

Ich glaube wohl, daß frühere Generationen mehr auf Weltzusammenhänge geachtet haben als unsere der exakten, allzuexakten Wissenschaft; jedoch ist die inzwischen

¹⁷ Voir *infra* l'article de Lina Villate Torres.

durchgedrungene Skepsis, die Schärfe und Vorsicht in Beobachtung und Urteil auch nicht zu verachten.¹⁸

Nous pouvons supposer que ce débat a un caractère spécifiquement allemand dans la mesure où il est traversé par tout un lexique que l'on peine souvent à traduire : Erlebnis (Expérience, extase, vécu), Anschauung, Gestalt (Forme, créature), Geist (Esprit, spiritualité), Wesen (Être, créature, essence), Dasein (Présence, être-là), Schöpfung (Création, genèse), etc. On peut se demander si tout ce lexique, omniprésent dans la pensée scientifique et philosophique, n'a pas, en un sens, donné un tour tout à fait singulier au dialogue entre littérature et médecine en Allemagne. Nous espérons que les – imparfaites - propositions de traductions de notre étude favoriseront un autre regard sur cette pensée dont la diffusion était limitée à l'espace germanophone. La césure de cette effervescence intellectuelle et littéraire est de toute évidence l'an 1933, avec l'arrivée des nazis au pouvoir. La *Neue Rundschau* continue d'exister, mais avec des acteurs complètement différents. La chronique politique disparaît, et les derniers articles, qui évoquent la médecine, sont rédigés par un certain Herbert Fritsche, auteur ésotérique prônant les médecines alternatives, qui y publie en 1939 l'essai *Heilung durch Ordnung*¹⁹ [La guérison par l'ordre], dont le titre reflète bien le changement qui s'est répandu dans les esprits : on mesure le gouffre qui sépare cet essai qui articule guérison et autoritarisme, du livre de Zweig *Die Heilung durch den Geist* [La guérison par l'esprit], paru en 1931 chez Fischer, qui propose des portraits de Mesmer, Baker-Eddy et Freud, curieux et soucieux de préserver l'altérité et le recul critique.

Ouvrages cités

- Benn Gottfried, « Goethe und die Naturwissenschaften », *Neue Rundschau*, n° 4, 1932, p.463-490.
 Benn Gottfried, « Irrationalismus und moderne Medizin », *Neue Rundschau*, n°12, 1931, p.811-819.
 Benn Gottfried, « Der Aufbau der Persönlichkeit. Grundriß einer Geologie des Ichs », *Neue Rundschau*, n°11, 1930, p.693-705.
 Brahm Otto, « Zum Beginn », *Freie Bühne für modernes Leben*, n°1, 1890.
 Döblin Alfred, « Vom Ich und vom Ursinn », *Neue Rundschau*, n°5, 1927, p.283-30.
 Döblin Alfred, « Die große Natur und das größere Ich », *Neue Rundschau*, n°2, 1927, p.161-181.
 Döblin Alfred, « Der Geist des naturalistischen Zeitalters », *Neue Rundschau*, n° 12, 1924, p.1275-1293.
 Döblin Alfred, « Blick auf die Naturwissenschaften », *Neue Rundschau*, n° 12, 1923, p.1132-1138.
 Döblin Alfred, « Die Ichsuche », *Neue Rundschau*, n° 2, 1932, p.215-230.

¹⁸ Alfred Döblin, « Metapsychologie und Biologie », *Neue Rundschau*, n° 12, 1922, p.1228.

¹⁹ Herbert Fritsche, « Heilung durch Ordnung », *Neue Rundschau*, n°7, 1939, p.95-102.

- Döblin Alfred, « Nochmal: Wissen und verändern », *Neue Rundschau*, n° 8, 1931, p.181-200.
- Döblin Alfred, « Metapsychologie und Biologie », *Neue Rundschau*, n° 12, 1922, p.1222-1232.
- Fritsche Herbert, « Heilung durch Ordnung », *Neue Rundschau*, n°7, 1939, p.95-102.
- Koelsch Adolf, « Das Lebensgefühl », *Neue Rundschau*, n° 11, 1918, p.95-102.
- Maillard Christine, « Critique de la science et théorie de la connaissance dans les “écrits philosophiques” d’Alfred Döblin: Das Ich über der Natur (1927) et Unser Dasein (1933) » dans *Littérature et théorie de la connaissance*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2004, p. 125-140.
- Müller-Jensen Will, Zangmeister Wolfgang, Zippel Jürgen (dir.), *Benns absolute Prosa und seine Deutung des „Phänotyps dieser Stunde“*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 1999.
- Pfohlmann Oliver, Freie Bühne – Neue Rundschau (1890-bis Heute), in Anz, Thomas, Baasner, Rainer (dir.), *Literaturgeschichte: Geschichte, Theorie, Praxis*. En ligne: <http://cgi-host.uni-marburg.de/~omanz/forschung/modul.php> (consulté le 31 janvier 2017)
- Schleich Carl Ludwig, « Die Physiologie des Ichs », *Neue Rundschau*, n° 5, 1920, p.591-623.
- Viehöver Vera, Diskurse der Erneuerung nach dem Ersten Weltkrieg: Konstruktion kultureller Identität in der Zeitschrift Die Neue Rundschau, Tübingen/Basel, A. Francke, 2004.

L'Ère sanatoriale vue par Thomas Mann ou la médecine comme *Weltanschauung*

Lina Villate

Roland Barthes s'inspire de sa récente relecture de *La Montagne magique* (1924) pour déclarer, lors de sa *Leçon inaugurale au Collège de France* : « mon corps est historique » (45). Il fait le lien entre trois moments de l'histoire de la tuberculose : celui où se situe le roman (1907-1914), la période de sa tuberculose (1942) et enfin celle de sa leçon (1977). Barthes s'aperçoit que son expérience de la tuberculose, marquée par plusieurs séjours dans des institutions sanatoriales, ressemble à celle du héros de Thomas Mann et n'a plus rien à voir avec la période de sa leçon inaugurale, où la tuberculose est définitivement vaincue par la chimiothérapie (45). Avant la découverte de cette technique, la médecine antituberculeuse de l'Entre-deux-guerres se concentre, dans toute l'Europe, sur les sanatoriums, dont la thérapeutique repose sur l'hygiène, la bonne alimentation, le repos et, parfois, le recours aux techniques chirurgicales. Cette institution préfigure l'hôpital par sa modernité, tout en renouant avec l'ancienne tradition des léproseries et des asiles de pestiférés, par sa vocation à *isoler* autant qu'à *soigner* (Dessertine, 218).

Si, pour Barthes, la vie en sanatorium tient « de la peuplade, du couvent et du phalanstère » (*Œuvres*, 645), pour Mann elle tient aussi d'une « réclusion hygiénique¹ ». Lieu de séquestration, qui finit par se croire volontaire, le sanatorium favorise les échanges entre littérateurs et praticiens. En quoi la mise en récit du sanatorium résulte-t-elle, d'une part, de ces échanges, et, d'autre part, d'une réflexion sur la place de la littérature dans la pratique médicale d'avant la Deuxième Guerre mondiale ? Thomas Mann dresse le portrait impitoyable voire caricatural d'une pratique médicale davantage tournée vers le profit que vers la guérison des patients, ce qui lui vaut des critiques acerbes du milieu sanatorial. Pourtant, *La Montagne magique* résulte d'une collaboration avec divers professionnels de la santé, partageant avec le romancier tant leur savoir que leur savoir-faire. Le sanatorium de la fiction n'est-il pas alors le reflet d'une conception de la maladie

¹ Faisant preuve d'humour, Thomas Mann trouve l'expression „ *ein hygienische Zuchtbaus* “ pour décrire son séjour au sanatorium du docteur Maximilian Oskar Bircher-Benner à Zürich en 1909, en raison du strict règlement mis en place. (*Briefe I*, 417).

qui accorde de l'importance à la réflexion et au langage, dont le rôle dans le processus de guérison est réévalué.

I. Une erreur de diagnostic

L'existence de *La Montagne magique* serait-elle due, en grande partie, à une erreur médicale ? Du moins c'est la conclusion à laquelle arrive le pneumologue Christian Virchow en s'appuyant sur les radiographies faites à Katia Mann il y a plus d'un siècle. Avant d'examiner la question, évoquons rapidement les événements qui conduisent Thomas Mann au *Waldsanatorium* de Davos en 1912. Grâce aux notes de la belle-mère de l'écrivain, Hedwig Pringsheim, nous savons qu'à partir d'août 1911 Katia souffre d'une « irritation des poumons » résistante aux efforts thérapeutiques (Jens, 67). Le médecin traitant de la famille à l'époque était le *Geheimrat* Friedrich von Müller qui possède une solide réputation en Allemagne et à l'étranger, grâce à l'introduction et à la promotion des méthodes biochimiques (Eigler, 19-20). Müller insiste auprès du couple Mann pour entamer une cure à Davos (Virchow, *Medizinhistorisches*, 18). Cette ville jouit, dès la fin du XIX^{ème} siècle, du prestige d'être l'un des meilleurs endroits pour le traitement des maladies pulmonaires, en raison notamment de l'altitude (1557 mètres) et de la qualité des soins médicaux prodigués. La ville accueille, en 1912, trente mille patients venus des quatre coins du monde, logés dans des chambres d'hôtes, des hôtels ou dans l'un des vingt sanatoriums qui existent à l'époque (Vaget, 16).

Après une infructueuse visite au sanatorium Turban, Katia Mann et sa mère sont accueillies en 1912 par le professeur Friedrich Jessen qui, plus tard, portera le titre de « *Hofrat* » (conseiller aulique) dans la fiction. Le diagnostic est confirmé le 24 mars : « Des tubercules dans les deux poumons, de petits foyers vieillis, un cas bénin, probablement guéri en 6 mois » (Jens, 72-3). Commence alors pour Katia Mann la vie quotidienne dans le sanatorium, qu'elle décrit en détail à son mari dans des lettres désormais perdues (Vaget, 17). L'histoire aurait pu finir autrement si, comme Katia le relate dans ses mémoires, la famille Pringsheim n'avait pas eu les moyens de financer ses séjours en sanatorium (Jens, 70). Grâce à une compilation de dates faite par Virchow, nous savons qu'elle passe près d'un an au total dans différents sanatoriums, entre mars 1912 et mai 1914. D'abord à Davos, ensuite à Merano et finalement à Arosa (*Medizinhistorisches*, 16). Quant aux radiographies prises en 1912, Virchow les obtient de Katia Mann en 1970. Conscient de l'importance des documents qu'il possède, il cherche le dossier médical de la patiente. Or, celui-ci, comme la plupart des dossiers de l'époque, a disparu pendant le premier conflit mondial (*Medizinhistorisches*, 17). En l'absence du dossier médical et de l'avis des médecins traitants (Friedrich Jessen et Friedrich von Müller), Virchow fonde ses affirmations sur l'analyse des radiographies qui, malgré

leur âge, sont bien conservées. Il conclut que rien n'indiquait, même après une étude approfondie, une tuberculose effective² (*Medizinhistorisches*, 19).

À l'époque, la belle-mère de l'écrivain demeure méfiante vis-à-vis des méthodes de Davos « où ils retiennent avec des crochets en fer tous ceux qui tombent entre leurs griffes ». Son séjour auprès de Katia finit par la convaincre que « Davos est une arnaque » (Jens, 74). Les raisons économiques expliquent en grande partie ces diagnostics inexacts, le séjour à Davos étant assez onéreux. L'écrivain en savait long sur ces interprétations approximatives pouvant conduire un individu à séjourner en sanatorium, alors que son état de santé ne s'est pas encore dégradé. Lorsqu'il rend visite à sa femme, il a un refroidissement et doit prolonger son séjour, ce qui lui permet de se plonger dans le vaste fonds documentaire du sanatorium (*Montagne*, 745). Les quelques semaines que Mann passe à Davos correspondent à la période que le héros de *La Montagne magique*, Hans Castorp, a l'intention de passer au sanatorium « Berghof » et qui deviennent pour lui sept années. La propre expérience de l'auteur se transpose à son héros, celle de l'invité indifférent de la plaine qui devient malade. Il s'agit de l'une des impressions les plus importantes que Mann garde de son séjour et que l'on retrouve dans le roman. Un autre personnage, Ludovico Settembrini, exprime le scepticisme de l'écrivain à l'égard des diagnostics :

Savez-vous que la plaque photographique révèle souvent des taches qu'on prend pour des cavernes, alors que ce sont de simples ombres, et que, parfois, il n'y a aucune tache aux endroits où l'on a quelque chose ? *Madonna*, la plaque sensible ! Nous avons eu ici un jeune numismate qui était fiévreux et, à cause de cette fièvre on a parfaitement distingué des cavernes sur la photographie. On prétendait même les avoir entendues ! On a traité la tuberculose pulmonaire, ensuite de quoi il est mort. L'autopsie a révélé que ses poumons étaient entiers, et que c'étaient des bactéries sphériques qui l'avaient emporté (205).

Mann décrit les procédés de l'époque pour repérer les malades : les observations acoustiques grâce au stéthoscope de Laennec et l'image fournie par l'action des rayons X. À partir des années 1930, il semble acquis que la seule présence du bacille de Koch dans les expectorations constitue un signe indubitable de la maladie (Dessertine, 221).

Les progrès scientifiques permettent de trouver un moyen de guérir la maladie en 1943 avec la découverte de la streptomycine (Petit, 253). À l'époque où Thomas Mann situe son récit (1907 et 1914), non seulement il n'y a pas d'antibiotiques spécifiques pour combattre la tuberculose, mais en plus on met en doute tout

² Virchow nuance ses propos par la suite, reconnaissant que la santé de Katia était certainement compromise et que les mesures prophylactiques étaient nécessaires (*Sanatorium*, 197).

traitement pharmacologique. La base du traitement général repose, comme l'affirme Maurice Petit, sur la notion de repos et de bonne alimentation (242). Mann décrit dans le roman les copieux repas du « Berghof » : « — où des oies rôties succédaient à du rosbif froid en sauce — avec cet appétit anormal qui était de mise ici, et, il [Castorp] s'en apercevait, encore plus en hiver qu'en été. » (283) Les sanatoriums, pendant leur existence, sont méfiants envers les remèdes, privilégiant surtout l'hygiène et des traitements visant à favoriser les défenses propres à l'organisme, car on ne s'attaque jamais au dangereux bacille de Koch (Petit, 252). La réponse face à la maladie est, jusqu'à la moitié du XX^{ème} siècle, le confinement, même si la contagiosité de la tuberculose reste, comme Barthes le souligne, un « tabou social » (*Œuvres*, 645).

Or l'émergence des sanatoriums pour tuberculeux est en soi l'aveu (ou du moins l'acceptation) qu'il s'agit d'une maladie contagieuse qu'il faut contrôler. Le sanatorium devient un lieu de contention, faisant du phthisique une menace, d'abord pour sa famille et, ensuite, pour la communauté en général. Il faut, par conséquent, l'isoler jusqu'à ce que le risque disparaisse, par la mort ou par la guérison du patient. Malade ou guéri, on l'était « abstraitement, par un pur décret du médecin » (Barthes, *Œuvres*, 645). En effet, l'annonce de la guérison se fonde sur des critères photographiques, les radiographies pulmonaires constituant le repère de surveillance (Michel, 168). À défaut de remèdes s'attaquant à la bactérie responsable de la tuberculose, les sanatoriums n'ont guère à proposer comme palliatifs que des formes variées de divertissement (thé dansant, bal masqué, etc.) qui risquent de compromettre les chances des pensionnaires de guérir tout autant que celles de se réintégrer à la vie active.

L'influence négative que le confinement en sanatorium produit dans la psyché des patients est analysé par Otto Amrein, directeur du sanatorium « Altein » à Arosa, en 1919. Celui-ci publie un pamphlet intitulé « Die Tuberkulose in ihrer Wirkung auf Psyche und Charakter », où il démontre que les enfants et les adolescents malades, forcés de vivre loin de leur famille et de leur école pendant des mois et des années, perdent tout intérêt pour la vie active (Herwig, 254). Thomas Mann est conscient des dangers que la vie d'en-haut peut produire sur la psyché des jeunes. Il déclare lors de l'introduction de *La Montagne magique* en 1939 : « Le monde des malades de là-haut est un monde clos qui vous enserre fortement comme un cocon [...]. C'est une sorte de succédané de la vie qui, en relativement peu de temps, détourne complètement l'être jeune de la vie réelle et active. » (745) L'écrivain emprunte à nouveau la voix de Settembrini pour insister sur les dangers de la vie en sanatorium :

[Ottolie Kneifer] s'était admirablement habituée à l'endroit, au point de ne vouloir en repartir à aucun prix, après avoir recouvré la santé — c'est qu'il arrive parfois que l'on guérisse, en altitude. Elle a imploré à genoux le docteur Behrens de la laisser

rester : elle ne pouvait ni ne voulait rentrer chez elle, sa maison et son bonheur étaient ici (94).

L'histoire d'Otilie Kneifer sert d'avertissement pour Castorp, susceptible d'être séduit par la vie oisive menée en altitude. Par ailleurs, l'humour caustique de Settembrini est perceptible lorsqu'il affirme que les traitements en sanatorium peuvent *parfois* guérir les malades. De fait, dans le roman, la guérison est une exception, voire une illusion. La maladie stimule l'existence, au point que, comme l'explique Claire de Oliveira dans sa postface à *La Montagne magique*, « la mort et la maladie rendent apte à des aventures morales et spirituelles » (745). Dans le sanatorium de Thomas Mann, la maladie devient une force créative et la médecine permet à l'individu d'en profiter.

Par le biais de la fiction, l'écrivain détaille les affections psychologiques qu'Amrein évoque dans son pamphlet, telles la manie de vérifier constamment sa température ou encore les états d'esprit des pensionnaires, se retrouvant littéralement dans le titre de certains sous-chapitres : « Profonde inertie » et « Profonde irritation ». Le débat concernant les défauts des sanatoriums s'ouvre au public avec le roman de Davos, faisant craindre à l'*establishment* de perdre ses ressources provenant des riches Européens disposés à passer un temps considérable dans ce type d'établissement (Herwig, 254). Le roman exerce une grande influence et parvient à façonner l'image des sanatoriums, ce qu'illustre l'anecdote racontée par l'auteur à sa traductrice Helen Lowe-Porter dans une lettre du 15 janvier 1927 : „*In Davos trifft ein Engländer ein, dessen erste Frage am Bahnhof lautet : "Where is the German Sanatorium of Dr. Mann ?"*“ (Briefe III 1, 274). Au-delà de l'autodérision dont l'écrivain fait preuve, il n'est pas sorti indemne de ce débat et reconnaît amèrement qu'à Davos, lui et Katia sont mal vus (Briefe III 1, 225).

II. Alliés ou adversaires ? Thomas Mann et les praticiens

Au début de son projet, Mann était très optimiste car les médecins ainsi que d'anciens patients qui entendaient parler du roman lui semblaient avides de satire³. Lors de la longue période de rédaction de *La Montagne magique*, qui dure onze ans, la contribution des professionnels de la santé s'avère essentielle. Autour du roman de Davos, l'écrivain fédère des médecins de différentes spécialités qu'il sollicite souvent afin de parfaire les descriptions. Ainsi, les rendez-vous médicaux avec son

³ Dans une lettre du 16 mars 1920, il raconte à Ernst Bertram l'avancée de son projet, en ajoutant : „Alle Ärzte und ehemaligen Patienten, die von den Unternehmen hören, lechzen nach der Satire.“ (Briefe II, 333)

médecin traitant de Munich, le docteur Leo Hermanns, deviennent pour le romancier l'occasion de s'enquérir d'aspects biologiques, tout en profitant de l'expertise du praticien pour se plaindre de ses maux physiques (Shaller, 341). Peu d'éléments concernant la formation de Hermanns nous sont parvenus. Nous savons qu'il était spécialiste des maladies gastriques et que, grâce à son aide, Mann peaufine les scènes concernant les radiographies de Joachim et de Hans (Eigler, 22). Afin d'obtenir les renseignements nécessaires à la rédaction du sous-chapitre « Mon dieu, je vois », le romancier se dirige vers le centre hospitalier universitaire de Munich. Il consigne dans son journal les impressions de cette visite :

À l'hôpital à gauche de l'Isar (Ziemssenstrasse), [...] [j'ai] été revêtu d'une blouse blanche de médecin et conduit ainsi au laboratoire de radio où j'ai vu un médecin assistant faire avec son aide une radiographie de l'articulation du genou et plusieurs poumons chez des hommes et des femmes. Le médecin m'a aussi montré une série de plaques photographiques (des poumons malades et un ulcère de l'estomac). M'a fait voir sur l'écran le squelette de ma main. (168)

Mann connaissait de surcroît cet hôpital, puisque l'ancien directeur était le *Geheimrat* Hugo von Ziemssen, responsable de la création de l'Institut de physiothérapie et de radiologie. Celui-ci explique à l'écrivain, pour la première fois, la technique des radiographies (Eigler, 17-18). En témoignage de cette amitié, le romancier nomme l'un des personnages principaux, Joachim Ziemssen (Eigler, 18). Mann porte la blouse blanche à nouveau lors d'un stage effectué en 1921 dans la polyclinique de Zürich. Durant le séjour, le romancier loge chez le généticien suisse Ernst Hanhart. Ce dernier facilite l'accès de l'écrivain à la clinique, ce qui l'encourage à se prendre pour un *médecin étranger*⁴. Hanhart lui fournit aussi une abondante documentation médicale⁵, ce qui lui vaut d'être appelé dans le journal de Mann « un collaborateur de l'Œuvre » (200). Hanhart et Mann se rendent visite mutuellement et leur correspondance se limite aux remerciements de l'accueil de l'un ou l'autre jusqu'en 1933. Dès février de cette année-là, les époux Mann décident de ne pas rentrer à Munich, où les nazis confisquent leurs biens et bloquent

⁴ Dans une lettre du 30 novembre 1921, Mann écrit à Philipp Witkop : „vormittags war ich immer mit meinem Gastfreund, einem jungen Mediziner, in der Poliklinik, im Weißen Mantel als auswärtiger Arzt von Distinktion.“ (*Briefe* II, 413)

⁵ Le 21 mars 1923, Thomas Mann adresse une lettre au docteur Hanhart : „Herzlichen Dank für Ihr liebes Schreiben und die sehr, sehr interessanten Drucksachen! Ich freue mich Ihrer verbreiteten, ehrenvollen Tätigkeit und denke immer gern an unsere gemeinsamen Stunden in der Klinik zurück.“ (*Briefe* II, 476)

leurs comptes. Ils se reposent à Arosa, puis s'installent en septembre à Küsnacht, près de Zürich (Mann, *Journal*, XII). Hanhart est prévenu par Mann de la pénible situation que sa famille traverse et se montre indifférent envers eux, ce qui refroidit leur relation⁶.

Dès cette époque, Hanhart entretient des relations étroites avec l'Allemagne nazie, où ses travaux sur les maladies héréditaires, fortement imprégnés d'eugénisme, suscitent un vif intérêt. L'article de Pascal Germann « Nature's Laboratories of Human Genetics », consacré à la figure pionnière de Hanhart dans la génétique suisse, prouve que le projet de celui-ci visait à contrôler l'hérédité de populations entières, partageant ainsi des idées et des concepts avec la science raciale (145). Au cœur de son travail de l'époque se trouvaient l'analyse des rapports entre les aspects géographiques et raciaux dans la prévalence des maladies héréditaires (Germann, 149). Le génétiste profite du prestige dont il jouit auprès des eugénistes nazis pour diffuser ses recherches, les alignant sur les intérêts politiques de l'Allemagne.

Aux antipodes de cette relation se trouve la longue amitié entre Thomas Mann et le docteur Emil Liefmann. Un collègue de ce dernier, Karl Hanses, écrit dans un avis nécrologique paru en 1955 dans le journal *Hessisches Ärzteblatt*, que l'attraction de Liefmann pour les humanités, en particulier les langues anciennes, l'auraient destiné à d'autres domaines de la connaissance. Selon Hanses, Liefmann choisit la profession médicale pour les aspects humains plutôt que pour les aspects biologiques de la médecine (Lang, 13). Liefmann était un fervent admirateur de Goethe et aussi un homme de plume. Dans une lettre de 1932, adressée à Marie Liefmann, Mann s'excuse de ne pas lire le roman de son mari, faute de temps⁷. Ces intérêts communs consolident leur amitié, même lorsque le deuxième conflit mondial oblige les deux couples à quitter l'Allemagne. Les époux Liefmann partent à New York en 1939 à cause de la quatrième ordonnance de la loi de citoyenneté du Reich, promulguée le 30 juillet 1938, interdisant à tous les médecins juifs l'exercice de la médecine (Lang, 19). La nouvelle vie en Amérique s'avère financièrement difficile pour eux et Liefmann doit obtenir une qualification afin

⁶ Mann s'exprime ainsi à ce propos : „Telephonierte mit Hanhart und war unangenehm berührt von seinem völligen Mangel an Teilnahme für unseren Verlust und Zustand — einer bei Schweizern häufige Erscheinung.“ (Armbrust, 97)

⁷ Thomas Mann écrit le 23 décembre 1932 : „Er wird es gewiss verstehen, wenn ich ihn in meiner gegenwärtigen Lage nicht um seinen Roman bitten kann. Ich müsste ihn Gott weiss wie lange warten lassen.“ (Lang, 74) À notre connaissance, les écrits du médecin n'ont pas encore fait l'objet d'une publication.

d'exercer son métier. Mann rédige une lettre de recommandation adressé au chef du conseil médical, l'exhortant à convoquer rapidement son ami pour la qualification. Les termes de la lettre témoignent de l'estime qu'il avait pour le médecin : "*Dr. Liefmann has been a respected friend of mine for many years. I knew him in Germany for approximately seventeen years, during which time my wife and I came under his professional care from time to time with gratitude.*" (Lang, 167)

Ces médecins intéressés par l'art et la littérature ne sont pas une exception dans le cercle de sociabilité de Thomas Mann, qui compte plusieurs écrivains-médecins. Parmi eux, citons deux personnalités contraintes à l'exil : Martin Gumpert et Max Mohr. Le dermatologue Martin Gumpert part en 1936 aux Etats-Unis où il publie notamment *First Papers* (1945), préfacé par Thomas Mann. Connaisseur de la syphilis, il fournit à Mann une abondante documentation pour *Doktor Faustus* (Armbrust, 92-93). Quant à Mohr, il était un romancier et dramaturge à succès durant la république de Weimar. Il émigre en 1934 à Shanghai où il décède trois ans plus tard (Armbrust, 197). Le laryngologue viennois, romancier et dramaturge Arthur Schnitzler mérite une attention particulière. En 1908, Mann et Schnitzler se rencontrent à Vienne grâce à l'essayiste Jakob Wassermann (*Briefe III 1*, 92). C'est aussi par l'intermédiaire de Schnitzler que Mann fait la rencontre du poète et dramaturge viennois Hugo von Hofmannsthal. Ce dernier écrit à Mann en lui rapportant les commentaires très enthousiastes de leur ami commun à propos de *La Montagne magique*⁸. Schnitzler retient davantage l'humour macabre du roman et il admet qu'il n'y a, ni dans la littérature germanophone, ni dans la littérature étrangère, une œuvre semblable⁹.

Ces commentaires élogieux de la part d'un écrivain-médecin comme Schnitzler sont très utiles à Mann quand, dans le même temps, certains médecins se sentent

⁸ Dans la lettre du 11 janvier 1925, Hugo von Hoffmannsthal écrit à Thomas Mann : „Ich kenne Ihr Buch noch nicht. [...] Alles was ich darüber höre, wäre danach, Ihnen selber Freude zu machen. Schnitzler sprach mir so ernst-bescheiden u. warm darüber, wie nur möglich. Er sagte: solange er daran gelesen, als er zur letzten Seite kam, hätte er gewünscht noch lange fortzulesen. Was mir Wassermann darüber sagte war gewichtig und außerordentlich warm.“ (*Briefe III 2*, 97)

⁹ Arthur Schnitzler écrit à Thomas Mann, le 5 janvier 1925 : „Sie haben den Humor des Sterbens und des Todes erfaßt und festgehalten —ich weiß nichts Ähnliches in der deutschen Romanliteratur —auch keiner anderen. Manche Fragen erheben sich in der Lektüre, ästhetischer, uns politischer, und religiöser Natur, —ich wünschte sehr über manches einmal mit Ihnen reden zu dürfen.“ (*Briefe III 2*, 92)

attaqués par le roman de Davos. L'un des critiques les plus véhéments est le pneumologue Curt Schelenz, qui croit nécessaire de corriger ce qu'il considère être une vision trompeuse et biaisée du monde sanatorial. Par ailleurs, il remet en question la légitimité d'un écrivain pour critiquer ce monde¹⁰. En réponse au docteur Schelenz, Mann adresse une lettre ouverte en 1925 à l'hebdomadaire qui a publié l'article en question : *Deutschen Medizinischen Wochenschrift*. Dans son article intitulé *Vom Geist der Medizin*, l'écrivain admet volontiers la présence dans *La Montagne magique* d'une critique sociale du monde des sanatoriums de luxe dans les montagnes, mais seulement dans la mesure où la société capitaliste de l'avant-guerre s'y reflète¹¹. Il refuse catégoriquement l'accusation d'un portrait trompeur et biaisé, s'appuyant notamment sur les commentaires d'Arthur Schnitzler (*Geist*, 998). Ce débat, qui se livre sur le terrain de la médecine — il se tient dans une revue médicale — met en jeu la légitimité d'une parole d'écrivain dans ce domaine.

Pour Thomas Mann, l'aspect médical de son roman ne se limite pas aux aspects étiologiques et nosologiques de la tuberculose, mais s'étend aussi aux aspects pédagogiques du roman, ignorés par la critique médicale¹². Il exprime la conviction sincère que les visées de *La Montagne magique* comme celles de la médecine — la santé et l'esprit humaniste — sont tout à fait analogues¹³. Mann rejoint ici l'opinion de Schnitzler sur la médecine et ce de manière intuitive, puisque dans leur correspondance les aspects médicaux sont absents. Schnitzler considère l'être humain comme un *homo natura* ce qui implique pour lui d'aborder la vie, la mort et l'amour sous leurs aspects à la fois biologiques et anthropologiques (Le Rider, 275). La médecine est beaucoup plus qu'un domaine de la connaissance, elle constitue aux yeux de Schnitzler une *conception globale de la vie*¹⁴.

¹⁰ „Wir haben nichts über den Heilstättenbetrieb zu verheimlichen, und trotzdem werden wir es nie für wünschenswert halten, daß urteilslose Laien Kritik an uns und unsern Kranken über werden.“ (Herwig, 250)

¹¹ „Der Roman *Der Zauberberg* hat einen sozialkritischen Vordergrund, und da der Vordergrund dieses Vordergrundes medizinische Region ist, die Welt des Hochgebirgs-Luxus-Sanatoriums, in der die kapitalistische Gesellschaft Vorkriegs-Europas sich spiegelt.“ (*Geist*, 998)

¹² „ein Buch des Abschiedes sage ich und pädagogischer Selbstdisziplinierung; sein Dienst ist Lebensdienst, sein Wille Gesundheit, sein Ziel die Zukunft. Damit ist es ärztlich.“ (*Geist*, 1000-1001)

¹³ „Denn diese Spielart humanistischer Wissenschaft, genannt Medizin: wie tief ihr Studium auch der Krankheit und dem Tode gehören möge, ihr Ziel bleibt Gesundheit und Humanität“ (*Geist*, 1001).

¹⁴ Schnitzler écrit à sa femme Olga : „D[ie] Medizin ist eine Weltanschauung“ (Le Rider, 275).

Hans Castorp se fait l'écho de ces idées lorsqu'il définit la médecine comme « une branche des sciences humaines » (*Montagne*, 352) ou encore comme une « nuance de l'esprit humaniste » (*Montagne*, 292). L'acquisition de connaissances dans le domaine de l'anatomie lui révèle l'unité de toutes les disciplines ayant trait à l'être humain :

L'anatomie dépouillait et préparait les membres du corps humain pour notre chercheur, en lui montrant les muscles, les tendons et les nerfs superficiels ou profonds, plus en retrait, ceux de la cuisse, du pied et notamment du bras et des avant-bras ; elle lui apprenait les noms latins nobles et courtois que la médecine, cette nuance de l'esprit humaniste, leur avait donnés pour les différencier. L'anatomie lui permettait de pénétrer jusqu'au squelette, dont la conformation offrait de nouveaux points de vue permettant de considérer l'unité de tout ce qui avait trait à l'homme, et la connexion de toutes les disciplines. (292)

Dans la vision de Mann, la médecine devient un *humanisme du concret*, dans la mesure où l'objet de sa connaissance (le corps humain) peut être accessible par les sens. Ainsi, le docteur Behrens repère la maladie par l'ouïe, comme il l'explique à Castorp : « Le diagnostic précoce [de la tuberculose] est difficile, surtout pour mes chers collègues de la plaine, [...] nous avons l'oreille plus fine, [...] l'air nous aide à entendre » (189). Les radiographies augmentent la puissance du regard du médecin qui peut scruter l'intérieur des corps : « le docteur [...] étudiait les taches et les lignes, les sinuosités noires qu'il y avait à l'intérieur de la cage thoracique » (228).

Castorp découvre que les principes mécaniques, appris dans son ancienne profession d'ingénieur en construction navale, sont reproduits et corroborés : « la nature organique en général, était bel et bien triple, à la fois lyrique, médicale et technique, [...] et ces trois rapports [...] ne faisaient qu'un dans le domaine de l'humain [...] c'étaient des facultés humanistes... » (293) Grâce à son séjour en montagne, il devient un chercheur (*Forscher*). Pour preuve, au lieu d'emprunter ces ouvrages scientifiques à Behrens, le héros commande de coûteux exemplaires afin de « les annoter, les souligner », car « on li[t] tout autrement lorsqu'un livre vous appar[tient] » (285). Ces préoccupations intellectuelles trahissent l'abandon progressif de sa vie dans la plaine. À travers le séjour de Castorp, le lecteur suit son cheminement intérieur, sa curiosité tant pour les mystères de la vie que pour la philosophie lors des discussions entre l'extrémiste Naphta et l'humaniste Settembrini. *La montagne magique* offre aux personnages la distance nécessaire pour réfléchir au monde et à la vie. « Monter » en sanatorium implique une conquête des sommets permettant au malade de trouver une nouvelle identité.

III. Radioscopie de l'inconscient : le pouvoir du langage

Les valeurs symboliques de la montagne précèdent, comme François-Bernard Michel le souligne, les arguments physiologiques sur l'hygiène des sommets, de l'air pur et de la guérison par la nature (229). Rousseau commence à doter l'altitude des plus grandes vertus : « Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de son inaltérable pureté. » (Michel, 229). Mann connaît cette valorisation rousseauiste de l'altitude. En témoigne une missive de 1909 à Walter Opitz, après un séjour effectué au sanatorium du docteur Bircher-Benner à Zürich pour traiter des problèmes gastriques. Les habitudes et la stricte discipline que le romancier doit observer lui déplaisent au point qu'il hésite à quitter les lieux dans les cinq premiers jours. Les pensionnaires occupent leur journée entre l'hydrothérapie, la cure de repos, le bain de soleil et le jardinage (*Briefe I*, 420). De plus, la nutrition constitue un aspect important de la cure : l'alimentation consiste en des noix, des légumes et des fruits. Mann conclut sa lettre sur le ton de la plaisanterie, en affirmant que même s'il préfère Voltaire à Rousseau, il ne regrette pas de s'y être rendu (*Briefe I*, 420).

Le romancier ne conteste pas l'efficacité d'une thérapeutique qui, dans son cas, fait ses preuves. Sa digestion, écrit-il à Opitz, s'améliore dès les premiers jours et ses effets persistent même après son séjour au sanatorium (*Briefe I*, 420). Maximilian Oskar Bircher-Benner, pionnier de la diététique moderne et créateur du célèbre *müsli*, n'est pas reconnu de son vivant par la médecine officielle. La société médicale de Zürich juge que ses théories et ses pratiques ne relèvent pas de la science. Cette mauvaise réputation signe pratiquement sa condamnation, car il ne parvient plus à publier dans des revues scientifiques (Melzer, 133). Afin de diffuser sa pensée médicale au sanatorium, il fonde en 1923 la revue mensuelle « Der Wendepunkt im Leben und im Leiden » dont il nomme son fils Ralph rédacteur en chef. Celui-ci assure la pérennité de la revue après la disparition de son père en 1939, et jusqu'en 1978 (Melzer, 134).

Même si dans *La Montagne magique* l'on retrouve très peu des préoccupations du docteur Bircher, selon Katia Mann son mari transpose dans le personnage du docteur Edhin Krokovski un peu du diététicien suisse (Schaller, 338). Krokovski, comme son modèle, partagent la conviction d'une relation indissociable entre l'âme et le corps. Toutefois, le personnage de Krokovski hérite des pratiques et des convictions d'autres praticiens. Un autre modèle serait le pneumologue et médecin-chef du sanatorium « Marienhöhe » à Baden-Baden, le docteur Georg Groddeck (Schaller, 338). Pendant trois ans (1916-1919), Groddeck anime des conférences pour les malades, les mercredis et les vendredis de cinq à six heures (Michel, 182). Le médecin-chef du sanatorium propose une conception originale de la maladie dans laquelle « La maladie est un langage qui, comme tout langage, demande à être

compris, c'est-à-dire interprété » (Groddeck, *Maladie*, 19). Ainsi, les symptômes des maladies organiques ou psychiques résultent des décisions profondément cachées que le médecin tente de libérer par la parole : « le médecin doit chercher à ressentir ce qui peut s'être passé en quelqu'un pour qu'il se soit décidé à produire des températures fébriles à l'aide d'un bacille quelconque » (*Maladie*, 147). Pour Groddeck, le hasard ou le non-sens sont absolument impossibles. Toute maladie est, de fait, créée par l'homme.

De manière analogue, Krokovski réalise lui aussi une série de conférences toutes les deux semaines dont le titre général est « le pouvoir pathogène de l'amour ». Il explique aux malades que « le symptôme était une activité amoureuse travestie, et la maladie n'était qu'un avatar de l'amour. » (136) La conférence de Krokovski s'achève sur une incitation à le rejoindre : « il évoqua les souffrances cachées, la pudeur, le chagrin, et les effets libérateurs de l'analyse ; il vanta la radioscopie de l'inconscient, apprit à tous la retransformation de la maladie en affect devenu conscient, exhorta la confiance et promit la guérison. » (135) Pour Krokovski — comme pour Groddeck — la thérapie psychique aide le patient à retrouver la cause des maux dans le passé, dans un amour réprimé aspirant à s'épanouir. La thérapie fournit au patient une occasion de se soulager par le biais de la parole. Un aspect de la méthode thérapeutique de Groddeck consiste en effet à donner libre cours à cette parole.

À ce titre, il édite une revue hebdomadaire « Satanarium » de 1917 à 1918 (Michel, 182) et ensuite la revue « Die Arche » de 1925 à 1927 (Honold). Cette publication donne l'occasion au directeur du sanatorium de s'attarder tant sur ses conceptions de la maladie que sur sa méthode thérapeutique. La revue accepte toute contribution provenant des malades sans se soucier de la forme. Or, les sujets abordés dans ces textes produits par les patients, qui publient sous pseudonymes, renvoient aux désirs sexuels. Après presque trois ans d'existence la revue disparaît, faute de trouver un public plus large (Honold). Thomas Mann connaissait l'existence des revues sanatoriales, notamment grâce à son séjour chez Bircher-Benner. Ainsi, l'on ne peut que regretter l'absence d'un organe de diffusion dans le Berghof, où les patients partagent leurs idées et défendent leurs convictions. Une revue aurait donné l'occasion à Settembrini et à Naphta de se battre sur le terrain des idées et de changer le pistolet pour la plume.

Notons enfin la récurrence du terme *Seelenzergliederung* qui n'a rien d'un néologisme, puisque ce terme est employé par Georg Groddeck dans son livre *Nasamecu* (1913). Bien avant de faire la connaissance de Sigmund Freud en 1920 lors du Congrès de La Haye et malgré ses réticences, Groddeck étudie l'œuvre de celui-ci, dont il intègre la méthode psychanalytique sans abandonner pour autant les massages et l'hydrothérapie (*Maladie*, 15). Or, avant cette période, Groddeck critique de manière virulente la psychanalyse dont il souligne les dangers :

Dans la psychanalyse, cette dissection de l'âme, il s'agit pour l'essentiel, de ramener des phénomènes pathologiques de tous ordres, aussi bien psychiques que physiques à des émotions profondes [...] on peut dire sans détour que le patient s'engage dans une dépendance indissoluble de son médecin puisqu'il est conscient que cet autre sait de lui quelque chose que nul ne doit savoir. Il devient à tout jamais l'esclave de son médecin (Nasamecu, 85-7).

Dans la seule traduction française de *Nasamecu*, Pierre Villain traduit *Seelenzergliederung* par « dissection de l'âme ». Les deux traductions françaises de *La Montagne magique* offrent deux versions du terme : « dissection psychique » pour Maurice Betz (1931) et « décomposition psychique » pour la traduction de Claire de Oliveira (2016). La version de Villain intègre la notion d'âme, capitale dans la compréhension de la maladie chez Groddeck pour qui « la séparation entre l'âme et le corps n'existe pas » (*Maladie*, 49). De plus, le roman psychanalytique publié en 1921, *Der Seelensucher* (Le chercheur d'âme), atteste la récurrence de ce motif dans la pensée de Groddeck. La reprise par Mann de *Seelenzergliederung* n'a rien d'une coïncidence, car il adhère volontiers à cette critique de la méthode psychanalytique. Un épisode illustre bien cette idée : il s'agit d'un rêve de Castorp où Mme Chauchat se transforme en un camarade de classe, Přibislav Hippe. Le rêveur comprend que le désir qu'il éprouve pour Mme Chauchat provient de son ancienne passion pour un garçon. Le rêve tourne au cauchemar lorsque Castorp est poursuivi par le docteur Krokovski, qui veut le forcer à révéler son secret. Castorp craint que ses aveux le rendent à jamais prisonnier du médecin. Dans la mesure où la publication de *Nasamecu* (1913) est contemporaine du sous-chapitre « Analyse » rédigé en 1915 (*Montagne*, 756), il est tout à fait probable que Thomas Mann ait eu connaissance de la pensée de Groddeck.

Bien que certaines pratiques soient tournées en dérision, Mann ne rejette pas pour autant les théories freudiennes. Au contraire, comme le note Claire de Oliveira, il « dénonce la réception approximative et dilettante des théories viennoises, tout en marquant un vif intérêt pour leur formidable avancée. » (756) Cette attirance incite le romancier à découvrir la conception de la maladie chez Groddeck qui, bien qu'il reste méfiant vis-à-vis de la tentation psychologique dont la psychanalyse fait preuve, finit par intégrer l'idée selon laquelle les symptômes renvoient toujours à des causes enfouies. La figure de Georg Groddeck est fondamentale dans l'évolution vers la conception du corps comme un tout, sans séparation entre les aspects physiques et psychiques de la maladie. Le médecin, estime Groddeck, doit prendre en charge la totalité de l'individu, car la maladie est à ses yeux une parole qui n'a pas pu s'exprimer.

En dernière analyse, signalons que le portrait dressé par Thomas Mann de l'ère sanatoriale concerne une minorité fortunée, pouvant prolonger son séjour à son gré,

tandis que les gens aux revenus modestes ne parvenaient ni à se faire soigner, ni à se réadapter. *La Montagne magique* est aussi le portrait poignant d'un monde qui va disparaître. En effet, l'arrivée des premiers antibiotiques spécifiques, comme la streptomycine, conduit au déclin des sanatoriums qui deviendront par la suite des hôpitaux ou des stations de ski. En 1933, pendant la cure que Thomas et Katia Mann font à Arosa, celle-ci porte un regard mélancolique sur un monde dont elle décèle les signes de la décadence : « Plus personne ne suit de longues cures allongées, c'était là aussi un accessoire de l'ère bourgeoise et *La Montagne magique*, qui n'était pour rien dans la popularisation de cette pratique, est à présent un livre purement historique » (Jens, 132). Document historique ou encore radiographie d'une époque, *La Montagne magique* dresse le portrait sans complaisance d'un monde où les jeunes malades se réfugient dans des divertissements superflus jusqu'à la léthargie, compromettant ainsi leurs chances de guérison.

L'avertissement que Thomas Mann délivre à travers la fiction constitue un aveu, celui de la séduction qu'une vie mondaine peut exercer sur les individus. Il s'agit aussi d'un appel à sortir de l'ensorcellement, de la profonde inertie et à reprendre en main la vie intellectuelle de chacun. La rédaction du roman constitue un exercice intellectuel, pour l'auteur s'enquérant *in situ* et pour le lecteur qui fait face à un lexique très précis et à des descriptions à valeur informative. Par la fréquentation des médecins, Mann devient un témoin privilégié de l'avancée de la médecine, dans la génétique, la radiologie et la diététique. Des praticiens tels que Ziemssen et von Müller influencent l'écrivain dès ses premières œuvres. Mann garde le contact avec des médecins tout au long de sa carrière, y compris durant son exil. Pour preuve, l'amitié avec Liefmann et Gumpert demeure intacte.

À travers la figure de Georg Groddeck, Thomas Mann explore le langage comme thérapeutique et le discours comme guérison. Ainsi, les revues au sein des sanatoriums de Bircher-Benner et de Groddeck diffusent, d'une part, les conceptions et les pratiques des professionnels de la santé et, d'autre part, favorisent la prise de parole du malade, ce qui revient à lui accorder une identité, un statut, un rôle au sein de l'institution sanatoriale. Même en l'absence d'une revue sanatoriale, le séjour en montagne permet à Castorp d'échapper à une identité étouffante et de configurer son rôle de malade. Le roman de Thomas Mann propose un point de vue subjectif sur la souffrance, tout en insistant sur les acquis de la science. Dans cette reconfiguration des droits à la parole, l'écrivain joue un rôle actif. Il montre que, loin d'être des domaines séparés, les pratiques médicale et artistique partagent les mêmes intérêts et que, dans cette mesure, un écrivain peut contribuer, avec une méthode différente, à l'analyse de la psyché des individus trop longtemps confinés là-haut.

Ouvrages cités

- Armbrust H. et Heine G., *Wer ist wer im Leben von Thomas Mann? Ein Personenlexikon*, Frankfurt am Main, V. Klostermann, 2008, p. 92-7, 197.
- Barthes R., *Leçon : leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France prononcée le 7 janvier 1977*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 44-5.
- Barthes R., *Œuvres complètes IV*, Paris, Seuil, 2002, p. 645.
- Dessertine D. et Faure O., « Malades et sanatoriums dans l'entre-deux-guerres » in P. Bourdelais (éd.), *Peurs et terreurs face à la contagion : Choléra, tuberculose, syphilis XIXème -XXème siècles*, Paris, Fayard, 2003, p. 218-21.
- Eigler J., « Thomas Mann — Ärzte der Familie und Medizin in München — Spuren in Leben und Werk (1894-1925) » in T. Sprecher (dir.), *Literatur und Krankheit im fin-de-siècle, 1890-1914 : Thomas Mann im europäischen Kontext ; die Davoser Literaturtage 2000*, Frankfurt am Main, V. Klostermann, 2002, p. 17-22.
- Germann P., « Nature's Laboratories of Human Genetics: Alpine Isolates, Hereditary Diseases and Medical Genetic Fieldwork, 1920–1970 » in H. Petermann, P. Harper, S. Doetz (éds), *History of Human Genetics: Aspects of Its Development and Global Perspectives*, Cham, Springer, 2017, p. 145-9.
- Groddeck G., « *Nasamecu* » *La nature guérit*, P. Villain (trad.), Paris, Aubier Montaigne, 1980, p. 85-7.
- Groddeck G., *La Maladie, l'art et le symbole*, R. Lewinter (trad.), Paris, Gallimard, 1969, p. 19-48.
- Herwig M., « The "Magic Mountain Malady" » in H. Vaget (éd.), *Thomas Mann's The Magic Mountain: A casebook*, New York, Oxford University Press, 2008, p. 250-4.
- Honold A., « Ein Schiff im Krankenstand », *Frankfurter Allgemeine*, le 2 juillet 2002. En ligne : [<http://www.faz.net/aktuell/feuilleton/buecher/rezension-sachbuch-ein-schiff-im-krankenstand-11293353.html>] (consulté le 1 février 2017)
- Jens I., *Madame Thomas Mann. La vie de Katharina Pringsheim (1883-1980)*, Paris, Éditions Jacqueline Chambon, 2006, p. 67-74.
- Lang D., *Thomas Mann – Emil Liefmann Briefwechsel*, Frankfurt am Main, Stroemfeld Verlag, 2013, p. 13-9, 26,74, 167.
- Mann T., *Briefe I 1889-1913*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 2002, p. 417-98.
- Mann T., *Briefe II 1914-1923*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 2004, p. 333-949.
- Mann T., *Briefe III 1924-1932 I*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 2011, p. 92-274.
- Mann T., *Briefe III 1924-1932 2*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 2011, p. 92-7.
- Mann T., *Journal 1918-1921.1933-1939*, R. Simon (trad.), Paris, Gallimard, 1985, p. 168-200.
- Mann T., *La Montagne magique*, C. Oliveira (trad.), Paris, Fayard, 2016, p. 94-292.
- Mann T., *Vom Geist der Medizin*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 2009, (Fischer Klassik Plus), p. 996-1002.
- Melzer J., « Maximilian Bircher-Benner: naturheilkundliche Empirie », in *Vollwerternährung: Diätetik, Naturheilkunde, Nationalsozialismus, sozialer Anspruch*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2003, p. 133-4.
- Michel F.-B., *Le souffle coupé : Respirer et écrire*, Paris, Gallimard, 1984, p. 168-229.
- Oliveira C., « Postface », in T. Mann, *La Montagne magique*, Paris, Fayard, 2016, p. 743-57.

Petit M., « La tuberculose et les tuberculeux avant et après les premiers antibiotiques » in P. Bourdelais (éd.), *Peurs et terreurs face à la contagion : Choléra, tuberculose, syphilis XIXème - XXème siècles*, Paris, Fayard, 2003, p. 251-3.

Le Rider J., « Medizinische Schriften » in C. Jürgensen, W. Lukas, M. Scheffel (dirs.), *Schnitzler-Handbuch: Leben-Werk-Wirkung*, Stuttgart, Verlag J.B. Metzler, 2014, p. 275.

Schaller A., « Thomas Mann - homo patiens » in D. Groß, M. Reiningger (dirs.), *Medizin in Geschichte. Philologie und Ethnology*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2003, p. 333-47.

Vaget H., « The Making of The Magic Mountain » in H. Vaget (éd.), *Thomas Mann's The Magic Mountain : A casebook*, New York, Oxford University Press, 2008, p. 16-7.

Virchow C., « Medizinhistorisches um den „Zauberberg“. „Das gläserne Angebinde“ und ein pneumologisches Nachspiel », *Augsburger Universitätsreden*, 1995. En ligne : [http://www.presse.uni-augsburg.de/publikationen/unireden/unireden_pdfs/UR_26_Virchow1995_Zauberberg.pdf] (consulté le 21 décembre 2016)

Virchow C., « Das Sanatorium als Lebensform. Über einschlägige Erfahrungen Thomas Manns » in T. Sprecher (dir.), *Literatur und Krankheit im fin-de-siècle, 1890-1914 : Thomas Mann im europäischen Kontext ; die Davoser Literaturtage 2000*, Frankfurt, Klostermann, 2002, p. 197.

Humanisme du document et réseaux médico-littéraires, la marque d'Henri Mondor

Cécile LEBLANC

Dans un tapuscrit conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, en date probable de 1952, et destiné à préparer une interview, Henri Mondor se confie une nouvelle fois, à l'apogée de sa carrière, sur la conception qu'il se faisait du médecin lettré et cherche à diffuser cette posture, destinée à la presse et à la consolidation de ses réseaux médico-littéraires : « Même aujourd'hui, la médecine, la chirurgie me prennent quatre à cinq heures par jour, la lecture trois heures, l'écriture deux heures. » Henri Mondor n'a eu de cesse en effet d'élaborer l'image d'un médecin-littérateur, attaché à son métier mais accordant aussi une large place de son activité professionnelle à une pratique critique basée sur la connaissance des textes. Il résumait du même mouvement son combat pour le rapprochement entre ce que Charles Snow appellera bientôt les deux cultures, progressivement séparées au cours du XX^{ème} siècle, mais que Mondor estime complémentaires et indispensables à sa conception de l'humanisme tel qu'on doit l'envisager au XX^{ème} siècle. C'est donc à la construction de ce nouvel humanisme que Mondor, fort habile à utiliser la presse et les médias, travaille, et il en fait le principal objectif de la mise en relation des communautés de dialogue qu'il va solliciter. Pour ce faire, l'acquisition d'un ethos de critique littéraire ajouté à son aura de brillant chirurgien lui sera d'un grand secours. Mondor est ainsi conduit à élaborer une figure, celle de « l'homme de qualité », dont nous nous attacherons à montrer comment il l'a illustrée et surtout véhiculée tout en circonscrivant un territoire de collaboration entre littérature et médecine dont les maîtres mots sont document et observation. Henri Mondor tente alors de fédérer des réseaux autour d'une nouvelle conception de l'humanisme, celle du document à conserver et à analyser.

I. Sous le charme d'un verbe étincelant

Dans un second tapuscrit conservé également à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Henri Mondor est revenu à la fois sur la double formation souhaitable pour former de véritables humanistes, et sur l'objectif de recherche qui doit constituer leur activité de critique :

Je suis sûr, au lieu de contentement béat, d'avoir gardé, dans un coin de l'esprit, le regret de n'avoir pas été de l'Ecole Normale Supérieure. [...]. Un jeune homme qui

aurait été à Normale et qui ferait ensuite quatre ans d'Internat des Hôpitaux de l'Assistance Publique de Paris, pourrait espérer avoir poussé assez loin une forte préparation du cerveau et une efficace éducation de la pitié.

Il trace alors les grandes lignes de l'éducation humaniste classique qu'il adapte aux structures pédagogiques modernes. Il en précise également les objectifs qui coordonnent le travail critique à celui de l'observation du malade, l'étude du comportement à celle du corps comme objet d'analyse, d'enseignement et de transmission :

Il m'a semblé que les études scientifiques et mieux encore le goût de la clinique précise pouvaient être une bonne préparation aux analyses psychologiques. Dans ma curiosité de l'homme, je garde une préférence pour la connaissance de son esprit. C'est par lui que l'homme se distingue surtout. Son cœur force moins souvent l'admiration.

Pour lui, l'humanisme qu'il ne cessera de défendre naît au cœur de cette double formation, de cette double aptitude intellectuelle et compassionnelle. Ces préceptes sont destinés à être transmis par la presse qui est, pour Mondor, un acteur majeur de la diffusion de son image de grand patron lettré et une tribune efficace pour ses idées. Il va utiliser la presse médicale pour en faire un lieu qui s'ouvre à la critique littéraire et à la littérature et où le médecin devient un humaniste, c'est à dire un homme entre deux mondes et qui travaille à rétablir leurs connexions par son talent d'orateur. Il va utiliser la presse généraliste pour vulgariser l'image du médecin lettré. Constituer des réseaux médico-littéraires, c'est avant tout discourir sur l'importance du lien entre les disciplines et leur trouver un terrain d'entente. Pour ce faire, chaque étape de son brillant *cursus honorum* sera l'occasion de discours prononcés en public et publiés ensuite dans la presse.

Interne en 1908, médaille d'or de chirurgie en 1912, il devient, en 1920, chirurgien des hôpitaux. Agrégé en 1923, il est membre de l'Académie de chirurgie dès 1926, obtient en 1938 le titre de professeur de faculté et, en 1941, il est nommé titulaire de la chaire de clinique chirurgicale à l'Hôtel-Dieu. Membre de l'Académie nationale de médecine (1945), l'Académie Française (en 1946) au fauteuil de Paul Valéry et enfin, l'Académie des sciences (1961), il organise à ces titres nombre de réceptions de prix, de conférences comme autant de chambres d'échos de son *credo* humaniste. Lorsqu'il meurt à Neuilly le 6 avril 1962, la presse unanime, au premier rang de laquelle un journal qui n'était pourtant pas de son bord politique, *L'Humanité* (8 avril 1962), salue le « grand patron » fêré de littérature. Cet hommage de *L'Humanité* montre combien il avait réussi à réenchanter la figure de l'humaniste à la croisée des disciplines mais surtout à promouvoir un lieu d'étude commun, celui du document à observer.

Les étapes de cette carrière ont nécessité nombre de discours académiques, toute une rhétorique épideictique qui le conduit à faire le portrait, et souvent le panégyrique, des personnalités qu'il remplace aux postes divers qu'il est amené à occuper. Mondor, comme le montrent ses nombreux ouvrages biographiques, a un attachement tout particulier pour la pédagogie de l'*exemplum*. Il s'inspire à la fois de Plutarque et des modes de panthéonisation en vogue à la fin du XIX^{ème} siècle (Wanlin, 96-97). Ses discours, destinés à un public d'étudiants et de collègues, remplissent l'objectif de formation et d'éducation que Mondor trouvera toujours essentiel, mais touche progressivement un public plus large, intellectuel et mondain au fur et à mesure que les postes deviennent plus prestigieux. Ainsi le discours « prononcé, le mardi 6 octobre 1931, à l'hôpital Saint-Louis, à Paris, pendant la cérémonie d'inauguration du monument élevé à la mémoire du professeur Paul Lecène » développe-t-il longuement le modèle humaniste à l'exacte croisée des disciplines d'un de ses maîtres, le professeur de chirurgie à l'hôpital Saint-Louis, Paul Lecène (1878-1929) :

Cet homme qui, chaque soir, après l'action, loin des caquetages du monde, dans le silence et la solitude hermétiques de ses veilles, attentif, sans dispersion, aux principes goethéens de l'enrichissement, rejoignait, avec tant de hâte et tant d'amour, pour de très longues heures, le pur travail de l'esprit, reprenant ses livres préférés, et s'enivrant, avec un recueillement, une délectation de bénédictin, tout à la fois des plus grandes pensées, des thèmes éternels et de leur sublime expression, nous revenait, chaque matin, [...] le plus vivant, le plus agissant ouvrier de chirurgie [...] Pour lui, l'amour des belles-lettres n'était pas qu'une élégante parure d'amateur, ou seulement un enchantement d'artiste, elle était une de ses plus fidèles occupations, un exercice ininterrompu. Ce serait le diminuer que d'en parler peu et le trahir de n'en parler point. Il connaissait tout des classiques de partout, de leurs plus lointains commentateurs, préférant les auteurs anciens, [...] Il ne donnait guère moins de soins à relire profondément Homère, Lucrèce, Montaigne, qu'à avancer dans ses chères recherches histologiques ou qu'à tout savoir de la biologie, de la pathologie et des procédés opératoires. (Mondor, *Paul Lecène*, 13-21)

Paul Lecène est saisi dans son travail de recherche appliquée aussi bien au document littéraire que scientifique avec un même objectif de connaissance appliquée. Mondor y reviendra encore en 1939, lors de sa leçon inaugurale au poste de professeur de faculté. Le compte rendu qui en est fait dans la presse (Albert Mouchet, « Les nouveaux professeurs », *Paris-médical : la semaine du clinicien*, 1939 n°112) montre combien la parole d'Henri Mondor, qualifiée par le journaliste de « régal littéraire », dépasse désormais les cercles strictement universitaires :

Longtemps à l'avance, le grand amphithéâtre était bondé ; beaucoup de dames, des littérateurs, des académiciens, Paul Valéry arrivé un des premiers... [...] On parlera longtemps de cette leçon inaugurale éblouissante où, pendant plus d'une heure, Mondor tint son auditoire haletant sous le charme d'un verbe étincelant.

C'est devant cet auditoire collégial et mondain qu'il peut à nouveau célébrer la figure du « grand homme », Paul Lecène, intellectuel et « ouvrier » de ses mains. Chaque fois qu'il fait l'éloge d'un maître, il souligne sa double aptitude, revenant inlassablement sur l'ethos scientifique du poète ou sur les qualités stylistiques et esthétiques du médecin écrivain. Lorsqu'il prend la parole, « le lundi 17 octobre 1938 à la séance inaugurale du congrès de chirurgie présidée par Monsieur Paul Valéry », il fait du terme polyvalent de savant la clé de voûte de la construction de réseaux médico-littéraires :

Vous avez célébré, sans relâche, des qualités fort en honneur parmi nous : celles d'un art très médité, purifié, ivre d'exactitude. Au poète [Mallarmé] de votre prédilection qui avait, pour la fausse clarté du langage commun pour les enjolivements, les criailleries et l'adipose des phrases, le même aristocratique éloignement que vous-même, n'avez-vous pas discerné, avec déférence, le titre de grand savant ? (Mondor, *Hommes de qualité*, 136).

À cette figure plurielle du savant, le médecin et le poète gagnent une image renouvelée et polyvalente que Mondor ne cessera de divulguer pour conférer au discours littéraire ou poétique une légitimité scientifique et une efficacité clinique. Ainsi, c'est un écrivain contemporain, Marcel Proust, que Mondor choisit d'évoquer dans le cadre très officiel de la séance solennelle de commémoration, en Sorbonne, du Cent-cinquantenaire de l'internat des hôpitaux de Paris dont il est le président, le vendredi 3 octobre 1952.

De l'un des plus grands écrivains de notre siècle, fils et frère d'anciens internes, l'on connaît, depuis quelques semaines, les pages, non relues par lui, que son exceptionnelle pénétration a voulu nous consacrer [...] son génie ne pouvait pas ne pas bien regarder, en son rôle essentiel, l'interne de garde, brusquement épuré de sa grasse gaieté par la vue de la souffrance, et se montrant, avec le malade, prévenant, doux, bienfaisant. Sur le visage du médecin, chez qui la pensée doit vite relayer le sentiment et le scrupule d'art n'être jamais trop troublé par l'émotion, Marcel Proust a très bien su lire ce qu'est une bonté précise, efficace, pudique, et la préférer à tant d'inertes et aveugles bienveillances, qui visent d'autant mieux à orner leurs regards et leurs propos, d'emphatiques démonstrations, qu'elles peuvent moins. (Mondor, *Cent-cinquantenaire de l'Internat*, 8)

Mondor non seulement soucieux d'œuvrer pour la reconnaissance d'un espace commun aux écrivains et aux médecins, cultive également son image de critique littéraire averti puisqu'il fait porter la lumière sur le dernier texte paru de Proust, *Jean Santeuil*, publié en 1952 par Bernard de Fallois. Si parfois Proust a pu se montrer assez ironique envers les médecins et tracer d'eux un portrait ambigu (Proust, *Jean Santeuil*, 752), il a en effet mis en scène, dans le passage visé par

Mondor, une visite de son héros très impressionné par la compassion des internes auprès des malades et qui contraste avec le cynisme de la salle de garde :

Touché d'admiration pour une bienveillance qui n'était pas inerte et aveugle comme nos vagues et inutiles bienveillances, mais qui se traduisait immédiatement avec précision, avec audace, avec douceur, en souffrance épargnée, en crises interrompues, Jean regardait ces mains, ces mains subtiles et savantes, comme une intelligence, ces mains adroites et bonnes et les aurait baisées comme des objets sacrés. (Proust, 698).

L'évocation de la main de l'interne correspondait en effet à toutes les tentatives de placer le geste, intellectuel ou chirurgical, au cœur des échanges et à valoriser les documents qui en témoignaient.

II. La presse comme chambre d'échos

L'important, pour Mondor, est de diffuser et il renforce considérablement l'efficacité de ces discours par la publication, en les faisant circuler dans la presse, médicale ou généraliste qui les relaient et en élargissant leur audience par leur publication dans des brochures imprimées ou dans des ouvrages destinés au grand public. Il peut y avoir jusqu'à trois versions différentes et donc trois chances de former des réseaux par discours prononcé. Ainsi l'hommage précité à Paul Lecène fait l'objet d'une petite publication chez Masson et Cie en 1931, celui de 1939 est repris dans *Paris médical : la semaine du clinicien*, et celui à Valéry est immédiatement rapporté dans *Le Figaro* par un article non signé, le 22 octobre 1938 et intitulé : « Le Chirurgien salue le poète ». Le journaliste y déclare, reprenant très exactement le combat de Mondor :

L'ouverture du Congrès de chirurgie prend une tradition littéraire de qualité. On sait que cette année le discours a été prononcé par M. Paul Valéry. Et le royal morceau fut précédé d'une allocution du professeur Henri Mondor, page dense et riche à mille horizons de savant lettré.

En outre, le discours du Cent-cinquantième de l'Internat est publié une première fois dans *La Presse médicale*, le 4 octobre 1952, puis une seconde sous la forme de brochure pour un plus large public, chez Masson et Cie en 1952.

Mondor a également beaucoup retravaillé et diffusé un discours en date du 20 janvier 1939, prononcé à l'occasion de l'inauguration de la chaire de pathologie médicale de la Faculté de médecine de Paris et intitulé « Les hommes de qualité ». Ce texte était destiné à associer poètes et médecins, « littérateurs et chirurgiens » comme le chirurgien l'indique dans la préface qu'il écrit pour le volume (Mondor, *Hommes de qualité*, 9) publié chez Gallimard la même année : le titre, *Hommes de qualité*, en est plus ambitieux, et la suppression de l'article défini semble suggérer que la liste est à compléter, ce qui ouvre des perspectives aux chercheurs de cette

« affinité du geste et du langage » (Mondor, *Hommes de qualité*, 11) et contribue à la justification de réseaux médico-littéraires. Mondor revendiquera toujours sa vocation de passeur tout en définissant précisément sa démarche :

Ceux qui se penchent sur les mobiles des humains, pour en persuader ceux-ci ou les en distraire, et à leur oreille pour les enchanter, sont ici près de ceux qui, de leurs mains, osent blesser le corps pour l'entr'ouvrir et pouvoir mieux le réparer. (Mondor, *Hommes de qualité*, 11).

Mondor s'attache en 1939 à explorer des terrains communs sur lesquels les réseaux pourront s'élaborer. Il liste les points de rencontre et les affinités entre le geste chirurgical et le style d'un écrivain sont, à ce titre, importantes car il faut souligner « les oppositions aussi entre le souligné et l'effleuré, le heurté et le coulant, l'ampoulé, le précieux et le sobre, l'ondoyant et le strict ne se montrent, dans les manipulations de viscères, ni plus rares ni moins frappantes qu'ailleurs, dans les ouvrages de l'esprit en particulier » (Mondor, *Hommes de qualité*, 13). En outre, « l'angoisse préliminaire et l'insatisfaction ou la crainte après accomplissement » (Mondor, *Hommes de qualité*, 14) sont également partagées. Mais les écrivains qui l'intéressent sont bien ceux qui se sont attachés à décrire le domaine médical :

Quant aux écrivains qui paraîtront, ce sont ceux qui, ayant eu à parler, en des discours fameux, de l'art chirurgical, ont choisi les idées, les mots, les fleurs les plus propres à faire du rapprochement qui suit une réunion dans défiance et sans heurt. (Mondor, *Hommes de qualité*, 22).

C'est aussi ce qu'il repèrera chez Proust quelques années plus tard. Toujours dans *Hommes de qualités*, le chapitre consacré à Georges Duhamel, qui est impliqué dans les deux domaines, est l'occasion de revendiquer et de légitimer la place de l'écrivain-médecin dans le domaine littéraire mais aussi d'affirmer l'équivalence des recherches intellectuelles. Symboliquement, avec Duhamel, c'est le mode du dialogue qui est privilégié :

Ce que vous avez appris de science, ce que vous avez vu de la culture, de l'ardeur créatrice de bien des savants, vous a préservé de penser que la vie intellectuelle d'une époque n'a d'expression que littéraire ; les nobles ambitions de l'orgueil cérébral n'ont pas qu'un domaine ; la grandeur de Lavoisier, de Claude Bernard, de Pasteur n'est inférieure à aucune autre. Vous savez mieux que personne qu'il est d'autres analystes que les romanciers, d'autres penseurs que les philosophes, d'autre poésie que celle des vers, d'autres informations sur les conflits humains que les dramaturges, d'autres écrivains élégants que les littérateurs [...] (Mondor, *Hommes de qualité*, 108-109)

Les réponses que les deux médecins s'adressent au cours de leur carrière sont toujours un discours de la méthode et un hommage à leur double activité. Ainsi le

discours de Duhamel lors de l'entrée de Mondor à l'Académie française, le 30 octobre 1947 fait-il allusion aux travaux biographiques de Mondor : « Désireux d'aborder certains problèmes de la création poétique, vous avez sagement pensé qu'il convenait d'abord de montrer le poète en action. » Comme il le fait avec Duhamel, quand il rédige des compte rendus de livres, Mondor ne manque pas de relayer l'idéal humaniste du médecin cultivé et lettré attaché aux refus des préjugés : dans *La Presse médicale* du 19 décembre 1936, il rend compte d'un ouvrage de Pierre Lester et Jacques Millot intitulé *Les Races humaines*, publié chez Armand Colin en cette année 1936 :

Les médecins qui sont, à l'heure actuelle, les meilleurs « clients » des belles-lettres et qui se réfugient, pour leurs cours et leurs loisirs, dans les inaliénables ravissements de la culture, trouveront, dans ce petit livre, une lecture très attachante et les redressements décisifs de bien des erreurs.

Cet article n'a plus pour seul but un discours esthétique mais montre, dans un contexte politique particulier, l'importance de la double posture du médecin, éthique et scientifique, qui lui permet de devenir une figure de référence. En effet, si c'est l'occasion pour Mondor de mettre en valeur la figure de Jacques Millot grand amateur de l'œuvre de Racine, passionné de littérature et de l'histoire des idées (Coppens, 121), il s'agit surtout de donner une audience à la démonstration de ces deux savants dont l'un est sous-directeur au laboratoire d'anthropologie du Museum d'histoire naturelle et l'autre professeur à la faculté des sciences de Paris. Leur ouvrage vise en effet à anéantir la thèse des « races » laquelle touchait, depuis Gobineau, également à la littérature. Millot avait d'ailleurs participé très largement au volume VII (*Peuples ou races ?*) de *l'Encyclopédie française* de Larousse en 1935, section supervisée par Lucien Febvre. Les deux auteurs démontrent l'inanité du mythe de la « race pure » et constatent la réalité du métissage, de la fusion. Mondor constitue son public de médecins cultivés en vigie de l'humanisme.

C'est aussi l'idée de la culture contre la barbarie qu'il place à l'origine de son intérêt pour Mallarmé. Il devait cette passion à Georges Duhamel, comme il le rappelle dans un discours publié dans le supplément littéraire du *Figaro* le 27 juin 1936, et prononcé à l'occasion de la remise à Georges Duhamel de son épée d'académicien dans les salons du *Figaro* devant les souscripteurs : « En 1904, pendant nos premières études de médecine, vous me glissiez, pour être lus sans retard, les merveilleux poèmes de Rimbaud et de Mallarmé. » Mondor n'a de cesse de marteler dans la presse ce que l'humanisme doit à la littérature et combien le savant doit y puiser une éthique. Pour ce faire, il faut observer et conserver. C'est exactement ainsi qu'il va conduire ses études mallarméennes. Commencées en 1915, en pleine Première Guerre mondiale où il est mobilisé, elles prendront toute leur ampleur à partir de 1940 dans un autre contexte de barbarie mais sont toujours

présentées comme axées autour des documents (lettres, manuscrits autographes, premières éditions) qu'il collectionne. *Le Figaro* du 16 juin 1942 le décrit d'ailleurs comme un « historien chasseur » à l'occasion de son élection à l'Académie française, et l'article applaudit « l'élection d'un chirurgien grand lettré [...] le voilà même historien littéraire ». Mais alors que Mondor insiste dans l'entretien sur son rapport à Mallarmé en 1915 comme une façon de retrouver l'humanisme dans une période qui semble l'avoir oublié, le journaliste préfère mettre en valeur la valeur distractive de la poésie, ce qui montre combien le combat de Mondor pour l'importance du document comme sanctuaire de l'humanisme n'était pas toujours facile à transmettre tant l'activité littéraire du médecin pouvait être perçue comme du dilettantisme : « Tout entretien littéraire le trouve dispos, heureux, disert. Comme l'on comprend que celui qui, tous les jours et tout le jour est penché sur des cancers, des malformations, des traumatismes regarde, le soir venu, avec un cœur heureux, la Poésie ! ».

Pourtant c'est bien en acquérant un ethos de spécialiste de Mallarmé et, partant, de critique littéraire, qu'il a conquis une visibilité et donne un caractère concret au chercheur polyvalent ainsi qu'une véritable crédibilité auprès des spécialistes des deux bords. À partir de la fin des années trente, la presse rendra en effet systématiquement compte, à quelques exceptions près, de la double activité de Mondor. On trouve ainsi, à l'occasion du congrès de chirurgie présidé par Paul Valéry un article intitulé « Henri Mondor, chirurgien mallarméen » de Marius Richard dans *Toute l'édition* (1^{er} août 1939), texte repris en partie dans *Le Progrès médical* n^{os} 33-34 des 19 et 26 août 1939 : le journaliste y évoque la collection de manuscrits de Mallarmé et Ghil réunie par Mondor et conclut à propos de la présence de Paul Valéry : « Et c'est une curiosité réconfortante de notre temps que ce maître chirurgien, dessinateur, mallarméen qui reçoit en poète un poète venu présider un Congrès de chirurgie. »

Henri Vignes, chroniquant la « *Vie de Mallarmé* par Henri Mondor », écrit dans *Le Progrès médical*, n^{os} 17-18 du 26 avril 1941 :

Le Professeur Mondor, éloquent, sensible et lettré, s'est appliqué à collectionner les lettres échangées par Mallarmé avec ses amis. Il en a tiré les éléments d'une véritable observation clinique sur la genèse des beaux vers qu'a écrits l'enchanteur en dépit des incompréhensions et de la vie trop quotidienne.

La presse médicale crée un espace de dialogue où les travaux parallèles de Mondor sont non seulement étudiés et légitimés mais perçus comme une nouvelle méthode inspirée par la pratique médicale. C'est aussi le cas de Pierre Astruc qui signe, dans *Le Progrès médical* n^o 13-14 des 10-24 juillet 1945, un article intitulé « À propos du *Dupuytren* d'Henri Mondor » où l'équivalence des analyses est clairement signifiée :

M. Mondor est l'auteur de magnifiques livres pédagogiques parmi lesquels *Diagnostics urgents*, *les Arthrites gonococciques*, *les Avortement criminels*, et, par ses études littéraires, notamment par sa biographie de Stéphane Mallarmé, il se trouve placé au premier rang des maîtres en littérature. Dans quelle série se place son *Dupuytren* ? Il se rapproche des œuvres du professeur Mondor par ce qu'il contient de l'histoire de la chirurgie, et peut ainsi leur servir d'introduction, ce qui l'écarte des vies romancées. Il se rapproche de ces dernières grâce au soin que l'auteur prend de mêler l'action et la vie, d'exposer des vies parallèles, des états d'âmes, de rester primesautier de rechercher l'anecdote piquante, et il s'écarte alors des œuvres du technicien. Il participe aux deux genres cultivés par l'éminent maître, tout en se classant à part. Sans doute est-il le messager d'une série nouvelle, biographique et scientifique à la fois et qui, longuement poursuivie, sera toujours un régal pour les lettrés et les amateurs d'Histoire.

Philippe Pagniez dans *La Presse médicale* du 8 septembre 1945 fait le même parallèle en écrivant qu'« aujourd'hui il [Mondor] publie un *Dupuytren* en un volume qui va rejoindre dans la collection « Leurs Figures » l'ouvrage maintenant si connu qu'il a écrit sur Mallarmé ». Chez les littérateurs, Mondor est devenu un professionnel de la critique littéraire, comme en témoigne Roger Nimier en écrivant à Céline : « Reconnaissons à Mondor cette qualité, étrange chez un critique littéraire, de bien aimer la littérature » (Céline, *Lettres à la NRF*, 501). *Le Journal* du 22 avril 1943 mentionne en outre que c'est en critique littéraire qu'il a intégré l'Académie Mallarmé aux côtés de Léon-Paul Fargue, Charles Vildrac, Paul Fort ou Félix Fénéon.

III. Réseaux éditoriaux

Sa réputation de spécialiste de Mallarmé lui permet alors d'imposer la double appartenance du savant et de faire dialoguer les disciplines à l'occasion d'un même exercice, celui de la biographie que Mondor a puissamment contribué à renouveler en en faisant le lieu par excellence de regroupement et d'étude des archives et des témoignages. Rédacteur de pas moins de six biographies de Mallarmé, il recherche, accumule, publie les documents, lettres, journaux qu'il peut collecter sur Mallarmé, principalement, mais aussi Verlaine, Valéry, Rimbaud, Barrès et Claudel : il publie ainsi à la NRF en 1939 *L'Amitié de Verlaine et Mallarmé*, en 1941, *La Vie de Mallarmé*, en 1944, *Mallarmé plus intime*, en 1948, *Histoire d'un faune*, en 1951, *Eugène Lefébure, sa vie - ses lettres à Mallarmé*, en 1961, *Autres précisions sur Mallarmé et inédits*, mais aussi en 1955 *Rimbaud ou le génie impatient*. Dans le même temps, il publie des biographies de nombreux savants comme *Pasteur* (Corrêa, 1945), *Dupuytren* (Gallimard, 1945), et une synthèse *Anatomistes et chirurgiens*, aux éditions Frangance en 1949. Loin du positivisme universitaire et du sentimentalisme subjectiviste, il inaugure une méthode dérivée de l'analyse

clinique des documents qui vaut pour les deux disciplines et confère ainsi au récit de vie un caractère scientifique qu'il n'avait pas à une époque où les biographies romancées émanant des « littérateurs » n'avaient pas bonne réputation.

En outre, son activité de directeur de collection, à la fois chez Masson pour les ouvrages de médecine et chez Gallimard pour *Vocations* à partir de 1954, va lui servir à créer de nouveaux réseaux sur cette méthode biographique. En effet Mondor fera de la collection *Vocations* un espace de dialogue entre médecins et littérateurs autour des documents rassemblés en vue des biographies de « phares » des deux disciplines. Il annonce son objectif en ces termes sur la quatrième de couverture de l'ouvrage inaugural, *Mallarmé lycéen* :

Il s'agira dans la collection *Vocations* de retrouver le moment où de grands hommes ont eu la révélation d'eux-mêmes ; d'étudier les chemins douloureux ou faciles, par où ils ont été conduits, parfois très tôt, parfois très tard, à cette prise de conscience de leur personnalité, de définir enfin, par un examen de leurs années d'apprentissage poursuivi jusqu'à l'affirmation définitive de leur vocation, les moyens par lesquels ils sont devenus de grands hommes. Bref, comment ils se sont réalisés, fût-ce dans l'échec qu'il leur a fallu prendre pour y parvenir. (Mondor, *Mallarmé lycéen*, Quatrième de couverture).

Il y expose une méthode commune au biographe et au médecin ainsi que la visée pédagogique de sa collection :

Elle [cette collection] a été conçue pour un large public et plus particulièrement pour la jeunesse. Elle aura pour sujet la découverte, par chacun de ceux dont il sera question, de sa propre « vocation » [...]. Si, pour employer le langage des cliniciens, cette collection fournissait de « belles observations », il deviendrait peut-être plus aisé de découvrir, avec bien des nuances, un syndrome du génie.

L'emploi du vocabulaire médical pour tracer la feuille de route de la collection montre bien la volonté d'appropriation productive des méthodes d'observations médicales par la critique littéraire. La volonté de Mondor en créant sa collection, c'est bien de l'établir en réseau pour concrétiser le dialogue et la collaboration entre médecins et écrivains. Il les sollicite ainsi tour à tour pour écrire sur leur « grand homme » : Laennec, Mallarmé, Poincaré, Gide, Victor Hugo, Proust, Bergson, Flaubert sont prévus. De grands ouvrages naîtront de cette volonté comme celui que Jean Delay consacre à la jeunesse de Gide en 1956 avec l'aide de Roger Martin du Gard et Jean Schlumberger. Édouard Rist évoque en outre Laennec et le poète André Bellivier, Henri Poincaré. André Ferré décrira *Les Années de collège de Marcel Proust* en 1959. Mondor a même voulu entraîner François Mauriac dans un projet autobiographique quasi analytique en 1954. Dans sa correspondance conservée dans le fonds Mondor la Bibliothèque Jacques Doucet une lettre datée de cette année-là en témoigne : « Dites-moi : qui pourrait faire, sinon vous même, dans

la collection dont je vous ai parlé, votre *Vocation* [...] Quel chant vous en composeriez ! » Mauriac ne donnera pas suite. Mais le refus des universitaires contactés est sans doute le plus important échec de cette collaboration et de cette tentative de réseau étendu à l'université : en septembre 1954 Étiemble refuse car il croit un « Rimbaud lycéen » infaisable comme il l'affirme dans une lettre inédite également conservée dans le même fonds. Ce fonds contient des lettres de Bornecque et de Béguin qui boudront aussi cette expérience interdisciplinaire. L'université n'est pas prête à ce type de travail.

IV. Faire correspondre

Cette correspondance de Mondor découverte en 2013 à la Bibliothèque Jacques Doucet (Céline, *Lettres à Henri Mondor*, 7) a permis de prendre en compte l'importance des échanges à travers les réponses adressées au chirurgien ainsi que l'efficacité de cette image de grand chirurgien lettré renouvelant les études mallarméennes pour diffuser la performance de ces travaux menés dans les deux disciplines. De nombreux écrivains et/ou médecins en prennent acte et réagissent. Plusieurs lettres de Georges Duhamel s'inscrivent dans cet objectif, par exemple le 15 mars 1941 :

Si nous avons tous pris le départ, jadis, avec, au cœur, le désir d'une vie pure et vraiment noble, c'est à Mallarmé que nous en sommes redevables. Nous ne savions alors presque rien de ce que vous révélez aujourd'hui : nous le devinions.

Puis le confirme le 4 janvier 1955 :

Une fois de plus, vous m'avez appris beaucoup de choses. Je mesure le chemin parcouru depuis l'article que j'écrivis en 1912. Vous avez fait ce que nous attendions de vous. Vous avez projeté des clartés sans cesse plus vives sur ce que l'on serait tenté d'appeler le mystère Mallarmé. Grâce à vous aussi le « phénomène-Mallarmé » s'inscrit plus intelligemment dans l'histoire de la poésie française.

L'écrivain et critique Lucien Daudet lui écrit à son tour, le 20 avril 1941, dès la réception de son *Mallarmé* :

C'est vraiment la nouvelle création d'un être, en même temps que la patiente explication de son génie. J'ai rarement aussi bien connu quelqu'un que, grâce à vous, je ne commence à connaître Mallarmé. Et aussi, quelle charmante évocation de toute une époque, avec quel souci de l'exactitude dans les moindres détails.

D'autres hommes et femmes de lettres s'expriment sur le sujet comme Pierre Benoît, Henry Bordeaux, Marthe Bibesco, Jean Paulhan avec qui Mondor eut une correspondance très suivie, ainsi que des artistes comme Nadia Boulanger ou Jean-Louis Barrault. Il ouvrira même le cercle aux politiques de tous bords. Les effets de

cette circulation à la fois de l'ethos critique de Mondor et de sa méthode en seront une reconnaissance très officielle de ses travaux sous la forme de la mise au programme des universités des études Mallarméennes. Marie-Jeanne Durry, directrice de l'ENS de Sèvres, dans une lettre du 10 mars 1959, se montre reconnaissante à Mondor d'avoir permis, grâce à ses réseaux, de mettre Mallarmé au programme de la licence de 1960.

Ces échanges mettent en avant la puissance de cette figure médico-littéraire et surtout un nouveau modèle de recherche sur les écrivains qui rejoint l'émergence de l'ethnologie comme science dans les années trente, celle de l'observation clinique des documents. Mondor a longuement insisté, dans un autre questionnaire tapuscrit du fonds Mondor de la BLJD titré « Vocation », sur la nécessité d'« observer avec vérité et décrire avec une vive espérance de servir, de secourir. De même, en histoire littéraire, [a-t-il] préféré aux caprices de l'hypothèse et au narcissisme des interprétations, la patience des vérifications *et l'apport de quelques faits ou textes inconnus* ». Et il ajoute ce rappel de sa méthode :

Dans mon petit volume sur Rimbaud j'ai proposé, avec les précautions de quelqu'un à qui les règles intransigeantes de l'asepsie ont appris la prudence, une explication du silence de Rimbaud.

La connaissance qu'il a acquise des personnalités marquantes, des acteurs principaux de la société permet à Mondor à partir des années cinquante d'élargir ses réseaux au moyen de divers assemblées savantes ou prix qu'il crée, préside ou auxquels il participe et qui servent de porte-voix à ses idées. Il entre ainsi au Comité de lecture de la Comédie française en 1955, puis à celui de l'Opéra de Paris. Il accueille avec enthousiasme l'idée de *La Vie médicale* de créer en 1951 un prix « François de Neufchâteau » pour « honorer l'amour des lettres chez les savants », selon la présentation qu'en font Jérôme et Jean Tharaud dans le numéro de juin 1951 :

Sous le patronage de *La Vie médicale*, il est chaque année, attribué un prix de 200.000 francs [environ 2000 euros] à une œuvre littéraire en prose et en langue française par un membre du Corps Médical.

Ce prix, auquel même Louis-Ferdinand Céline voudra concourir (Céline, *Lettres à Henri Mondor*, 75), agit comme une reconnaissance.

V. L'humanisme du document

Cet intérêt pour le document, cette volonté de rassembler et de sauvegarder pour observer est constante chez Mondor qui en fait la justification de ses travaux à la croisée des disciplines. Sa démarche comporte aussi un objectif de conservation

patrimoniale ; elle est constitutive de l'humanisme tel qu'il le conçoit et prend encore plus d'ampleur dans les années cinquante, où les témoignages concrets de l'existence de « grands hommes » sont valorisés comme preuves d'humanité et de visibilité culturelle. Si les documents de ou sur Mallarmé avaient pu permettre à Mondor d'établir des connexions entre écrivains et médecins, c'est un autre écrivain qui lui est cher, Marcel Proust, qui lui servira à établir ses derniers réseaux autour de la conservation des lieux de vie de l'auteur de la *Recherche*. L'investissement du chirurgien comme premier président de l'Association des Amis de Proust (1950-1962) est un symbole de son activité. La conservation de la maison de la tante Léonie comme ancrage dans le paysage géographique et géopolitique émane en effet de sa volonté de promouvoir les preuves tangibles de l'humanisme contre la barbarie. Comme le rappelle Delphine Saurier, « il s'agit de faire découvrir un écrivain et son œuvre pour favoriser l'épanouissement intellectuel, émotionnel et moral des individus » et surtout de conférer « une "utilité" trans-historique à l'œuvre de Proust, légitimant l'instauration du culte proustien : la compréhension de soi et de l'Autre » (Saurier, 542).

L'intérêt de Mondor porté à Proust après Mallarmé relance d'ailleurs les réflexions sur les interactions entre littérature et médecine, comme le montre un article de Jacques de Lacretelle « *In memoriam* Henri Mondor » qui revient sur la « dévotion » de Mondor envers son métier et « à son culte de la littérature » (Lacretelle, 17) :

La mort d'Henri Mondor, unanimement déplorée dans les lettres, a été une perte sensible pour notre Société dont il était le premier Président. Il n'avait jamais écrit longuement sur Proust. Mais un avant-propos publié dans le premier numéro du Bulletin montre qu'il l'avait lu de très près. D'ailleurs ses méthodes analytiques et critiques n'étaient pas sans rappeler l'intuition proustienne, faite de patience et de précision pour mettre au jour le secret des êtres. Il y a, chez Proust, une observation clinique, qui est bien près de la science médicale. Il y a même une technique analogue à celle du chirurgien qui soulève les chairs et sépare les ramifications des nerfs. C'est ainsi, on le sait, que de nombreux témoins, assistant aux opérations faites par Robert Proust, le frère de Marcel, ont reconnu certaines similitudes - ou plutôt certaines correspondances - avec l'art exact, délicat et ferme qui conduit l'analyse proustienne. Je crois que si Mondor n'a publié aucune étude sur Proust, ce n'est pas faute d'admiration, (nous en avons souvent parlé ensemble) mais par le désir de ne pas aborder un sujet qui avait déjà été approfondi par tant d'autres. Mondor était un chercheur, curieux de l'inédit, jaloux de son travail.

Lacretelle fait sans doute allusion à Georges Duhamel qui, dans le *Trio pour Mondor*, avait fait, dès 1939, le rapprochement entre le geste chirurgical de Robert Proust et l'observation clinique de son frère :

Il m'est arrivé, naguère, de faire, entre la phrase chirurgicale de Robert Proust et la phrase littéraire de son frère Marcel, une sorte de comparaison. Chez l'écrivain comme chez le praticien, on trouvait les mêmes détours, les mêmes longueurs, les

mêmes repentirs, les mêmes subtiles hésitations, les mêmes complexités balbutiantes. [...] Il [Mondor] parle parfois comme un admirateur de Proust, il écrit, si le vent l'y porte, comme un fervent de Mallarmé ; mais, quand il prend le bistouri, soudain net, soudain cristallin, il opère, avec rigueur, dans le style d'Anatole France. (Georges Duhamel, *Trio pour Mondor*, non paginé).

Ni Mondor, ni Lacretelle ne rappellent cependant comment Proust avait, par avance, condamné le clinicien à n'être qu'un excellent professionnel, pas un humaniste ni un homme de culture et réfuté la voie de l'observation clinique :

Alors nous comprîmes que Cottard, tout en me trouvant, comme il le dit dans la suite, assez asthmatique et surtout « toqué », avait discerné que ce qui prédominait à ce moment-là en moi, c'était l'intoxication, et qu'en faisant couler mon foie et en lavant mes reins, il décongestionnerait mes bronches, me rendrait le souffle, le sommeil, les forces. Et nous comprîmes que cet imbécile était un grand clinicien. (Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 491)

Faisant la synthèse, Jean Grenier écrivait à Mondor, le 3 juin 49, qu'il admirait en lui « une si étonnante érudition littéraire et médicale et, bien plus encore un si riche et si profond *humanisme* » (Fonds Mondor, BLJD). Le soulignement montre combien Mondor avait su incarner cette figure médico-littéraire et l'imposer comme celle de l'humaniste à l'époque moderne : un observateur et un conservateur. Acteur clé de l'évolution des rapports entre milieux médicaux et littéraires il a construit une figure incontestée, statufiée et très puissante du « chirurgien critique littéraire » qui œuvre dans des sphères médicales, universitaires, dans la république des lettres comme dans les cercles mondains et qui, *in fine*, dépassera les frontières : « Special qualities of mind and circumstance combined in the case of Henri Mondor to permit him to lead a double life with equal success in both roles » (Ober, 222).

Ouvrages cités

Alain, Duhamel Georges, Valéry Paul, *Trio pour Mondor*, Prélude par Colette, Gauthier-Villars, Paris, 1939.

Céline Louis-Ferdinand, *Lettres à Henri Mondor*, édition établie, présentée et annotée par Cécile Leblanc, Paris, Gallimard, 2013.

Céline Louis-Ferdinand, *Lettres à la NRF : choix 1931-1961*, édition établie, présentée et annotée par Pascal Fouché, Paris, Gallimard, 2011.

Lacretelle Jacques de, « *In memoriam Henri Mondor* », Bulletin des amis de Marcel Proust et de Combray n°13, 1963.

Leblanc Cécile, « Science et biographie : renouvellement d'un genre décrié ? L'exemple d'Henri Mondor », *Panthéons littéraires et savants XIXème-XXème siècles*, études réunies par Évelyne Thoizet, Nicolas Wenlin et Anne-Gaëlle Weber, Artois Presses université, 2012, p. 118-128.

Mondor Henri, *Hommes de qualité*, Paris, Gallimard, 1939.

Mondor Henri, *Paul Lecène*, Paris, Masson et Cie, 1931.

Mondor Henri, *Titres et travaux scientifiques*, Paris, Masson, 1961

Ober William B. « Henri Mondor, surgery and french letters », *NY State Journal of medicine*, New York, 1^{er} septembre 1972.

Proust Marcel, *Jean Santeuil*, Paris, Gallimard, 1952.

Proust Marcel, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, vol. II, 1987.

Saurier Delphine, « Proust dans ses meubles. Patrimonialisation de la Maison de tante Léonie », *Ethnologie française* 3/2007 (Vol. 37) , p. 541-549 URL : www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2007-3-page-541.htm. DOI : [10.3917/ethn.073.0541](https://doi.org/10.3917/ethn.073.0541).

Snow Charles, *Les Deux cultures*, [The two culture and the scientific révolution], traduction de Claude Noël, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1968.

Wanlin Nicolas, « Présentation », *Panthéons littéraires et savants et savants XIXème-XXème siècles*, études réunies par Évelyne Thoizet, Nicolas Wanlin et Anne-Gaëlle Weber, Artois Presses université, 2012, p. 113-115.

René-Albert Gutmann (1885-1981), un médecin dans le siècle

Danièle LECLAIR

À Jacqueline Gaspar¹

Polyglotte (outre le français, il parlait couramment l'italien, le grec, l'espagnol et l'allemand²), européen avant l'Europe et regardant très tôt vers d'autres continents, René-Albert Gutmann incarne une figure de médecin lettré, aussi bien passionné par la recherche médicale que par la littérature, classique et contemporaine.

Né en 1885 à Paris mais de parents émigrés d'Allemagne, exerçant en France mais entouré de nombreux assistants étrangers (italiens, grecs, iraniens...), à la fois dans les hôpitaux publics de Paris et dans son cabinet privé (rue Bonaparte dans le VI^e arrondissement, puis après la Seconde Guerre mondiale, rue de la Pompe dans le XVI^e), invité dans de nombreux pays étrangers, il a traversé presque tout le XX^e siècle, salué comme spécialiste de référence en gastroentérologie et comme écrivain, romancier, poète et essayiste littéraire.

Il est devenu interne des hôpitaux de Paris en 1910 et a soutenu sa thèse de médecine en gastroentérologie en septembre 1914 (voir Gilbrin). Tout de suite plongé dans le conflit de la Première Guerre mondiale, mobilisé en 1914 comme médecin

¹ Je remercie vivement Jacqueline Gaspar, la fille de René Albert Gutmann, décédée en 2017, de m'avoir laissé explorer la bibliothèque de son père, de m'avoir ouvert ses archives et de m'avoir communiqué de nombreuses informations sur sa vie. Sur son parcours, voir également l'hommage du Dr Émile Gilbrin, « René-Albert Gutmann », bibliothèque de santé de l'université Paris Descartes :

<http://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/hsm/HSMx1982x016x001/HSMx1982x016x001x0009.pdf> et celui du Dr Guy Albot, prononcés en 1982, après la mort de R.-A. Gutmann : « Éloge de René-Albert Gutmann », *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, 1982, n°6 (séance du 22 juin 1982), p. 711-717.

² Jacqueline Gaspar m'a précisé qu'il n'avait jamais voulu parler l'allemand, même quand elle-même l'a sollicité, longtemps après la fin de la Seconde Guerre mondiale.

auxiliaire au 92^e régiment d'infanterie, il a connu Verdun, puis, à partir de 1916, a été affecté comme médecin-major dans l'armée française d'Orient envoyée à Salonique. Mais pendant cette campagne militaire éprouvante, dans un environnement sanitaire désastreux (le camp retranché de Salonique est entouré de marécages où sévit le paludisme), il écrit des articles médicaux, par exemple sur la méthode qu'il utilise pour soigner le paludisme (« Études sur le paludisme au point de vue thérapeutique ») – dont 90% des soldats sont atteints –, tout en relisant l'*Enfer* de Dante dont il va devenir un des meilleurs traducteurs et un éminent commentateur, et il se marie à Athènes avec une jeune Française, infirmière bénévole rencontrée en 1916 à l'hôpital d'Alger³.

Son parcours, qui entrecroise constamment médecine, histoire et littérature, écriture scientifique savante et création littéraire, illustre de façon exemplaire l'intérêt des médecins pour la littérature et les arts dans la première moitié du XX^e siècle ainsi que la vitalité des échanges intellectuels et des liens amicaux qui se tissent dans l'Entre-deux-guerres et se poursuivent bien après la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

I. L'euphorie des années 1920-1930 : recherche médicale et débuts littéraires

Cette décennie, pour ceux qui ont traversé la guerre, ouvre une période d'espoir et d'euphorie et pour le docteur René Gutmann, des années marquées par le succès dans deux domaines, en médecine et en littérature.

Après sa démobilisation, le professeur Antonin Gosset⁴ lui confie, en 1921, à la clinique chirurgicale de la Salpêtrière, la consultation de gastroentérologie dont René Gutmann fait un centre prestigieux de recherche clinique et d'enseignement (selon Albot). C'est là qu'il réalise l'essentiel de son œuvre médicale (jusqu'à la Seconde Guerre mondiale) et forme de nombreux élèves. Il publie un livre majeur qui sera cinq fois réédité : *Les Syndromes douloureux de la région épigastrique* (1^{ère} édition, 1930). Gutmann a conçu une méthode radio-clinique qui porte son nom et qui permet de déceler le cancer de l'estomac à ses débuts et de porter des diagnostics très précoces. Il a montré que « le cancer au début, ou *in situ*, peut être étendu en surface, mais [qu'il] ne doit pas franchir la *muscularis mucosae* » (Albot, « Éloge »). À cette époque (1930-1937), « cette notion toute nouvelle a constitué une voie de recherche pour les autres localisations du cancer » selon Gilbrin. Ce

³ Il avait d'abord été hospitalisé à Avignon puis transféré pour sa convalescence à l'hôpital d'Alger.

⁴ Professeur agrégé et chirurgien des hôpitaux de Paris, Professeur de clinique chirurgicale (Hôpital de la Salpêtrière), Président de la Société nationale de chirurgie (1930), membre de l'Académie de médecine (1928) et de l'Académie des sciences (1934).

dernier relate qu'Antonin Gosset avait pris l'habitude d'opérer sur le diagnostic de René Gutmann, même si lui-même ne voyait aucun signe précoce du cancer : ils ont ainsi collaboré pendant vingt ans. Il cite aussi le jugement du Dr Albot sur Gutmann : « C'est l'utilisation de moyens les plus banals par un esprit original, qui a modifié complètement l'aspect d'un chapitre de la pathologie [...] et permis la méthode radio-clinique de dépistage du cancer de l'estomac ».

Nommé médecin des hôpitaux de Paris en 1930, René Gutmann publiera quelques années plus tard, préfacés par Antonin Gosset, ces travaux qui lui assureront une notoriété mondiale : *Le Cancer de l'estomac au début* (1939) et *Traité clinique, radiologique et thérapeutique des maladies du tube digestif* (1940), ouvrages qui seront plusieurs fois réédités. Guy Albot indique à quel point ces traités ont été précurseurs et demeurent toujours valables trente ans plus tard.

La reconnaissance de ses pairs dans le domaine scientifique et la recherche clinique, se double de ses premiers succès littéraires qui lui font côtoyer d'autres sphères sociales. En effet, tout en s'imposant comme un éminent spécialiste en gastroentérologie, le docteur Gutmann – qui, comme la plupart des médecins de sa génération, avait passé un baccalauréat littéraire avant d'étudier la médecine – est aussi un lettré, connaissant le grec et le latin, lisant les auteurs classiques, ainsi qu'en témoigne sa très riche bibliothèque⁵, un homme passionné par l'histoire mais aussi un très bon connaisseur de la littérature de son époque, dont il a lu tous les grands auteurs – qui figurent dans sa bibliothèque : Proust, Gide, Montherlant, Claudel, Valéry, Duhamel, Martin du Gard, Morand...

Sa traduction de l'*Enfer* de Dante, commencée en Italie pendant la Première Guerre mondiale, est publiée dans une édition précieuse (Paris, éd. Léon Pichon) en 1925 et elle reçoit un hommage exceptionnel avec le long commentaire que l'ouvrage inspire à Gabriele d'Annunzio – et qui fut ajouté ensuite à l'ouvrage par l'éditeur⁶.

Cet ouvrage révèle aussi l'intérêt de Gutmann pour la matérialité du livre car l'ouvrage est enrichi de gravures originales sur bois d'Hermann Paul. Cet intérêt est confirmé par la mention, lors d'une conférence prononcée devant la Société française d'histoire de la médecine en 1978, de ce qui l'a conduit à découvrir dès les années 1920, l'ouvrage de Segalen, *Stèles*, qu'il achète alors dans l'édition originale chinoise : « j'ai bien probablement été attiré par l'aspect insolite et séduisant de l'édition, son format oblong, ses couvertures en bois de camphrier un peu odoriférant, porteuses d'une inscription chinoise, la fermeture en lanières de cuir. Tout cela m'attira immédiatement. » (« La question de l'obscurité »)

⁵ Voir Leclair.

⁶ Voir Leclair.

Son goût pour la reliure, un artisanat qu'il pratiquait lui-même avec talent, se découvre non seulement grâce aux volumes reliés de sa bibliothèque mais aussi dans une fiction de jeunesse, publiée en 1913 sous un pseudonyme qu'il n'utilisera plus par la suite, René A. Bonommé : *Histoire comparée des arts de la lingerie et de la reliure du Dioclétien à Louis II le bègue*⁷ – livre que, bien sûr, il a relié lui-même pour sa bibliothèque personnelle.

Cet ouvrage très confidentiel et aujourd'hui quasi introuvable nous fait découvrir un des traits marquants de la personnalité du docteur Gutmann : son sens de l'humour, qu'il pratique dans sa vie privée – et que l'on peut découvrir dans sa correspondance – et certains de ses écrits littéraires. Ce livre, décrit comme une fiction antique, Gutmann

le voit comme un canular mais qui repose cependant sur une enquête historique sérieuse. Il écrit dans la préface : « L'art du relieur habille le livre, souvent lui donne sa valeur ou lui ajoute, pour l'œil de certains délicats, des charmes qu'ils sont seuls à pouvoir goûter. N'était-il pas évident, par une association d'idées que dès maintenant le lecteur averti trouvera toute logique, que nous dussions penser à en étudier les multiples corrélations avec l'art de la lingerie ?⁸ »

Ce livre devient ensuite l'occasion d'allusions complices et de *private jokes* entre Paul Morand et lui, que l'on découvre dans des dédicaces et des lettres : ainsi, en 1929, à l'occasion de la parution du *Voyageur de l'amour*, Morand envoie un exemplaire à René Gutmann avec cette dédicace : « À René Gutmann, / ces



ill. 20 : Segalen, *Stèles*, Pékin, Presses du Pei-t'ang, 1912.

⁷ René A. Bonommé, Gabriel Rosant, Féridj Fedjoun-Pacha, Paris, Tassel, 1913. – Les deux autres noms semblent aussi des pseudonymes.

⁸ Un libraire en ligne indique que son exemplaire, le n°1 des 10 exemplaires sur Hollande, comporte un envoi autographe manuscrit du Dr René A. Gutmann (probablement l'auteur, dit-il) à André Doderet et est enrichi d'un poème manuscrit signé du même sur une carte-lettre, et d'un article découpé de G. de Pawlowsky rendant compte de l'ouvrage comme d'une mystification littéraire pleine d'érudition.

nouveaux rapports de la littérature et de la lingerie, / son Paul Morand⁹ ». Vingt-cinq plus tard, Morand s'en souvient encore quand il lui adresse la lettre suivante : « Cher René, [...] Si tu lis *Arts* de cette semaine, où je réponds à une enquête d'été sur les chefs d'œuvres disparus, tu verras que, pour intriguer les lecteurs, je cite les *Rapports de la lingerie et de la reliure* !¹⁰ »

Cet humour se retrouve dans son roman *Jalousie*¹¹, publié en 1931, et plus tard, dans *Petites escales*¹² (1938), recueil de courts textes versifiés composant autant de haltes d'un voyage imaginaire où Gutmann tourne en dérision les voyageurs de son temps. Avec *Jalousie*, salué par la critique littéraire, Gutmann n'hésite pas à faire entrer dans son roman des précisions techniques sur le travail d'un grand médecin parisien et à se moquer de ses clients mondains.

Les sujets et leur approche dénotent de sa part un esprit non conformiste, bien éloigné des poèmes ou proses « sérieuses » publiés par les « médecins-littérateurs » des années 1930 – que présente Martina Diaz¹³. S'il utilise la versification dans *Petites escales*, ses « poèmes » apparaissent comme des exercices de style ludiques où sa virtuosité linguistique se double d'une féroce critique des lieux communs auxquels le touriste naïf se fie. De même, sur le canevas d'une confession d'un médecin à un confrère, *Jalousie* retourne le motif attendu du médecin attentif à soigner, en figure d'un médecin cherchant à tuer son patient. Son personnage, tout spécialiste renommé qu'il soit, succombe en effet à sa passion amoureuse et c'est la pathologie de l'« âme » de ce médecin autant que celle du corps de son malade qui intéresse le romancier, qui met ici à profit la liberté que confère le statut d'écrivain.

Dans son hommage à René Gutmann, son ancien élève et confrère, Guy Albot, témoignera également de cet humour facétieux qu'il déployait dans le quotidien en relatant cette anecdote : « Vous savez à quel point [Gutmann] avait été déçu de l'affaiblissement, après la guerre, de l'influence médicale française en Amérique. Or, le voilà, au premier Congrès panaméricain de gastroentérologie, qui se présente à deux éminents Américains du Nord en conversation animée [...]. L'un deux lui demande son nom : 'Oh ! vous ne me connaissez pas, je viens d'une petite peuplade

⁹ Dédicace inédite sur un livre de la bibliothèque de René Gutmann, Archives Jacqueline Gaspar.

¹⁰ Lettre inédite de Paul Morand à René Gutmann, depuis Vevey, août 1954 : bibliothèque de René Gutmann, Archives Jacqueline Gaspar.

¹¹ Pour une étude plus détaillée de ce roman et de sa réception, voir Leclair.

¹² Le livre est publié en 1938 par Aubanel père à Avignon. Voir Leclair.

¹³ Voir *supra* l'article de Martina Diaz.

d'Europe, la France !', [répond-il]. Alors son voisin [...] de s'écrier : 'Oh, you are Gutmann !' » (« Éloge »).

II. Une célébrité médicale très sollicitée mais discrète

Parce qu'il est devenu un gastroentérologue de renommée internationale, le Dr Gutmann est entouré à l'hôpital de nombreux assistants français et étrangers, et d'autre part, il reçoit dans son cabinet parisien une clientèle privée aisée. Grâce à ses publications littéraires, il côtoie aussi des cercles littéraires, et nombre d'écrivains et d'artistes eux-mêmes célèbres deviennent ses patients. Il est ami avec Anna de Noailles, Giraudoux et Morand – qui est aussi son patient ; il a soigné Picasso et Valéry¹⁴ et se trouvait au chevet du poète au moment de sa mort ; il a d'ailleurs relaté les derniers moments de Valéry vingt-huit ans plus tard¹⁵, en 1968, dans un article intitulé « Souvenirs sur la mort de Paul Valéry ». Et cet article est très révélateur de la personnalité de son auteur : en effet, on y découvre à la fois la connaissance approfondie que Gutmann a de l'œuvre de Valéry¹⁶, sa lecture subtile de la relation entre maladie et poésie – à travers les citations qu'il choisit – et le dialogue empreint de confiance qu'il a établi avec Valéry. Ainsi, après des transfusions de moins en moins efficaces, Valéry lui cite : « Pâle, qui se résigne et saigne sans regret ? / Que lui fait tout le sang qui n'est plus son secret ? », échange avec son médecin sur la poésie pure ou le phrasé musical de La Fontaine, et use de formules complices pour désigner ses douleurs : « Le centre flanche », « Je n'ai plus la vie des muqueuses »... (« Souvenirs... »)

Gutmann explique en préambule pourquoi il écrit ce texte après s'être tu si longtemps :

Lorsque le 20 juillet 1945, à 9 heures et quart du matin, Paul Valéry fut mort, plusieurs journaux m'ont demandé un article sur les dernières semaines de sa maladie et j'ai cru

¹⁴ Dans « Paul Valéry et la médecine », le Dr A. Mandin précise que Valéry « était surveillé par les professeurs Mondor, de Gennes, Gutmann et le docteur Roudinesco ».

¹⁵ La confiance que lui accorde la famille du poète apparaît aussi à travers une brève communication (publiée ensuite dans la presse médicale) au cours de laquelle il remet à l'Académie de médecine un exemplaire précieux de *Réflexions* offert à la bibliothèque de l'Académie : « Le chef d'œuvre typographique qui nous est offert, la beauté graphique (je n'ai pas besoin de parler du texte), la perfection des dessins dus à Hans Erni [...]. Vous y trouverez des textes variés, des « réflexions » [...] sur le corps, sur la main, sur l'œil, un grand et important dialogue entre Socrate et son médecin, et enfin ce « Discours aux chirurgiens » [...], Séance du 3 décembre 1968.

¹⁶ Dont il possède et a lu toute l'œuvre dès ses premières publications.

devoir refuser. Si je romps aujourd'hui le silence, [...] dans une époque où la publication des Cahiers de Paul Valéry va rajeunir sa mémoire, c'est que Madame Paul Valéry, au courant de mes refus, m'avait, à l'époque, envoyé une lettre dont j'extrais ce passage : « Je ne m'étonne pas qu'on vous ait demandé de rédiger vos souvenirs sur les derniers jours de mon mari ; mieux que tout autre, vous pouviez le faire, mais vous avez tenu à garder l'attitude du médecin qui, même au-delà de la mort, se trouve lié par le secret professionnel. Il est permis de supposer que vous avez fait, pour vous-même, la relation de la maladie et des réactions de mon mari vis-à-vis d'elle. Et ce sera un jour un document bien intéressant et d'une valeur incomparable ». (« Souvenirs... »)

Dans son article¹⁷, Gutmann apporte des éclairages précieux sur la maladie de Valéry, le regard que ce dernier porte sur celle-ci et les traitements qu'il subit. Mais la modestie du médecin lettré, alliée à son souci d'exactitude, frappe tout de suite le lecteur : « je ne veux rapporter ici que les phrases mêmes que j'ai transcrites », « je n'ai pas noté les 'conversations' qui se sont déroulées au cours de ces longs mois », « je ne me sens pas le droit, [...] de 'reconstituer' les entretiens de Valéry », « je ne veux pas donner 'du Gutmann' à ceux qui attendraient du Valéry¹⁸. » (« Souvenirs... ») Gutmann tient à rappeler que s'il avait noté quelques mots de Valéry, c'était sans penser à une publication future.

Insensible aux sollicitations de la presse, n'ayant jamais utilisé son amitié avec ses patients célèbres pour en tirer une gloire médiatique, René Gutmann déploie cependant conjointement activités médicales et littéraires. On le retrouve aussi bien emmenant son équipe de l'hôpital Saint-Antoine pour un séminaire d'un mois à Montevideo ou en tournée de conférences sur la gastroentérologie en Italie, en Amérique latine et centrale, en congrès aux USA ou à Tokyo, que dans les salons d'Anna de Noailles et de Paul Morand.

Il fait d'ailleurs partie de l'équipe des collaborateurs réguliers, critiques et écrivains, du journal artistique et littéraire créé en 1922 par la librairie Larousse, *Les Nouvelles Littéraires*, qui se propose de commenter chaque semaine l'actualité littéraire avec une ligne éditoriale qu'il présente ainsi : « ce journal qui, en dehors de tous les partis

¹⁷ Gutmann cite en annexe quelques dédicaces de Valéry qui mettent en évidence la double compétence du médecin qui est aussi lecteur de poésie et poète lui-même : « Au Docteur René Gutmann, / Parfois mon Esculape et parfois mon confrère / Et qui, toujours aimable en ces rôles divers, / Va de mon gastre au songe et de l'ulcus aux vers. »

¹⁸ Et il tient à se démarquer de ceux qui se contentent de formules vagues : « On nous a souvent parlé des propos de Mallarmé, qui étaient, paraît-il, « éblouissants », mais on ne nous a jamais restitué les mots eux-mêmes. » (p. 1103).

et de toutes les écoles, indépendant de toute influence commerciale, et n'acceptant que la plus franche publicité, s'efforcera de travailler à la diffusion du livre et du génie français au delà de nos frontières, en provoquant chez tous la plus saine curiosité de ce domaine spirituel que l'honnête homme ne doit jamais se lasser d'explorer et d'étendre ». Dans l'équipe, le Dr Gutmann est le seul médecin et il se retrouve là en compagnie de D'Annunzio, Colette, Valery Larbaud, la comtesse de Noailles, Paul Morand, Jacques Rivière, Paul Valéry, André Doderet (traducteur de D'Annunzio)... un cercle d'écrivains dont on retrouve les ouvrages dans sa bibliothèque et dont plusieurs appartiennent aussi à son cercle d'amis. Ainsi, on peut dire que René Gutmann est au cœur de plusieurs réseaux, médicaux, médico-littéraires et littéraires.

Après la Seconde Guerre mondiale, ses publications sont importantes, aussi bien médicales que littéraires : en médecine, rééditions, avec de nombreux ajouts, de son ouvrage *Les Syndromes douloureux de la région épigastrique*, publication du *Diagnostic du cancer d'estomac à la période utile* (1956) et avec sa fille, Jacqueline Daoud, de *Estomac et duodénum : Introduction à l'étude radio-clinique* (1951).

Ses essais littéraires majeurs, *Introduction à la lecture des poètes français* (1946), puis *Dante et son temps*¹⁹ (1977), qui révèlent ses deux domaines de prédilection en dehors de la médecine, la poésie et l'histoire, sont des sommes monumentales aussi solidement documentées qu'agréables à lire. Ces ouvrages, eux aussi réédités à plusieurs reprises, suscitent d'ailleurs de nombreuses critiques élogieuses dans les revues littéraires et la presse grand public.

Son dernier ouvrage historique, publié chez un éditeur universitaire, *L'Impératrice Galla Placidia raconte sa vie et son temps*, qui fait revivre l'étonnante vie de Galla Placidia, fille, sœur et tutrice d'empereurs, puis elle-même impératrice de l'empire romain d'Occident au temps des invasions barbares, est le fruit de longues années de recherche : dans sa préface, Gutmann explique l'origine du projet, né en Provence, de conversations avec son ami, le Dr Régis Michel-Béchet, chirurgien à Avignon. Les deux médecins étaient passionnés par la figure de cette femme exceptionnelle, à la fois « reine des Goths » et impératrice romaine, dont la beauté, l'intelligence politique et l'extraordinaire vie, de Thessalonique et Constantinople à Ravenne, en passant par Rome, la Gaule et l'Espagne, donnaient au Dr Gutmann l'occasion de se replonger dans l'histoire des territoires méditerranéens qu'il affectionnait. Les deux amis prenaient des notes sur Galla et les échangeaient quand ils se retrouvaient en Provence pendant leurs vacances. C'est la mort du Dr Michel-Béchet qui a conduit Gutmann à écrire l'ouvrage. La forme qu'il choisit est révélatrice de son désir de faire vivre pour son lecteur une matière historique dense

¹⁹ Pour des présentations détaillées de ces ouvrages, voir Leclair.

et complexe : en effet, il imagine une autobiographie rédigée par Galla Placidia à la fin de sa vie, ce qui lui permet d'ajouter aux faits historiques les pensées supposées de Galla ; on voit alors combien il est séduit par la culture et l'absence de préjugés d'une femme de haute lignée qui n'hésite pas à considérer un guerrier Goth comme un vrai Romain, digne d'être son époux, et s'intéresse aussi bien à l'Afrique et à la Gaule qu'à l'Italie. Parce qu'il est lui-même grand lecteur des ouvrages de l'Antiquité grecque et romaine, Gutmann ajoute aussi quelques pages sur celui que l'impératrice considérait comme son vrai médecin, Marcellus, plutôt un lettré qui aimait la médecine et qui a écrit un traité médical²⁰ en vers latins.

À côté de ces vastes études qui embrassent des champs historiques de grande ampleur, René Gutmann présentera aussi, dans les années 1970, des analyses littéraires plus ponctuelles, à la Société française d'histoire de la médecine.

Bien que célèbre et promu Commandeur de la Légion d'honneur en 1960, puis élu à l'Académie de médecine en 1961, il demeure – selon ses amis et ses pairs – un homme réservé et discret, qui entretient avec ses amis écrivains des relations durables mais souvent confidentielles, qui choisit plutôt la recherche et l'érudition, et se tient éloigné de la notoriété que confèrent les médias. Ainsi la critique littéraire aura retenu le nom de nombreux médecins auprès de Valéry, dont celui d'Henri Mondor, tandis que la présence de René Gutmann à ses côtés est restée secrète. C'est là un des nombreux exemples de la discrétion du Dr Gutmann, qui n'utilise ni ses hautes compétences médicales, ni ses relations dans le monde de la littérature, pour se placer sur le devant de la scène littéraire comme Henri Mondor²¹.

Ainsi, sa grande amitié avec Paul Morand n'a pas fait l'objet d'étude²², alors même qu'elle commence avant la Première Guerre mondiale et dure jusqu'à la mort de Morand. Dans une lettre à Jacques Chardonne (datée du 3 février 1963), Morand mentionne d'ailleurs son ancienneté : « Déjeuné hier, chez mon plus vieil ami, le docteur Gutmann. » (*Correspondance*, t. II) Amitié qui, d'une façon étonnante, dépasse des antagonismes pourtant très lourds : en effet, d'un côté, Morand a été un

²⁰ Marcellus, *De medicamentis empiricis physicis rationalibus*. – Selon Gutmann, Marcellus y « décrit des maladies et donne des précisions sur les substances employées pour les guérir » (*L'Impératrice Galla Placidia*, p. 167). Gutmann cite aussi (p. 17) une ordonnance de Marcellus pour soigner la jeune Galla de 14 ans atteinte d'une affection pulmonaire : c'est une recette de pastilles d'ambre, de safran, de mastic de Chios et d'opium, qui semble avoir réussi, puisque Galla vit bien plus longtemps que tous les autres membres de sa famille.

²¹ Voir *supra* l'article de Cécile Leblanc.

²² Voir quelques indications dans Leclair. Une analyse de leur correspondance est à l'étude.

collaborateur du gouvernement de Vichy, nommé ministre plénipotentiaire en 1943 et, en 1944, chargé d'affaire à l'ambassade de France en Suisse. À la Libération, il est interdit de publication en France, en tant que collaborateur, et révoqué de l'administration sans pension ni indemnité jusqu'en 1953 ; de l'autre côté, René Gutmann, né de parents juifs, a été interdit d'exercer du fait des décrets de Vichy sur le statut des juifs (le premier date du 3 octobre 1940). Sans travail, expulsé de son appartement parisien (qui est réquisitionné), il a dû se réfugier dans le Gard, puis se cacher dans un village des bords de la Loire jusqu'à la Libération ; il a perdu son fils aîné, dénoncé, arrêté par les Allemands et mort en déportation. Son confrère Guy Albot rappelle d'ailleurs que dans la dernière édition de son ouvrage *Les Syndromes douloureux de la région épigastrique* (5^e édition, 1951), Gutmann a ajouté dans sa préface un passage sur les souffrances des médecins juifs pendant l'Occupation, interdits d'exercer, persécutés et massacrés, et évoqué le souvenir de plusieurs de ses assistants arrêtés et tués par les nazis.

Sa mise à distance de l'espace germanophone, alors même qu'il est cosmopolite et polyglotte (et qu'il s'intéresse au contraire toute sa vie aux cultures du bassin méditerranéen), semble cependant venue de plus loin, liée à l'émigration de sa famille et peut-être à son expérience personnelle de la Première Guerre mondiale.

Mais son amitié de jeunesse avec Morand, qui, selon Jacqueline Gaspar, a commencé avant 1914, n'a, semble-t-il, connu qu'une parenthèse, celle des années 1940-1945, car tous deux se revoient fréquemment après la Libération et continuent à correspondre : d'ailleurs, en octobre 1946, Morand lui écrit : « tu es un vieux frère que j'aime depuis bien des années ». Leur correspondance (inédite, Bibliothèque de René Gutmann, archives Jacqueline Gaspar) montre que Morand est à la fois très affectueux envers Gutmann et très admiratif de son savoir médical. Il l'invite, lui envoie tous ses ouvrages dédiés, rêve de voyager avec lui. Les formules d'adresses qu'il utilise, où Gutmann est à la fois un « frère » et un maître, révèlent leur proximité. Tous deux manient l'humour et l'ironie, et jouent de la langue et de la critique envers leurs contemporains ; ainsi dans cette dédicace (inédite) portée sur l'exemplaire de *New York* que Morand a offert à Gutmann :

René donna
L'Embryona
Mod' d'emploi et posologie
Pour guérir l'asthénophilie
De son plus ami que client.

Par voie buccale ou en lav'ment
Le résultat est merveilleux
René n'en croirait pas ses yeux:

Ou dans cette lettre, écrite depuis Tanger, de Morand à Gutmann (25 mai 1955, inédite) :

Je m'ennuie de toi, Esculape-pinxit²³. Je comprends que tu ne viennes pas dans cette partie de l'Afrique [...] mais enfin... Il faudrait flâner ensemble quelque jour, quelque part. [...] On me dit que l'article de Duhamel dans *Match* sur le cancer est d'une connerie toureiffesque.

Littérature et médecine sont au centre de leurs échanges : Morand sollicite de Gutmann conseils et médications pour ses nombreux maux (réels ou imaginés) et ceux de sa femme, mais il fait aussi appel au savoir du médecin pour son œuvre littéraire, comme Gutmann en témoigne incidemment lors d'une communication sur Roger Martin du Gard : « je songe à mon ami fraternel, Paul Morand de qui je recevais parfois une lettre ainsi conçue : 'J'ai besoin de faire mourir un de mes personnages d'hémorragie cérébrale. (par exemple) Dis-moi quels signes je peux signaler.' » (« Le rôle du médecin... »), jugeant qu'il s'agit là d'une sage initiative de la part d'un écrivain qui veut restituer une situation médicale crédible.

III. Études aux croisements de l'histoire, de la littérature et de la médecine

Intéressé depuis sa jeunesse à la fois par la médecine, la littérature et l'histoire, Gutmann met à profit sa mise à la retraite des hôpitaux de Paris en 1950 (même s'il continue à donner des consultations jusqu'en 1960) pour écrire des essais conjuguant ses passions, comme *Dante et son temps*, et pour présenter des études en histoire de la médecine et de la littérature à la Société française d'histoire de la médecine. Il n'y a pas de rupture pour lui entre les années 1920-1930 et les années 1950-1960 mais plutôt reprise de ses travaux après la longue parenthèse de la Seconde Guerre mondiale.

Quand il lit la *Commedia* de Dante et traduit l'*Enfer* durant la Première Guerre mondiale, il étudie l'œuvre d'un poète qui a aussi fait des études de médecine, et son approche de Dante (étude du contexte historique et du parcours de l'écrivain) sera la même quand il se plongera dans l'œuvre d'un autre médecin, lui aussi poète et contemporain de sa jeunesse, Victor Segalen²⁴.

Dans ses conférences (publiées ensuite dans le *Bulletin de l'Académie française d'histoire de la médecine*), il a ainsi l'occasion de revenir sur des découvertes littéraires et des lectures de sa jeunesse : ainsi relate-t-il sa découverte de *Stèles* de

²³ L'utilisation par Morand de la formule latine (« ... a peint ») par laquelle les peintres anciens signaient leurs toiles, fait sans doute allusion à la pratique de la peinture par Gutmann.

²⁴ Victor Segalen est né en 1878 et mort en 1919.

Segalen (très tôt, peut-être avant la Première Guerre mondiale, ou juste après) et la façon dont il est entré dans un recueil au premier abord déroutant :

[...] je me mis à la lecture de cet auteur presque ou complètement inconnu de moi. Tout ce texte était grammaticalement clair ; aucun obstacle n'arrêtait le lecteur et, cependant, je ne comprenais pas le sens spirituel de ce que je lisais dans ces six chapitres dont chacun était surveillé, comme par un classique « gardien du temple », par un grand caractère chinois sur une page blanche. Je me demandais ce que signifiaient ces titres mystérieux : « Stèles face au Nord », « Stèles face au Midi », « Stèles du Centre » et les autres. J'ai cherché vainement une explication dans la préface [...]. Et pourtant... pourtant, de ces pages, se dégageait une impression inexprimable que je ne puis qualifier que par des mots comme « grandeur », « solennité » et, même « sacre » ; je me sentais incapable de laisser tout cela de côté. (« La question de l'obscurité en poésie et la position de Segalen »)

Il explique comment il est conduit à découvrir l'univers de la Chine, à s'imprégner de la culture du Chinois lettré de « l'antique Empire » pour comprendre cette poésie et alors, les sous-titres mystérieux s'éclairent. Dans cette conférence, il se défend de faire une étude littéraire et explique vouloir juste montrer comment entrer dans une œuvre poétique et réfuter l'idée que celle-ci est obscure : « Segalen n'est pas obscur. C'est nous qui sommes ignorants d'une civilisation qu'il connaît. [...] la lecture de tous ses poèmes demande une sérieuse préparation. Sinon, on se trouve devant la situation où j'étais il y a cinquante ans : on n'y comprend rien, et ce n'est pas la faute de l'auteur. » Ce commentaire définit bien la démarche modeste du lecteur qu'est Gutmann alors même qu'il possède une vaste érudition.

Un de ses articles pose la question du « rôle du médecin vis-à-vis des œuvres littéraires » et mobilise sa double compétence. Il commence ainsi :

Lorsqu'un médecin émet un jugement sur une œuvre d'art, littéraire ou autre, son intervention est accueillie souvent avec réserve et parfois avec ironie. Je voudrais avec quelques exemples, présenter des cas où le rôle du médecin est utile et même se révèle indispensable, car sous-jacent à l'artiste créateur, il y a toujours l'Homme, avec ses tares ou des maladies, qui interviennent puissamment dans le fonctionnement de son cerveau.

Gutmann ne propose pas ici d'analyse littéraire mais met l'accent sur les erreurs médicales flagrantes qu'il a trouvées chez tel ou tel romancier et qui, selon lui, ôtent de la crédibilité au roman. Il s'appuie surtout sur *Les Thibault* de Roger Martin du Gard, vaste fresque historique centrée sur la Première Guerre mondiale et organisée autour de deux frères (l'un étant médecin) dont les choix de vie et les idées s'opposent mais qui meurent tous les deux des suites de leurs blessures de guerre ; une œuvre que Gutmann lisait et admirait dans sa jeunesse, attendant la parution des volumes successifs (le premier tome paraît en 1922, le dernier en 1940) avec

impatience²⁵. Après une relecture minutieuse²⁶ de toute l'œuvre, Gutmann estime que Martin du Gard aurait dû faire relire son roman par un médecin pour éviter « le fourmillement de situations erronées, de gestes, réflexions, de mots faux et parfois ridicules » (« Le rôle du médecin... ») dont il rend compte avec quelque ironie : ainsi, dit-il, on lit qu'« un médecin ypérite²⁷ a des crises de suffocation, [mais] cela ne l'empêche pas de faire de longues promenades dans Paris car il a ce qu'il faut pour un cas d'urgence : il pourra se faire 'des injections d'oxygène' » (« Le rôle du médecin... »). Certes, ajoute-t-il, seuls les médecins verront les erreurs tandis que la masse des lecteurs trouvera les scènes médicales « authentiques ». Il le regrette pourtant, ce qui témoigne à la fois de son attachement à la vérité historique du roman et à la documentation scientifique de l'écrivain.

Dans toutes ses lectures d'ouvrages sur la vie de Rimbaud, il dit n'avoir trouvé qu'une fois mention de sa « psychopathie » (un des confrères de Gutmann parle d'« hypomanie »), la plupart des lecteurs préférant plutôt parler du « mystère » Rimbaud pour expliquer sa fuite en Abyssinie et son abandon de la poésie. C'est pourquoi il estime qu'il manque pour Rimbaud l'équivalent des publications de Delay sur Gide ou des articles d'Alajouanine sur Dostoïevski, c'est-à-dire des documents écrits par des spécialistes en médecine auxquels chacun pourrait se référer car ils étudient l'*homme* qui agit. De telles études n'ont évidemment pas pour objectif de remettre en cause la valeur littéraire des œuvres, précise-t-il, mais d'aider à comprendre ; et c'est pourquoi, conclut Gutmann, le médecin est nécessaire, soit pour conseiller le romancier, soit pour élucider certaines pathologies de l'écrivain. En suivant Alajouanine, dont Gutmann recommande la lecture, on pourrait aussi former l'hypothèse que la lecture des œuvres de ses patients écrivains, voire leur amitié, alliée à l'observation clinique de leurs pathologies, comme ce fut le cas d'Alajouanine avec Valéry Larbaud et Léon-Paul Fargue, peut apporter au médecin une compréhension en profondeur, aussi bien de

²⁵ Comme il le dit au Dr Froment avec qui une discussion s'est ouverte au sujet des *Thibault* ; voir le *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, tome 162, n°2, Paris, Masson, 1977, p. 188. – Les six premiers tomes des *Thibault* paraissent en 1922 (t. 1 et 2), 1923 (t. 3), 1928 (t. 4 et 5) et 1929 (t. 6), les 3 volumes de *L'Été 1914* en 1936 et *Épilogue* en 1940.

²⁶ J'ai pu observer le relevé exhaustif des faits médicaux et les notations qui figurent sur ses exemplaires des *Thibault* dans « La Pléiade » qui se trouvent dans sa bibliothèque.

²⁷ L'ypérite est un gaz utilisé comme arme chimique durant la Première Guerre mondiale et qui provoque de graves brûlures des yeux, de la peau, des muqueuses et des poumons.

l'œuvre littéraire que de la pathologie dont souffre un écrivain, comme en témoignent les études d'Alajouanine sur Dostoïevski²⁸.

À travers ces deux conférences de R. Gutmann – qui ont suscité des débats²⁹ avec ses confrères –, on observe que pour les médecins qui ont choisi, comme lui, un parcours littéraire avant leurs études de médecine et conservent un fort intérêt pour la littérature, l'étude de l'homme telle qu'elle est révélée au public dans ses multiples facettes et dans sa complexité par les œuvres littéraires, est complémentaire du savoir du médecin, et l'aide à mieux comprendre ses patients. Le *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, qui insère au milieu d'articles scientifiques et d'études cliniques des analyses et des débats littéraires, montre bien que la littérature n'est pas considérée comme « hors sujet » mais fait partie, comme la médecine, des disciplines qui concernent l'homme et placent celui-ci au centre de leur pratique.

On voit aussi que le Dr René Gutmann, qui entretient de longues amitiés aussi bien avec des écrivains que des confrères (qui sont souvent d'anciens assistants) et se montre curieux des arts, des littératures et des savoirs médicaux, cherche à favoriser la circulation entre ces différents domaines. Ainsi, il incarne, avec des compétences médicales et une compréhension des œuvres littéraires remarquables, la figure d'un grand médecin lettré du XX^e siècle et d'un éminent pédagogue, soucieux de partager avec le plus grand nombre son savoir médical et littéraire ; et c'est avec une égale modestie et un même sens de la pédagogie qu'il fait concrètement participer ses assistants à sa démarche analytique des radiographies et qu'il guide pas à pas ses propres lecteurs vers les œuvres poétiques du passé et du présent. C'est pourquoi son trajet et son œuvre méritent de franchir la sphère familiale³⁰ où, depuis sa mort, en 1981, ils sont restés en sommeil.

²⁸ Thomas Augais suggère qu'il s'inscrit en cela dans la lignée d'Augustin Cabanès qui, dans sa *Chronique médicale*, a popularisé la médico-littérature et le genre de la pathographie. Voir *supra* son article.

²⁹ Un débat a lieu notamment avec le Dr Froment après l'article de Gutmann sur Martin du Gard : le Dr Froment, qui a bien connu l'écrivain, admet des « erreurs indiscutables » sur le plan médical dans la fresque des *Thibault*, mais juge que « le climat médical » de l'époque est restitué et tient à saluer un écrivain qui « a grandement estimé » la profession de médecin. Voir le *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, tome 162, n°2, Paris, Masson, 1977.

³⁰ Lors de mes recherches chez elle, en 2015-2016, Jacqueline Gaspar m'a indiqué que j'étais la première à me pencher sur la bibliothèque de son père et à étudier ses œuvres.

Ouvrages cités

- Alajouanine Théophile, « Dostoïevski épileptique », *Le Nouveau Commerce*, n° 2, automne-hiver 1963, p. 114-133.
- Alajouanine Théophile, « Littérature et épilepsie » in *Dostoïevski*, Cahier de l'Herne, 1973, p. 309-324.
- Albot Guy (Dr), « Éloge de René-Albert Gutmann », *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, 1982, n°6, p. 711-717.
- Augais Thomas, « L'élaboration d'une figure du poète-médecin dans *La Chronique médicale* (1919-1940) », in Julien Knebusch, Alexandre Wenger (dir.), *Réseaux médico-littéraires dans l'Entre-deux guerres : revues, institutions, lieux, figures*, Epistémocritique (en ligne), 2018, p. 47-64.
- Bonommé René A., Rosant, Gabriel, Féridj Fedjoun-Pacha, *Histoire comparée des arts de la lingerie et de la reliure du Dioclétien à Louis II le bègue*, Paris, Tassel, 1913.
- Delay Jean, *La Jeunesse d'André Gide, tome I* (1869-1890), Paris, Gallimard, 1956 et *Tome II*, 1957.
- Diaz Martina, « Panorama des revues médico-littéraires à l'Entre-deux-guerres », in Julien Knebusch, Alexandre Wenger (dir.), *Réseaux médico-littéraires dans l'Entre-deux guerres : revues, institutions, lieux, figures*, Epistémocritique (en ligne), 2018, p. 15-46.
- Froment R., « Roger Martin du Gard et la médecine » [en réponse à R.-A. Gutmann], *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, tome 162, n°2, Paris, Masson, 1977, p. 188.
- Gilbrin Émile, « René Albert Gutmann », bibliothèque de santé de l'université Paris Descartes : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/hsm/HSMx1982x016x001/HSMx1982x016x001x0009.pdf> [consulté en octobre 2016]
- Gutmann René-Albert, « Études sur le paludisme au point de vue thérapeutique », *Presse médicale*, 10 mai 1917, p. 267.
- Gutmann René-Albert, *L'Enfer* de Dante nouvellement traduit en rythme français par R.-A. Gutmann, Paris, édition Léon Pichon, 1924.
- Gutmann René-Albert, *Les Syndromes douloureux de la région épigastrique (Étude clinique, radiologique et thérapeutique)*. Avec 344 radiographies hors texte et 198 schémas. Préface du professeur Antonin Gosset, Malakoff, Gaston Doin et Cie, éditeurs, 1930 (2 volumes) ; réédition, 1947.
- Gutmann René-Albert [sous le pseudonyme de : Guzman, René-Albert], *Jalousie*, Paris, Flammarion, 1930.
- Gutmann René-Albert, *L'Ulcère du duodenum, diagnostic radiologique de l'ulcère du bulbe*, Paris, sans nom d'éditeur, 1931.
- Gutmann René-Albert [sous le pseudonyme de : Guzman, René-Albert], *Jalousie*, Paris, Les éditions de France, 1933 [rééd.].
- Gutmann René-Albert [sous le pseudonyme de : Gusman, René-Albert], *Petites escales*, Avignon, Aubanel père (imprimeur-éditeur), 1938.
- Gutmann René-Albert, *Le Cancer de l'estomac au début*, Malakoff, éd. G. Doin, 1939 (préface d'Antonin Gosset).
- Gutmann René-Albert, *Traité clinique, radiologique et thérapeutique des maladies du tube digestif*, Malakoff, éd. G. Doin, 1940 (2 vol. 750 et 737 p.), préface d'Antonin Gosset ; rééd. 1951-1952.
- Gutmann René-Albert, *Introduction à la lecture des poètes français*, Paris, 1946.
- Gutmann René-Albert et Daoud Jacqueline, *Estomac et duodénum : Introduction à l'étude radio-clinique* (deux tomes), Paris, sn, 1951.
- Gutmann René-Albert, *Diagnostic du cancer d'estomac à la période utile*, Paris, 1956.

Gutmann René-Albert, *Introduction à la lecture des poètes français*, Paris, Éditions Renée Lacoste et Cie, 1948 ; 1961 [rééd. revue et augmentée].

Gutmann René-Albert, *Dante, la médecine et la philosophie de son temps*, Malakoff, Doin, Deren & Cie, 1965.

Gutmann René-Albert, *Introduction à la lecture des poètes français*, Paris, Librairie A.-G. Nizet, 1967 ; rééd. en 1977.

Gutmann René-Albert, « Souvenirs sur la mort de Paul Valéry », *La Nouvelle Presse médicale*, n°17, 28 avril 1973, p. 1103-1105.

Gutmann René-Albert, *Dante et son temps*, Paris, Librairie A.-G. Nizet, 1977.

Gutmann René-Albert, « Le rôle du médecin vis-à-vis des œuvres littéraires », *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, tome 161, n°8, Paris, Masson, 1977, p. 584-589.

Gutmann René-Albert, « Discussion » avec R. Froment sur « Roger Martin du Gard et la médecine », *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, tome 162, n°2, Paris, Masson, 1977, p. 188.

Gutmann René-Albert, « La question de l'obscurité en poésie et la position de Segalen », *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, tome XIII, n°1, Paris, Masson, 1979, p. 79-84. Et : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/hsm/HSMx1979x013x001/HSMx1979x013x001x0079.pdf> [consulté en juillet 2017]

Gutmann René-Albert, *L'Impératrice Galla Placidia raconte sa vie et son temps*, Paris, Nizet, 1982.

Leblanc Cécile, « Humanisme du document et réseaux médico-littéraires, la marque d'Henri Mondor », in Julien Knebusch, Alexandre Wenger (dir.), *Réseaux médico-littéraires dans l'Entre-deux guerres : revues, institutions, lieux, figures*, Epistémocritique (en ligne), 2018, p. 101-115.

Leclair Danièle, « La bibliothèque de René Albert Gutmann, médecin lettré et écrivain », à paraître.

Mandin André, « Paul Valéry et la médecine », Bibliothèque de santé de l'université Paris Descartes, www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/hsm/.../HSMx1992x026x001x0035.pdf [consulté en juillet 2017]

Morand Paul, *Le Voyageur de l'amour*, Paris, éd. La grande maison du blanc, 1929.

Morand Paul, *New York*, Paris, Flammarion, 1930.

Morand Paul, Chardonne, Jacques, *Correspondance, tome II : 1961-1963*, éd. Philippe Delpuech, Paris, Gallimard, 2015.

Valéry Paul et Erni Hans, *Réflexions simples sur le corps* (texte de Valéry illustré de 25 lithographies et d'une gravure sur celluloïd en couleurs d'Erni), Paris E.A.D., 1967.

Poésie, amour et liberté. À propos d'une lettre de Henri Mondor à Paul Éluard¹

Jérôme VAN WIJLAND

À la mi 1943, Henri Mondor est un homme arrivé. Âgé de 58 ans, le fils d'instituteur du Cantal a franchi les unes après les autres les étapes de la carrière médicale (Huguet, 327-329). Peu avant la guerre, en 1938, il est devenu professeur à la Faculté de médecine de Paris, titulaire de la deuxième chaire de pathologie externe. En 1941, il passe à la chaire de clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu et, en 1942, à la deuxième chaire de clinique chirurgicale de la Salpêtrière. Il ne lui reste plus qu'à cueillir les fruits de sa gloire, ce qui sera fait avec son élection à l'Académie de médecine le 15 mai 1945, à l'Académie française le 4 avril 1946 (en remplacement de Paul Valéry), plus tardivement à l'Académie des sciences le 13 novembre 1961. Sa grande œuvre, les *Diagnostics urgents : abdomen*, parus pour la première fois en 1930, en est déjà à sa quatrième édition – elle en connaîtra neuf ainsi que des traductions en langue étrangère (néerlandais, espagnol...).

À côté de la chirurgie, sa passion pour les belles-lettres l'a conduit à collectionner les autographes des écrivains, poètes et philosophes contemporains : Paul Claudel, Alain, Maurice Barrès, Pierre Louys, Paul Valéry, etc. « Le bibliophile se confondit avec l'enquêteur. Le résultat de sa recherche ardente, qui se poursuit pendant près de cinquante ans, fut non seulement une série de publications, mais une collection. Mondor réunit, au hasard de ses flâneries chez le libraire ou des occasions que lui fournissait son métier, les pièces d'un dossier éparpillé par le temps », écrit François Chapon (342), le bibliothécaire de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, écrivain du legs Mondor.

Mais de tous les poètes, il en est un qui le hante plus que tout autre, c'est Mallarmé : « Pendant vingt ans, de librairie en librairie, d'occasion en occasion, de hasard en surprise, nous avons recueilli des manuscrits, des lettres, des reliques. Leur réunion faisait revivre peu à peu l'aventure sans éclat, sans drame apparent, mais singulièrement ardente, d'un poète de tour d'ivoire. » (Mondor, *Vie*, 7) En janvier 1941, il publie le premier tome de sa *Vie de Mallarmé*, imposante biographie qui non seulement ressuscite le poète mais aussi influence durablement la lecture

¹ Intitulé reprenant le sous-titre de l'exposition qui s'est tenue au Palais Lumière d'Évian en 2013.

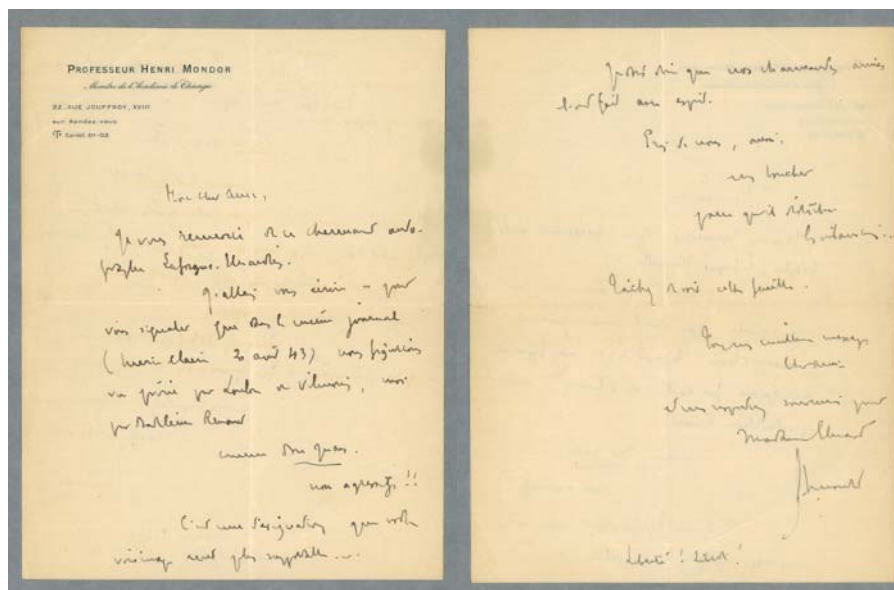
critique de son œuvre. Si le chirurgien insiste sur la vie sans éclat du poète, jouant avec le paradoxe irrésolu de la biographie d'artiste, il prend soin de l'encadrer de deux références explicites à la période de l'occupation allemande². Il indique en fin d'ouvrage la période de rédaction : « Paris 15 juin – 15 décembre 1940 » (Mondor, *Vie*, 318) et écrit, dans l'avant-propos : « Le 14 juin 1940, quand l'on vit les régiments allemands occuper Paris, quelques-uns des hommes qui étaient restés, par attachement à la ville, par devoir, ou par humeur sédentaire, cherchèrent à quel opium ils demanderaient l'atténuation, sans doute illusoire, de leur douleur. » (Mondor, *Vie*, 7) Bien que le poète ait vécu une vie « pure, unie, sans événements » (Mondor, *Vie*, 7), sa « nationalisation (...) sous l'Occupation ennoblit ensuite son œuvre d'une aura antifasciste qui exercera une influence majeure sur ses lectures politiques. » (Hamel, *Prolégomènes*, 311)

En 1943 donc, Henri Mondor est le chirurgien fameux, le dessinateur talentueux, l'auteur de la *Vie de Mallarmé* et un véritable mondain réputé pour ses conquêtes féminines³. En 1942 sa *Vie de Mallarmé* lui a valu un prix d'histoire littéraire de l'Académie française. Si les prix sont nombreux, Georges Duhamel, dans son *Rapport sur les concours littéraires* donné à la séance annuelle du 17 décembre 1942, n'insiste que sur certains lauréats. Aux côtés de Mondor figure notamment Pierre Seghers, lauréat d'un prix d'Académie pour *Poésie 42*, « recueil périodique auquel collabore toute une jeunesse studieuse, chaleureuse. Cette jeunesse éprouve avec une belle ferveur les consolations que dispense la poésie dans les moments d'amertume et le pouvoir libérateur de la création poétique » (Duhamel). Étrange proximité de papier entre le mondain brillant et l'éditeur de la revue *Poésie* qui, dès juillet 1943, demande à Louis Parrot un volume consacré à Paul Éluard, projet qui aboutit en mai 1944 à la publication du premier volume de la collection *Poètes d'aujourd'hui* (Scheler, 252). De fait, elle est l'écho d'échanges et d'interactions entre des intellectuels que l'histoire littéraire nous a appris à dissocier. C'est ainsi Paul Éluard qui se trouve être en relation avec Henri Mondor en cette période charnière de la guerre, comme en atteste cette lettre adressée par le chirurgien au poète à la fin du mois d'août 1943 ou au début du mois de septembre, et dont nous donnons ici la transcription linéarisée :

² Sur la question du non asservissement de la littérature à la politique, voir Hamel, *Camarade*, 53-56 ; Hamel, « Prolégomènes ».

³ Son ami Marcel Pagnol décrit ainsi l'un de ses dessins : « une rose discrètement vulvaire avoue ta constante amitié pour l'éternel féminin » (Lettre de Marcel Pagnol, Paris, 8 décembre 1960, fol. 2r, AN, Fonds Mondor, 675AP/1, dossier 3). Raymond Queneau, plus direct, le qualifie d'« obsédé sexuel » (Queneau, 693).

Mon cher ami, Je vous remercie de ce charmant autographe Laforgue. Éluardien. J'allais vous écrire pour vous signaler que dans le même journal (Marie-Claire 20 août 43) nous figurions [vous primé] par Loulou de Vilmorin, moi par Madeleine Renaud comme *Don Juan* non agressifs !! C'est une désignation que votre voisinage rend plus supportable... Je dois dire que nos charmantes amies l'ont fait avec esprit. Près de nous, aussi, un boucher pour qu'il distribue les vitamines... Tâchez de voir cette feuille. Tous mes meilleurs messages cher ami, et mon respectueux souvenir pour Madame Éluard. H. Mondor. Liberté ! Liberté !⁴



ill. 21 : Lettre de Henri Mondor à Paul Éluard, août/sept. 1943. Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine

Les deux hommes se sont rencontrés deux ans auparavant, ainsi qu'en témoigne Henri Mondor au décès du poète, au premier rang – après l'hommage particulier d'Aragon – des personnalités à lui rendre hommage dans les *Lettres françaises* :

J'ai connu Paul Éluard au mois d'août 1941. Nous avons, pendant deux ou trois heures, chez moi, parlé des poètes et de la liberté à laquelle il se préparait à donner par un chant admirable des ailes nouvelles. Le lendemain de cette première rencontre, il m'adresse un manuscrit de *Medieus* [sic] avec ces mots sensibles : "En souvenir d'un après-midi d'or fin", au-dessus de sa tragique signature en duel de mousquetaires. Depuis, j'ai eu quelquefois le plaisir de le retrouver. Est-ce parce qu'il avait autant d'âme que d'esprit et un cœur obsédé des malheurs humains que je lui ai vu chaque fois l'un des plus beaux visages contemporains ? (*Les Lettres françaises*, 1)

⁴ Ms 943 (1814) n° 142, Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine.

L'époque même de la rédaction de la lettre est une période charnière dans la vie de Paul Éluard (Gateau, *Éluard ou Le frère voyant* ; Decaunes). Depuis la fin de l'année 1942, le poète s'est rapproché des cercles et réseaux de la résistance intellectuelle à l'occupant. Il commence à collaborer aux *Lettres françaises* de Claude Morgan au début de l'année 1943, il adhère au parti communiste en mars, il entre également dans une semi-clandestinité. À la demande de Pierre Seghers, il coordonne pour les Éditions de Minuit le recueil clandestin *L'Honneur des poètes* qui paraît symboliquement le 14 juillet 1943.

Paul Éluard n'en abandonne pas pour autant son activité d'intermédiaire auprès d'amis fortunés ou de collectionneurs dans les domaines du livre et de l'art, une activité qui, si elle n'est pas passée sous silence par ses biographes, est rarement abordée en détail, surtout en ce qui concerne la bibliophilie⁵. Le groupe surréaliste *La Main à plume* en revanche, avec lequel Éluard vient de se brouiller ne manque pas de le lui reprocher. Dans un tract de juillet 1943, Armand Robin dénonce le « poète de luxe pour capitalisme finissant » qui prétend « faire œuvre prolétarienne en vivant au crochet des millionnaires⁶. » En juillet 1943 en l'occurrence, Paul Éluard avoue à son ami Louis Parrot devoir de l'argent « à droite, à gauche⁷. » C'est à la même époque qu'il adresse, vend très probablement, un autographe de Laforgue qualifié par Mondor d'« éluardien »⁸.

Henri Mondor est très intéressé par le poète Jules Laforgue, qu'il tient pour l'un des initiateurs du vers libre avec Arthur Rimbaud et Gustave Kahn. À la différence d'Édouard Dujardin, qu'il suit cependant dans l'ensemble, il considère plutôt Jean Moréas, Albert Mockel et Francis Vielé-Griffin comme des suiveurs que comme

⁵ Le recensement de Jean-Charles Gateau complété récemment par Sylvie Gonzalez concerne principalement la « collection mouvante » de peintures, gravures, sculptures et objets rassemblée par Éluard (Gonzalez).

⁶ Textes d'Armand Robin cités par Verdès-Leroux, 395. En août 1943, alors qu'il est à la campagne près de Poitiers, Paul Éluard évoque dans une lettre à Jean Paulhan ses démêlés avec la *Main à plume* (Éluard, Paulhan, *Correspondance*, 179-180).

⁷ Lettre de Paul Éluard à Louis Parrot 14 juillet 1943 (Scheler, 247).

⁸ Nous n'avons pu l'identifier. À ce jour, le seul autographe de Laforgue issu du legs Mondor dans le catalogue de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet et dont la provenance n'est pas renseignée, est une carte postale de Jules Laforgue à M. Perreau, datée du 10 août 1887, qui est tout sauf « éluardienne » (MNR alpha 1371).

des initiateurs, dans ce démêlement de la paternité du vers libre⁹. Si le chirurgien bibliophile apprécie le poète décadent, Éluard ne le dédaigne pas non plus. De tous les surréalistes ou ex-surréalistes, il est l'un des rares à lui porter de l'intérêt, faisant figurer sept de ses poèmes dans son anthologie personnelle parue en 1947, en onzième position *ex aequo* avec Germain Nouveau et Blaise Cendrars en termes de poèmes représentés (Éluard, *Le meilleur choix*)¹⁰.

Le deuxième point commun entre Éluard et Mondor abordé par la lettre est leur donjuanisme. L'article du journal *Marie-Claire* s'intitule explicitement : « Don Juan a-t-il existé ? » (*Marie-Claire*). Le magazine féminin fait appel à trois femmes célèbres pour désigner le séducteur des temps modernes et les réunit à l'homme de leur choix en autant de couples de portraits photographiques. L'écrivaine Louise de Vilmorin « croit encore à Don Juan qui est pour elle le poète surréaliste Paul Éluard, "parce qu'il possède toutes les séductions sans consentir à en jouer". » En dépit du couple qu'il forme avec Nusch, Éluard continue en effet de prôner l'amour à plusieurs et le refus de la monogamie bourgeoise, recherchant l'amour édénique plus que le simple libertinage (Gateau, *L'utopie érotique*, 60-75). L'actrice Madeleine Renaud, quant à elle, désigne « le professeur Mondor, qui réunit tant de perfections intellectuelles sans déployer aucun de ces efforts de séduction qui heurtent les femmes... » Entre ces deux Don Juan, la vedette des revues de music-hall Parisys choisit plus prosaïquement son boucher de quartier, à deux pas du théâtre Michel qu'elle dirige : « Le grand séducteur des temps présents est celui qui dispense les biens matériels », permettant de comprendre l'énigmatique réflexion de Mondor.

Après des salutations à Nusch, Mondor finit sa lettre par une double exclamation : « Liberté ! Liberté ! » qui ne laisse aucun doute sur les aspirations de Mondor à la libération. Il éprouve sans doute le changement radical d'opinion qui s'est opéré chez certains de ses proches, célèbres hommes de lettres de droite, dont il retrace un entretien, chez la princesse Schakowskoy : « À propos de Pétain. P. C. [Paul Claudel] : Et dire que je lui ai envoyé une Ode. P. V. [Paul Valéry] : Je lui ai bien fait un discours de réception. P. C. : Quand il avait chassé L.... et puis dans deux ou trois dispositions qu'un homme de droite comme moi approuvait je me suis dit : c'est notre honneur ! Et maintenant il n'y en a pas sur qui j'aurais plus de plaisir à cracher. » (Mondor, *Claudé*, 222)

« Liberté », le poème évoqué par Mondor, d'abord paru en juin 1942 sous le titre « Une seule pensée » dans le n° 22 de la revue *Fontaine*, a reparu au début du mois

⁹ Cf. Dujardin ; Henri Mondor, Cahier manuscrit « Histoire du vers libre » (AN, Fonds Mondor, 675AP/5).

¹⁰ Sur la fortune de Laforgue chez les surréalistes, voir Grojnowski, 59-88.

d'octobre 1942, dans le recueil de poèmes d'Éluard intitulé *Poésie et Vérité 1942*, à l'initiative de Noël Arnaud, du groupe surréaliste *La Main à plume*¹¹. Louis Parrot se rappelle que « partout ce poème souleva l'enthousiasme et réveilla les énergies. C'était un message d'espoir qui nous venait de l'autre zone, un message semblable à celui que les prisonniers parvenaient parfois à nous transmettre de leurs cellules. » (Parrot, 99) En cette fin d'été 1943, Francis Poulenc achève de composer *Figure humaine*, cantate pour double chœur *a cappella* d'après le poème d'Éluard¹². Dès juillet, dans son atelier d'Aubusson, Suzanne Goubely a commencé à tisser clandestinement sur un carton de Jean Lurçat une tapisserie inspirée du poème (Mathias, notice n° 50, 178-179), l'une de ces « tapisseries subversives qui bafouent radicalement l'ordre de Vichy, bienveillant envers ce beau métier d'artisanat français. » (Mathias, « Lurçat poète », 171) Dans le recueil *Dignes de vivre* qu'ouvre *Liberté*, paru en juillet 1944, Fautrier y adjoint ses têtes d'otages (Éluard, *Dignes*). Henri Mondor, comme tant d'autres, est sensible à la force de conviction des quatrains litaniques d'Éluard. Mais il exprime aussi de la sorte sa solidarité avec le poète qui, dès le mois suivant, se voit contraint de quitter Paris. Il trouve refuge pour plusieurs mois dans un asile psychiatrique, à Saint-Alban-sur-Limagnole en Lozère, chez le docteur Lucien Bonnafé. Il en tirera ses *Souvenirs de la maison des fous* (Éluard, *Souvenirs*).

Ainsi, en quelques mots justement choisis et structurés tel un poème, Henri Mondor renvoie à Paul Éluard leur amour commun du vers libre, de l'amour libre, de la liberté tout court.

Ouvrages cités

- B. P., « Don Juan a-t-il existé ? », *Marie-Claire*, n° 290, 20 août 1943, p. 4-5 ; 18.
Les Lettres françaises, 11^e année, n° 440, semaine du 20 au 27 novembre 1952, n° 383.
 Chapon, François, « Centenaire de Henri Mondor », *Bulletin du bibliophile*, n° 3, 1985, p. 340-345.
 Decaunes Luc, Paul Éluard. L'amour, la révolte, le rêve, [Paris], Balland, 1982.
 Duhamel Georges, Rapport sur les concours littéraires : séance annuelle du jeudi 17 décembre 1942, Paris, Palais de l'Institut, 1942.
 Dujardin Édouard, Les premiers poètes du vers libre, Paris, Mercure de France, 1922 (Les Hommes et les idées).
 Éluard Paul ; Paulhan, Jean, *Correspondance 1919-1944 : "Peut-on changer sans revenir à l'ancien ? Changer en avant ?"*, établie et annotée par Odile Felgine et Claude-Pierre Pérez, Paris, Éditions Claire Paulhan, 2003 (*Correspondances de Jean Paulhan*).

¹¹ Éluard, *Œuvres*, 1606-1609. L'achevé d'imprimer d'Éluard, *Poésie et Vérité 1942*, est antidaté au 3 avril 1942. Rappelons qu'il est conçu à l'origine comme un poème d'amour.

¹² Sur la composition de *Figure humaine*, cf. Poulenc, 537-549.

- Éluard Paul, *Œuvres complètes*, tome 1, [Paris], Gallimard, 1968 (Bibliothèque de la Pléiade ; 200).
- Éluard Paul, *Le meilleur choix de poèmes est celui que l'on fait pour soi : 1818-1918*, Paris, Éditions du Sagittaire, 1947.
- Éluard Paul, *Souvenirs de la maison des fous*. Dessins de Gérard Vulliamy, Paris, Ed. Pro Francia, 1946 (*Collection de Vrille* ; 1).
- Éluard Paul, *Dignes de vivre*, Nouvelle édition revue et augmentée. Illustrée par Fautrier, Monaco, Éditions littéraires de Monaco, A Paris, chez René Julliard, 1944.
- Éluard Paul, *Poésie et Vérité 1942*, Paris, Les Éditions de la Main à plume, 1942.
- Gateau Jean-Charles, « L'utopie érotique », dans *Paul Éluard, Collection Saint-Denis, Musée d'art et d'histoire*, Bournemouth, Éditions Parkstone, Saint-Denis, Musée d'art et d'histoire, 1995, p. 60-75.
- Gateau Jean-Charles, *Paul Éluard ou Le frère voyant : 1895-1952*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1988 (*Biographies sans masque*).
- Gonzalez Sylvie, « Pour une liste des œuvres de la collection de Paul Éluard », dans *Paul Éluard. Poésie, amour et liberté* : [exposition, Évian, Palais Lumière, 2 février-26 mai 2013], Milan, Silvana editoriale, Évian, Palais Lumière, Ville d'Évian, 2013, p. 172-191.
- Grojnowski Daniel, « Fortune et infortune littéraires de Laforgue », dans Jules Laforgue, *Œuvres complètes, Tome premier : 1860-1883*, Lausanne, [Paris], L'Âge d'homme, 1986 (*Collection Caryatides* ; 6), p. 59-88.
- Hamel Jean-François, *Camarade Mallarmé : une politique de la lecture*, [Paris] : les Éd. de Minuit, 2013 (*Paradoxe*).
- Hamel Jean-François, « Prolégomènes à une mnémohistoire du "camarade Mallarmé" », dans Paul-Augustin Deproost, Laurence van Ypersele, Myriam Watthee-Delmotte (éd.), *Mémoire et identité, parcours dans l'imaginaire occidental*, Louvain, UCL Presses universitaires de Louvain, 2008, p. 297-312.
- Huguet Françoise, *Les professeurs de la Faculté de médecine de Paris : dictionnaire biographique, 1794-1939*, Paris, Institut national de recherche pédagogique, Éd. du C.N.R.S, 1991 (*Histoire biographique de l'enseignement* ; 6).
- Mathias Martine, « Lurçat poète, inventeur d'un monde de laine... », dans Christiane Naffah-Bayle ; Xavier Hermel (dir.), *Jean Lurçat (1892-1966). Au seul bruit du soleil* : [exposition galerie des Gobelins, Paris, du 4 mai au 18 septembre 2016], Milano, Silvana Editoriale, 2016, p. 167-177.
- Mathias Martine, notice n° 50 : « Liberté », dans Christiane Naffah-Bayle ; Xavier Hermel (dir.), *Jean Lurçat (1892-1966). Au seul bruit du soleil* : [exposition galerie des Gobelins, Paris, du 4 mai au 18 septembre 2016], Milano, Silvana Editoriale, 2016, p. 178-179.
- Mondor Henri, *Claudél plus intime*, Paris, Gallimard, 1960.
- Mondor Henri, *Vie de Mallarmé*, tome 1, Paris, Gallimard, 1941.
- Naffah-Bayle Christiane ; Hermel, Xavier (dir.), *Jean Lurçat (1892-1966). Au seul bruit du soleil* : [exposition galerie des Gobelins, Paris, du 4 mai au 18 septembre 2016], Milano, Silvana Editoriale, 2016.
- Parrot Louis, *L'Intelligence en guerre*, Pantin, Le Castor Astral, 1990.
- Poulenc Francis, *Correspondance 1910-1963*, réunie, choisie, présentée et annotée par Myriam Chimènes, Paris, Fayard, 1994.
- Queneau Raymond, *Journaux : 1914-1965*, éd. établie, présentée et annot. par Anne Isabelle Queneau, [Paris], Gallimard, 1996.
- Scheler Lucien, *La grande espérance des poètes, 1940-1945*, Paris, Temps actuels, 1982.

Verdès-Leroux Jeannine, Refus et violences : politique et littérature à l'extrême droite, des années trente aux retombées de la Libération, [Paris], Gallimard, 1996.

RÉSUMÉS DES ARTICLES

Martina DIAZ CORNIDE – Panorama des revues médico-littéraires à l'Entre-deux-guerres

Entre les années 1920 et 1930 surgissent de nombreuses revues à vocation littéraire, voire poétique, éditées par les médecins pour les médecins, qui se retrouvent ainsi mis en réseau. Cet article propose de passer en revue les principales publications médico-littéraires de l'Entre-deux-Guerres, et de s'interroger sur le rapport que ces évadés de la médecine entretiennent avec leur pratique scripturaire. Comment les médecins intègrent-ils l'écriture, ce « violon d'Ingres », dans leur ethos scientifique ? Quelle esthétique défendent-ils dans des productions voulant témoigner du mariage entre l'art et la médecine, alors même que les avant-gardes littéraires et la technicité accrue de la science semblent signer leur divorce ?

mots-clés : revues médico-littéraires, Entre-deux-guerres, figure du poète-médecin, liens entre poésie et médecine, réseaux.

Thomas AUGAIS – L'élaboration d'une figure du poète-médecin dans *La Chronique médicale* (1919-1940)

Fondée en 1894 par Augustin Cabanès, médecin, journaliste et historien de la médecine, *La Chronique médicale* s'affirme comme une revue historique et littéraire autant que médicale. La période de l'Entre-deux-guerres voit la revue survivre à la mort de son fondateur (en 1928) et poursuivre de manière très dynamique jusqu'en 1938 un projet encyclopédique touchant tous les aspects du monde médical et bénéficiant de l'implication d'un lectorat élargi à toute la France. La création poétique, qu'elle soit passée ou contemporaine, occupe une place importante dans cette période, avec l'appui notamment de la très active *Société des Médecins littérateurs*. La construction collective d'une anthologie des médecins-poètes par un corps médical militant et soucieux de sa propre image éclaire sa conception de la poésie.

mots-clés : réseaux, revues médico-littéraires, médecine, poésie, Augustin Cabanès, histoire de la médecine, Entre-deux-guerres, anthologie.

Yves SCHULZE – Le dialogue entre médecine et littérature dans la *Neue Rundschau*, 1918-1939 (Benn, Döblin, Koelsch, Schleich)

La *Neue Rundschau* est une revue culturelle de premier ordre dans l'Allemagne de l'Entre-deux-guerres où des médecins et des écrivains-médecins ont publié des essais qui mettent en œuvre un dialogue entre littérature et médecine, reflétant ainsi non seulement le caractère discursif de la médecine, mais aussi les interrogations d'une société en crise. Dans les essais médico-littéraires de la période étudiée, l'examen récurrent du « Moi », comme sujet rationnel et libre, corps et être social, sert de prisme à un questionnement sur la pérennité des valeurs attachées à un humanisme profondément meurtri à l'issue de la Première Guerre Mondiale. À travers une synthèse de ces écrits, nous tâcherons de mettre en lumière les continuités et les ruptures dans ces dialogues, en nous montrant attentifs aux imbrications troubles entre démarches esthétiques et épistémologiques.

mots-clefs : revue, médecine, essai, discours, « Moi », humanisme, Entre-deux-guerres.

Lina VILLATE – L'Ère sanatoriale vue par Thomas Mann ou la médecine comme *Weltanschauung*

Cet article contribue à l'analyse des réseaux médico-littéraires en Allemagne dans la première moitié du XX^e siècle, en interrogeant la mise en récit du sanatorium dans *La Montagne magique* (1924). Cette étude est issue de l'analyse des rapports entre l'écrivain et des médecins et s'appuie principalement sur la correspondance de Thomas Mann (1909-1927) et sur les informations consignées dans son journal (1920-1921). L'écrivain dresse un portrait impitoyable du milieu sanatorial, lui valant des critiques acerbes. Il profite de l'occasion pour revendiquer les droits à la parole d'un littéraire dans une revue médicale. Sa conviction profonde que les visées de la médecine et celles de l'écrivain ne diffèrent guère l'incite à dialoguer avec les docteurs Liefmann, Hanhart et Schnitzler, parmi d'autres. Mann s'intéresse aux pratiques des docteurs Bircher-Benner et Groddeck, qui transforment sa conception de la maladie, où la réflexion et le langage contribuent au processus de guérison.

mots-clés : sanatorium, tuberculose, Thomas Mann, Ernst Hanhart, Emil Liefmann, Arthur Schnitzler, Georg Groddeck, Maximilian Bircher-Benner.

Cécile LEBLANC – Humanisme du document et réseaux médico-littéraires, la marque d'Henri Mondor

Le 20 janvier 1939, Henri Mondor inaugure la chaire de pathologie médicale de la Faculté de médecine de Paris par un discours intitulé « les hommes de qualité » qui associe poètes et médecins. Après la guerre, il devient une figure majeure des échanges médico-littéraires (ce que montre à l'envi sa très importante correspondance avec les plus grands écrivains et savants de son temps). Il met à profit l'incontestable autorité que lui confèrent sa charge de directeur de collection chez Masson et Gallimard, son activisme dans la presse depuis les années trente, ses nombreuses publications, sa présence à de nombreuses académies, et comme président du jury du Prix des médecins - écrivains, pour promouvoir sans relâche cette figure de l'homme avec qualités qu'est à ses yeux l'humaniste alliant compétences scientifiques et poétiques, tout en plaçant le document au cœur de sa recherche. C'est autour du document à questionner qu'il crée ses réseaux et favorise le dialogue des disciplines. On parlera alors d'humanisme du document.

mots-clés : Mondor, presse, médecine, littérature, réseaux, discours.

Danièle LECLAIR – René-Albert Gutmann (1885-1981), un médecin dans le siècle

René-Albert Gutmann, spécialiste gastro-entérologue de renommée mondiale, dont l'activité médicale s'est déployée de 1910 à 1978, se révèle aussi un grand lettré, amoureux de la littérature classique et moderne, passionné par les échanges entre les cultures et les disciplines, à la fois historien et critique littéraire, traducteur et écrivain, poète, romancier et essayiste. Bien que très actif dans les milieux médicaux et littéraires de son temps, il se distingue des sociétés de médecins-littérateurs de la première moitié du siècle par son cosmopolitisme, son indépendance d'esprit et ses recherches personnelles.

mots-clés : René-Albert Gutmann, médecine, recherche, littérature, poésie, essai, histoire, humour, échanges médico-littéraires, cosmopolitisme, Paul Morand, Ana de Noailles.

Jérôme VAN WIJLAND – Poésie, amour et liberté. À propos d'une lettre de Henri Mondor à Paul Éluard

À partir d'une brève lettre adressée par Henri Mondor à Paul Éluard, en pleine guerre, à des moments charnière de leurs vies et carrières respectives, l'auteur cherche à mettre en évidence les connexions existant entre des hommes que tout oppose en apparence, au premier chef leurs opinions politiques, mais que

rapprochent l'amour de la poésie, la bibliophilie, le goût de la séduction et, par-dessus tout, le désir de liberté qui les anime. Son objectif est de contribuer ainsi à compléter la cartographie des réseaux médico-littéraires pendant la Seconde Guerre mondiale.

mots- clés : Henri Mondor, Paul Éluard, littérature et médecine, poésie et Seconde Guerre mondiale, bibliophilie.

PRÉSENTATION DES AUTEURS

Thomas AUGAIS est post-doctorant au FNS dans le cadre du projet de recherche « La figure du poète-médecin (XX^e-XXI^e s.) : une reconfiguration des savoirs » (2015-2018). Il a co-organisé avec Alexandre Wenger, Julien Knebusch et Martina Diaz la journée d'études « Les réseaux médico-littéraires dans l'Entre-deux-guerres » (24-25 nov. 2016), le colloque « La figure du poète-médecin » (30 mars-1^{er} avril 2017) et avec Julien Knebusch et Jérôme van Wijland la journée d'études « Approches du geste chirurgical (XX^e-XXI^e s.) : histoire, littérature, philosophie, arts visuels » (11 janvier 2018, Académie nationale de Médecine, Paris). Les volumes issus de ces deux derniers événements, qu'il co-édite, sont à paraître chez Georg. Il a publié plusieurs articles sur le dialogue entre poésie et médecine, en particulier sur Paul Valéry, Henri Mondor, Charles Nicolle et Jean Métellus. Ses recherches portent par ailleurs sur le rapport au réel dans le dialogue entre les écrivains et les artistes au XX^e siècle (*Alberto Giacometti et les écrivains*, Paris, Classiques Garnier, 2017 ; édition critique de *La peinture n'a jamais existé* d'André du Bouchet, Le bruit du Temps, 2017).

Martina DÍAZ CORNIDE est post-doctorante à l'Université de Fribourg (Suisse), intégrée dans le projet « La Figure du poète-médecin : une reconfiguration des savoirs » soutenu par le Fonds National Suisse et mené par la chaire « Médecine et Société » du Département de médecine. Elle a été assistante puis maître-assistante au Département de français de l'Université de Genève, et a séjourné dans le cadre d'une bourse doctorale du FNS à la New York University et à l'EHESS. Elle prépare la publication de sa thèse portant sur le fétichisme amoureux à la Belle Époque aux Éditions Classiques Garnier (à paraître en 2018) et un ouvrage collectif sur la question de l'attention. Ses recherches portent essentiellement sur les liens entre littérature et médecine aux XIX^e et XX^e siècles et sur l'histoire de la sexualité.

Julien KNEBUSCH est maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Fribourg (Suisse) au département de médecine, attaché à la chaire « Médecine et Société ». Titulaire d'un doctorat de langue et littérature françaises de l'Université Paris 3-Sorbonne nouvelle, ses recherches portent notamment sur les relations entre poésie moderne et médecine aux XX^e et XXI^e siècles. Il a porté le projet FNS « La Figure du poète-médecin (XX^e et XXI^e s.) une reconfiguration des savoirs ».

Cécile LEBLANC. Maître de conférences à la Sorbonne-Nouvelle-Paris3, habilitée à diriger des recherches. A réalisé l'édition critique de la correspondance inédite de Louis-Ferdinand Céline avec Henri Mondor (*Lettres à Henri Mondor*, NRF, Gallimard, 2013) et publié plusieurs articles sur Henri Mondor. Spécialiste également des rapports de la musique et de la littérature à la fin du XIX^e siècle (*Wagnérisme et création*, Champion, 2005, *1913-2013 : le wagnérisme dans tous ses états* aux Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2016). Se consacre au rôle de la presse dans la conception de la thématique musicale proustienne. *Proust écrivain de la musique, l'allégresse du compositeur*, Brepols, 2017.

Danièle LECLAIR est maître de conférences en langue et littérature françaises à l'université Paris Descartes et membre de Thalim (« Théorie et histoire des arts et des littératures de la modernité »), Unité mixte de recherche CNRS-Sorbonne nouvelle. Son principal domaine de recherche est la poésie des XX^e et XXI^e siècles ; ses publications s'attachent à éclairer le cheminement intellectuel de l'écrivain (biographie, bibliothèques, archives, correspondances, genèse des textes) et sa relation au monde (lieux, histoire, échanges...). Ses travaux portent aussi sur les affinités poétiques entre écrivains et artistes, les relations entre littérature et géographie ou littérature et médecine, et les transferts culturels (édition, traductions, réception à l'étranger). Elle a notamment publié des articles et ouvrages sur René Char (*Là où brûle la poésie*, 2007), Francis Ponge, André du Bouchet, André Dhôtel, Georges Sféris, Lorand Gaspar, a dirigé (ou co-dirigé) plusieurs ouvrages collectifs dont le *Dictionnaire René Char* (2015) et *Lorand Gaspar. Archives et genèse de l'œuvre* (2017) et a participé aux colloques organisés par l'équipe du programme FNS de l'université de Fribourg (Suisse) sur « La figure du poète-médecin aux XX^e et XXI^e siècles », avec « La bibliothèque de René-Albert Gutmann (1885-1981), médecin lettré et écrivain » (nov. 2016) et « Lorand Gaspar et l'entretissage des savoirs » (avril 2017).

Yves SCHULZE, professeur agrégé de lettres modernes, ancien élève de l'École Normale Supérieure de Lyon, actuellement doctorant, prépare une thèse en littérature comparée sur la médecine dans la littérature avant-gardiste (Artaud, Benn, Céline, Döblin) en France et en Allemagne, de 1909 à 1937, sous la direction de Florence Godeau, à l'École Normale Supérieure de Lyon au sein du laboratoire du CERCC (Centre d'études et de recherches comparées sur la création).

Lina VILLATE est spécialiste de littérature hispanique et comparée. Actuellement, elle prépare à l'Université de Strasbourg une thèse sur les représentations de la

maladie contagieuse dans *La Peste* (A. Camus), *L'amour aux temps du choléra* (G. García Márquez), *La Montagne magique* (T. Mann) et *Némésis* (P. Roth). Ses intérêts portent notamment sur les représentations du corps et de la maladie dans la littérature du XX^e siècle.

Jérôme VAN WIJLAND est conservateur des bibliothèques et directeur de la Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine. Il a cosigné avec Fabrice Cahen *Inventer le don de sperme. Entretien avec Georges David, fondateur des Cecos*, Paris, Éditions Matériologiques, 2016 (Épistémologie de la médecine et du soin ; 1) et dirigé l'ouvrage collectif *Charles Richet (1850-1935) : L'exercice de la curiosité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015 (Histoire). Ses recherches portent principalement sur l'histoire des bibliothèques, du livre de science et de l'illustration médicale aux époques moderne et contemporaine.

Alexandre WENGER, professeur de *Medical Humanities* à l'Université de Fribourg de 2012 à 2017 et aujourd'hui à l'Université de Genève. Spécialiste des rapports entre médecine et littérature, il a participé au volume *Muses et ptérodactyles. La poésie de la science de Chénier à Rimbaud* (Seuil, 2013), et porté le projet FNS « La Figure du poète-médecin (20^e-21^e siècles) : une reconfiguration des savoirs ».